UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

Class Book Volume
845R61 Om1902

Ja 09-20M OAK ST. HDSF

Return this book on or before the **Latest Date** stamped below. A charge is made on all overdue books.
University of Illinois Library

OCT -3 ...

~~OCT 20 1948~~

M32

ÉDOUARD ROD

Mademoiselle Annette

DOUZIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie.

MADEMOISELLE ANNETTE

ŒUVRES D'ÉDOUARD ROD

La Course à la Mort. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Le Sens de la vie. Ouvrage couronné par l'Académie française *(Prix de Jouy)*. 1 vol. in-16 . . . . . 3 50

Les trois Cœurs. 1 vol. in-16 . . . . . 3 50

La Sacrifiée. 1 vol. in-16 . . . . . 3 50

La Vie privée de Michel Teissier. 1 vol. in-16. 3 50

La seconde Vie de Michel Teissier. 1 vol. in-16 3 50

Le Silence. 1 vol. in-16 . . . . . 3 50

Les Roches blanches. 1 vol. in-16 . . . . . 3 50

Dernier Refuge. 1 vol. in-16 . . . . . 3 50

Là-Haut. 1 vol. in-16 . . . . . 3 50

Le Ménage du Pasteur Naudié. 1 vol. in-16 . . 3 50
(E. Fasquelle, éditeur).

Au milieu du chemin. 1 vol. in-16 . . . . . 3 50
(E. Fasquelle, éditeur).

Scènes de la Vie cosmopolite. — Lilith. — L'Eau et le Feu. — L'Idéal de M. Gindre. — Le Pardon. — La dernière Idylle. — Noces d'or. 1 vol. in-16 . . . . . 3 50

Les Idées morales du Temps présent. 1 vol. in-16 . . . . . 3 50

Études sur le XIXe siècle. 1 vol. in-16 . . . . . 3 50

Nouvelles Études sur le XIXe siècle. 1 vol. in-16 3 50

Essai sur Gœthe. 1 vol. in-16 . . . . . 3 50

Pour les droits de traduction de « *Mademoiselle Annette* », s'adresser exclusivement à MM. Perrin et Cie.

ÉDOUARD ROD

Mademoiselle Annette

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1902

Tous droits réservés

84 5R61
Omr 1302

A MA TANTE ANNETTE

151658

MADEMOISELLE ANNETTE

I

LA FAMILLE NICOLLET

Parmi mes souvenirs les plus lointains et les plus vivaces, je trouve une catastrophe de la vie réelle que je ne compris guère quand elle se développa sous mes yeux d'enfant, et dont les détails sont pourtant restés gravés dans ma mémoire. D'année en année, bien que parfois à travers de longs intervalles, j'en ai pu suivre les conséquences éloignées, au moins sur une des personnes dont elle détermina la destinée. Elle me revient à l'esprit maintenant, avec une telle netteté que je puis presque me refaire enfant pour en

ressaisir l'émotion : probablement parce que des réflexions récentes en ont dégagé pour moi tout le sens. Pendant longtemps, les deux êtres dont je vais tâcher de reconstituer l'histoire m'ont paru des exemplaires plutôt moyens de l'humanité : à l'un d'eux m'attachait le frêle lien d'une sympathie respectueuse et reconnaissante, — lien que la rareté de nos rencontres ne parvint jamais à dénouer tout à fait ; l'autre m'étonnait, m'inquiétait, me déplaisait, et me semblait l'inverse d'un « héros de roman ». Mais, tout à coup, ces deux figures, noyées dans la galerie effacée des passants qu'on a côtoyés sans les comprendre, se détachent, avec un relief inattendu, de l'ensemble confus des gens et des choses d'autrefois. Sans rien perdre de leurs traits individuels, voici qu'elles deviennent hautement représentatives de deux catégories humaines importantes et dissemblables et s'imposent à mon attention, qui les a négligées tant qu'elles sont restées sous l'angle de mon observation immédiate, aussi longtemps que j'aurais pu

compléter les notions rudimentaires que j'avais d'elles, pour comparer, si j'ose dire, les deux idées qu'elles suscitent dans mon esprit à leur réalité objective. Maintenant, la mort a passé. Je ne puis plus, — comme je le fis heureusement quelquefois, — interroger Mlle Nicollet sur elle-même ou sur son oncle; je ne puis plus engager M. Pierre-Denys dans ces conversations où son absorbante personnalité éclatait bientôt. Une part de ces deux êtres m'échappe : je les vois devant moi comme un peintre distingue ses modèles enveloppés dans un brouillard. Comment les évoquer de telle sorte qu'ils reprennent vie en se dressant dans la lumière? En racontant les fragments que j'ai connus de leur histoire, j'aurais voulu montrer ce qu'un homme peut savoir et penser de l'existence de deux de ses semblables, qui sont un jour devenus pour lui quelque chose de plus que des unités indifférentes. Mais, en procédant ainsi, je ne parviendrais à donner d'eux que des portraits incohérents. Je serai donc forcé de recourir parfois à l'hypothèse,

de reconstituer des moments de leur vie dont je n'ai pas reçu d'impression directe. Ce sera là toute la part que ces notes laisseront à l'imagination, — et j'espère qu'elle sera très bornée.

Je devais avoir sept ans, car je venais d'entrer à l'école préparatoire du collège de Bielle. En sarrau bleu, un sac de toile cirée au dos, je longeais deux fois par jour les arcades trapues du Vieux-Marché, — souvenir de la domination bernoise sur le pays de Vaud, — je tournais à gauche dans une ruelle ancienne, et me trouvais devant la lourde maison plus neuve, à trois ailes, qui logeait à la fois les écoles primaires, le collège classique, et deux des professeurs. L'un de ces privilégiés, M. Gidard, était notre maître. C'était un très brave homme, mais il bégayait. Ce léger défaut, en lui enlevant toute autorité, fit de lui le souffre-douleur des écoliers qui pendant trente ans se succédèrent dans sa classe. D'autant plus qu'il avait des colères terribles, que son bégaie-

ment rendait ridicules. Je vois encore sa face écarlate, coupée par les pattes de lièvre de ses petits favoris couleur de chanvre, ses yeux furieux, ses gestes éperdus : dans cet état, il ne parvenait à proférer que des sons inarticulés, qui ressemblaient aux aboiements d'un vieux chien enrhumé ; et il finissait par s'effondrer sous nos huées, jusqu'à ce que le tapage attirât à son secours un collègue plus respecté. Etant seul au monde, il se consolait des mécomptes de sa carrière avec le « petit blanc » du pays, qui n'a jamais fait de mal à personne. Aussi fallut-il, à la fin, le mettre d'office à la retraite, avec une modique pension qui lui permit de mourir en paix dans son nid de poussière.

Dès mon entrée à l'école préparatoire, je me pris d'une vive amitié pour Pierre Nicollet : un garçon plus grand que moi, beaucoup plus fort, pas très studieux, avec des yeux clairs et des cheveux frisés, — uns vraie toison, fine, légère, mousseuse, d'une couleur indéfinissable, un peu jaune,

presque grise, qui nous amusait énormément et provoquait les saillies de M. Gidard, quand nous lui laissions le loisir d'avoir de l'esprit. Je le connaissais depuis longtemps déjà, — deux ou trois ans, peut-être quatre, — car nous avions appris à lire ensemble à l'école de sa sœur, Mlle Annette. Mais là, je le remarquais à peine : l'école étant mixte, je préférais les petites filles. Du reste, je m'y trouvais trop heureux pour avoir besoin d'amis : l'école de Mlle Annette Nicollet était une véritable école de Thélème, comme il en existait avant que la pédagogie eût pris rang parmi les sciences, en un temps où la question du surmenage ne se posait point, où l'alphabet n'était encore qu'un joli livre d'images, où l'on n'inventait pas chaque année des méthodes nouvelles pour vous apprendre à faire des bâtons. D'ailleurs, les leçons y comptaient pour peu, les récréations pour beaucoup. Oh ! ces longues, ces douces récréations, dans la tiédeur du printemps, sous les platanes ou les marronniers de « l'Esplanade », devant le souriant pay-

sage qui se gravait dans nos yeux ! A nos pieds, le Bas-Bielle, avec ses vieilles maisons enchevêtrées, sa tour romaine, noircie par les siècles, l'enfoncement du port, la jetée dont la ligne grise coupait l'eau bleue; et puis, le lac, où glissaient les voiles latines des grandes barques qui transportent les pierres de Meillerie, les fins canots des promeneurs, les bateaux à vapeur dont nous nous exercions à deviner de loin les noms :

— Celui-ci, qui vient, c'est l'*Aigle*.

— Non, non, c'est l'*Helvétie*...

Et nous nous querellions, jusqu'à ce que Mlle Annette nous dît, de sa voix tranquille :

— Ce n'est ni l'*Aigle*, ni l'*Helvétie* : c'est le *Léman* !

Si nous n'étions jamais d'accord sur les noms des bateaux qui pointaient à l'horizon, nous n'avions qu'un seul sentiment pour notre maîtresse d'école : un sentiment commun qui nous unissait comme une religion, emplissant nos petites âmes d'une douceur pieuse ; c'était l'adoration : adoration pas-

sionnée chez ceux d'entre nous que leur nature inclinait à la passion, ingénue chez les candides, inconsciente, attendrie ou déjà violente chez d'autres, selon les tempéraments. Mlle Nicollet nous apparaissait comme le commencement et le terme de nos pensées, absorbait nos journées, nous faisait haïr les vacances où nous ne la voyions pas. Aucun de nous ne lui aurait désobéi : la crainte de lui déplaire sans le vouloir nous empêchait seule d'être tout à fait heureux auprès d'elle. Nous observions ses moindres gestes pour deviner ses désirs. Nous admirions ses plus insignifiantes paroles. Elle était pour nous la toute beauté, la toute bonté, la toute science. Et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que je crois presque, aujourd'hui plus encore qu'autrefois, qu'elle fut vraiment tout cela !

Mlle Nicollet était jolie : le portrait que j'ai conservé d'elle me l'affirme aussi bien que mes souvenirs. C'est une médiocre photographie, antérieure aux progrès de l'art, piquée et jaunie par les années ; pourtant,

comme elle me rappelle les lourds cheveux foncés, coiffés, selon la mode d'alors, en nattes savamment entrelacées, le petit front bombé et mutin, les grands yeux bruns, tendres, caressants, lumineux, la bouche un peu forte, mais d'un si beau dessin et qui souriait toujours, et la petite fossette du menton ! Oui, Mlle Nicollet était jolie. Elle l'est restée obstinément. Après avoir été une jolie jeune fille, elle est devenue une jolie personne, puis une jolie vieille fille. La vie a passé sur elle sans enlever presque rien à son charme. Elle n'a pas connu les joies des autres femmes, qui fondent une famille, sans qu'en revanche cet isolement l'ait déchargée de sa part de soucis. Mais, comme elle a su renoncer sans aigreur aux biens que lui refusait l'existence, elle a, sans fléchir les épaules, supporté les fardeaux qu'y posait le destin ; et peut-être que cette résignation explique la fraîcheur persistante du teint, la grâce si longtemps jeune des traits, des allures, de l'être entier. — Aussi simplement, aussi naturellement qu'elle était jolie,

Mlle Nicollet fut bonne, sans plus d'efforts ni de recherche : et elle garda sa bonté comme sa beauté, active et fraîche jusqu'à la fin, ingénieuse, si délicate qu'on la sentait sans la voir... — Enfin, si Mlle Nicollet ne possédait pas la toute-science, comme nous la lui prêtions vers notre cinquième année, du moins savait-elle beaucoup de choses intéressantes, qu'elle excellait à enseigner, parce qu'elle avait cette intelligence intuitive qui est un des plus rares parmi les dons de l'esprit. — Quand je pense à elle à présent, je crois comprendre qu'à l'époque où elle surveillait nos jeux sur l'Esplanade, elle était riche encore d'une autre vertu — la seule qu'elle ait plus tard perdue : — l'espérance. Par là, j'entends l'attente incertaine et délicieuse, le pressentiment joyeux des mille promesses infinies que murmurent les voix de la jeunesse aux âmes ornées qui semblent élues pour un bel avenir. Oui, ce devait être cette espérance qui mettait dans ses yeux bruns un éclat si magnifique, qui l'enveloppait comme d'une atmosphère de

mystère et de clarté, qui émanait d'elle comme une chaleur amicale ou comme un parfum bienfaisant. J'en suis sûr, elle avait le cœur plein de tendresse, l'esprit plein de rêves, elle s'élançait vers le bonheur de toutes ses forces intimes.

Quand je quittai la classe de Mlle Nicollet pour entrer à l'École préparatoire, ainsi que mon âge l'exigeait, j'eus mon premier chagrin. Bientôt ce chagrin raisonna, me guidant sur la voie de découvertes dangereuses, m'incitant sourdement à la révolte ; je comparais la douce familiarité des récréations sur l'Esplanade aux leçons de M. Gidard, et cette comparaison m'entraînait d'autant plus loin dans mes premières réflexions, qu'à tous les points de vue elle tournait à l'avantage de Mlle Nicollet ; car enfin, en nous amusant, elle nous enseignait beaucoup de petites choses bonnes à savoir ; tandis que, sous le pupitre de M. Gidard, nous n'apprenions absolument qu'à inventer de mauvais tours à son adresse, à fabriquer des bonshommes en papier, à déchirer nos

livres, à graver nos noms sur les bancs, à nous crier les uns aux autres de mauvais propos. Aussi, pendant une semaine ou deux, ne fis-je guère que m'affliger et m'irriter dans les coins de la cour pavée où nous jouions dix minutes après chaque heure d'étude, entre les trois ailes du bâtiment sombre. Pierre me consola en me parlant d'*elle* : car, bien qu'il fût son propre frère, il n'échappait point à l'ascendant qu'elle exerçait. Ces deux mots « ma sœur », avaient sur ses lèvres un autre sens que sur celles de nos camarades. Pour ceux-ci, en effet, les sœurs n'étaient que de petits êtres inférieurs, qui pleurent au moindre coup, ne savent s'amuser qu'avec des poupées, font à tout propos les mijaurées : des filles ! Pour lui, au contraire, sa sœur était un objet d'orgueil, d'affection, de tendresse. Il était fier d'elle. Il l'aimait, quoique avec moins d'exaltation romanesque que moi. J'imagine que c'est Mlle Annette qui avait fait de lui un garçon beaucoup plus gentil que les autres, avec sa mine éveillée et ses drô-

les de cheveux frisés, un garçon de goûts fins, franc comme l'or, poli naturellement, qui n'abusait jamais de sa force pour opprimer personne.

Notre amitié croissante me valut de revoir Mlle Annette : bientôt, Pierre m'emmena « goûter » ou jouer chez lui, après la classe.

Je l'avouerai, le cadre de la famille Nicollet me plut moins, pour Mlle Annette, que celui de l'Esplanade.

Il y avait d'abord le chef, — le grand-père paralytique, qui m'effrayait : du fond de son fauteuil à roulettes, avec, sous la broussaille de ses épais sourcils, ses yeux autoritaires qui couraient partout où ses jambes ne le portaient plus, il gouvernait la maison comme s'il eût conservé sa force des anciens temps. En retrouvant à chaque visite sa mine dure, toujours menaçante, je pensais à l'ogre du Petit-Poucet. D'autant plus que je le savais sujet à de terribles colères, qui gonflaient les veines de son cou, tandis que des syllabes incohérentes sortaient de ses

lèvres bleues : ogre enchaîné par les attaches invisibles qui retenaient ses muscles puissants. Membre de la secte des « darbystes », il restait, dans son mutisme, d'une piété farouche : des « frères » venaient prier avec lui, ou lui lire les plus terribles morceaux de l'Ancien Testament ou de l'Apocalypse ; et ses yeux flambaient aux récits des massacres des Philistins et des épouvantes des derniers jours. Malgré l'ardeur de ses convictions, et quoiqu'il ne bût que de l'eau, il avait fait prospérer la distillerie héritée de son père, que dirigeait maintenant son fils aîné, Juste, père de Mlle Annette, de mon ami Pierre, et de plusieurs autres enfants intermédiaires, que je connus à peine. Ce Juste Nicollet était un assez pauvre homme, lent, lourd, d'une intelligence paresseuse, sujette à de brusques réveils qui lui donnaient l'occasion d'être maladroite. C'est de lui que Pierre tenait sa fameuse toison ; mais sur la tête du père, cette toison semblait arrachée de place en place, comme celle d'un mouton qui aurait

couru parmi des ronces; son profil faisait songer à celui d'une brebis malheureuse; sa voix même ressemblait à un bêlement. — Sa femme souffrait d'une maladie qui la tenait toujours couchée : quand elle dominait sa douleur pour vaquer aux soins de la maison, sa figure prenait une expression désespérée, comme si chacun de ses mouvements eût enfoncé des pointes dans sa chair : je frissonnais comme à l'approche d'un spectacle qui fait mal, quand j'entendais traîner ses pas sur le plancher d'un interminable corridor, sur lequel ouvraient toutes les chambres. Car l'appartement dépendait d'une vieille maison, construite en longueur entre une cour et la grand'rue à l'encontre des données les plus élémentaires de la raison, mal aérée, mal éclairée : une odeur rancie de vétusté y flottait constamment, mêlée aux aromes de l'absinthe, de l'anis, de la menthe et autres ingrédients qui servaient à la fabrication des sirops ou des liqueurs. On m'offrait volontiers des friandises inédites. Je me rappelle qu'un

jour, mon père m'empêcha de manger un fruit bizarre, que j'avais rapporté dans ma poche : une sorte de grand haricot aplati, sec, brunâtre. Je pensai longtemps, avec des regrets, à ce fruit mystérieux, qui venait peut-être de très loin : je découvris plus tard que c'était une caroube. Que faisait là cette caroube? Je l'ignore; mais Juste Nicollet avait un goût marqué pour les choses inconnues, qui le poussait parfois à d'étranges fantaisies commerciales : ce fut lui, par exemple, qui importa à Bielle les olives vertes et les sardines en boîtes, — deux « nouveautés » dont on s'étonna beaucoup. De temps en temps aussi, il faisait venir à ses risques et périls une bourriche d'huîtres ou un lot de poissons de mer, qu'il débitait aux gourmets. Une fois même, il essaya d'introduire le caviar : mais l'opinion fut unanime à trouver qu'on ne pouvait pas se risquer jusque-là, et son petit tonnelet d'œufs d'esturgeon lui serait resté pour compte sans la brèche qu'y fit un de nos maîtres, M. Lumet, lequel avait passé sa

jeunesse en Russie. Je ne sais si ces petites combinaisons prolongèrent ou hâtèrent l'agonie de la distillerie.

Le vieux paralytique avait eu de nombreux enfants : ceux qui vivaient encore couraient le monde, et j'entendais de temps en temps parler d'eux.

J'appris ainsi que l'un d'entre eux, Pierre-Denys, le parrain de mon ami, se trouvait dans l'Amérique du Nord, en train de faire, disait-on, « une grosse fortune ». Il était parti très jeune, avec quelques francs dans sa poche, en déclarant qu'il ne reviendrait que lorsqu'il serait riche, et il n'écrivait que des billets très courts, sans renseignements ni détails, — de quoi montrer qu'il existait encore et que ses affaires prospéraient. J'assistai un jour à l'arrivée d'un de ces billets. Juste l'apporta en courant à son père, tandis que la famille trottait derrière lui, puis se groupait autour du fauteuil à roulettes, dans l'attente de quelque chose de très important; et il le lut trois fois, en pesant sur chaque mot. Tous les yeux brillaient,

sans que je pusse comprendre pourquoi : en réalité, chacun lisait entre les phrases, devinait, conjecturait, faisait travailler son imagination sur les faits et gestes de « l'oncle d'Amérique ». L'âme du paralytique avait passé dans ses yeux, qui pétillèrent un instant dans un feu de joie, puis se fixèrent avec une indicible expression de mépris sur le lecteur, tandis que ses lèvres lourdes — barrière où se brisaient les paroles — mâchaient avec effort :

— Lui !... Lui !... bonne heure !... Un homme !... Un vrai !...

Mlle Annette se serra contre son père, qui baissait la tête sous le reproche indirect : et l'on me donna les timbres de l'enveloppe.

Un second frère, nommé Jules, courait aussi le monde, — autrement, à la façon de la pierre du proverbe, qui n'amasse pas mousse. Comme il avait, dans son enfance, une grande facilité pour toutes choses, on le destinait aux études. Mais, dans le courant de sa quinzième année, il disparut un beau jour, à la suite d'une troupe de saltim-

banques. Pendant très longtemps on n'entendit plus parler de lui. Puis il envoya sa photographie, — une immense photographie, dans un cadre doré, — qu'on plaça dans la salle à manger : debout, il laissait pendre sa main gauche, qui tenait un chapeau haut de forme, tandis que la droite, ramenée contre sa poitrine, serrait une canne à corbin d'ivoire ; sa tête émergeait d'un col de fourrure, — fière, avec une moustache belliqueuse et des yeux hardis. L'élégance de ce portrait en imposait à mon ami Pierre, qui, sans rien savoir de l'oncle Jules, ne parlait de lui que sur un ton d'admiration respectueuse, en souriant un peu :

— Quand mon oncle Jules reviendra...

Un jour qu'il m'exposait, en présence de sa grande sœur, tout ce qu'il attendait de ce retour hypothétique, Mlle Annette, mieux renseignée, l'arrêta et lui dit, avec une nuance de tristesse ou d'inquiétude au fond de ses jolis yeux bruns.

— Ne compte pas trop sur l'oncle Jules. Il est peut-être moins riche qu'on ne le croi-

rait à voir sa fourrure et son chapeau. Tu sais : tout ce qui brille n'est pas or !

Interloqué, Pierre réfléchit un moment, et se mit à demander :

— Qu'est-ce qu'il fait donc, notre oncle Jules ?

— Ah ! voilà ! fit Mlle Annette.

Son regard s'attrista davantage.

— Tu ne sais pas ? dit Pierre.

— Il voyage, expliqua-t-elle avec effort... On ne sais pas au juste où il est... Il n'est jamais content de ce qu'il a, et il cherche toujours des choses qu'il ne trouve pas... Grand-père défend qu'on parle de lui... Mais je crois que c'est un bon oncle quand même.

Si Pierre admirait, sur son portrait, l'oncle Jules, il n'admirait point l'oncle Adolphe, qui manquait d'éclat. L'oncle Adolphe, en effet, homme sans conséquence, passait pour un esprit plutôt faible : au lieu de chercher à s'élever sur l'échelle hiérarchique des carrières bourgeoises, il s'était fait jardinier, — la pauvreté de son intelligence, pensèrent

les siens, lui fermant les carrières plus élevées. Après avoir longtemps travaillé à la journée, comme un manœuvre, dans les « campagnes » du voisinage, il était entré au service d'un banquier anglais, M. Smithson, qui passait ses derniers étés dans la Villa Charlotte : une propriété merveilleuse, à deux kilomètres de Bielle, sur la route de Genève. M. Smithson laissa pleine liberté à son jardinier, qui se mit alors à développer tout à coup, dans l'arrangement des serres et des parterres, un goût d'artiste qui sommeillait au fond de son âme lente, comme engourdie, sans qu'il s'en fût jamais douté lui-même. Cet ignorant, qui connaissait à peine les noms des plantes, les apprenait tant bien que mal au jour le jour et ne les citait qu'en les écorchant ; ce simple, sans ambition ni désir, transforma les jardins vulgaires de la Villa Charlotte en jardins féeriques, dont la réputation rayonna bientôt sur les rives du lac. Mais, sauf les fournisseurs et des parents d'Angleterre, personne n'y pénétrait : car M. Smithson, n'imitant

point les plus complaisants parmi les propriétaires riverains, entendait rester chez soi, et fermait sa grille au public. De son côté, Adolphe Nicollet, à qui ses jardins semblaient un monde, en sortait le moins possible, et se montrait rarement en ville, où il se sentait dépaysé. Les siens persévéraient à le regarder comme un être inférieur ; la curiosité même de percer les mystères de la Villa Charlotte ne put les décider à rendre visite à ce parent malencontreux, retombé, disaient-ils, au niveau des paysans, et qui travaillait à la terre ! Seule Mlle Annette, que la sûreté de son instinct élevait au-dessus des préjugés de caste, s'en allait parfois jusqu'à lui, sans rien dire à personne. J'eus la chance de la rencontrer, un jour qu'elle revenait d'une de ces excursions, dans un tel état d'enthousiasme qu'elle ne put s'empêcher de me prendre pour confident. En phrases qui peignaient comme des couleurs, elle me dit la magnificence des plantes exotiques qui, dans les vastes serres où semblaient jaillir des sources, vous donnaient

l'illusion des tropiques, l'abondance des buissons de roses qui entouraient la maison de leur splendeur odorante, l'étrangeté des fleurs bizarres, dont son oncle, — qui variait leurs formes fantastiques, — ne parvenait pas à lui dire les noms difficiles à prononcer.

— Il y a jusqu'à des rochers artificiels avec toutes les plantes des Alpes, des fleurs si belles, si claires, qui ont des couleurs de pierres précieuses...

Avec un geste d'orgueil, elle ajouta :

— C'est l'oncle Adolphe qui a créé tout cela !... Il faut le voir, il faut l'entendre dans son jardin ! Il en parle comme un poète !

Ces paroles me causèrent un vif étonnement, car, en ce temps-là, je partageais les préjugés des Nicollet : un jardinier n'était pour moi qu'un ouvrier d'un ordre inférieur, qui ne pouvait point ressembler à un poète. Mlle Annette dit encore :

— Et il est si bon !... Je ne peux pas comprendre ce qu'on lui reproche... Faire pousser des fleurs, est-ce donc moins noble que de fabriquer des sirops ?... Enfin !...

Outre ces trois oncles, mon ami Pierre possédait encore deux tantes : l'une, Jacqueline, était institutrice en Russie, dans une grande famille qu'elle finit par adopter pour sienne : elle troqua son prénom, peu distingué, contre celui de Césarine, revint une seule fois au pays qu'elle étonna par ses bijoux, ses robes de soie, ses allures de « princesse, » son accent étranger, dit des impertinences à tous, repartit en coup de vent, et mourut plus tard dans une ville d'eaux, sans avoir plus jamais revu les siens pour lesquels elle professait sans doute des sentiments analogues à ceux que leur inspirait l'oncle Adolphe.

— Ma tante Césarine, disait parfois Mlle Annette, ne comprend pas que tout le monde ne peut pas être prince !

Sa sœur Émilie s'était mariée en Angleterre, où elle avait été gouvernante. Elle seule écrivait régulièrement, parlait de son mari, — un commerçant qui semblait marcher vers la prospérité, — de ses enfants dont le nombre s'accroissait chaque année,

de son désir de revoir sa famille, et promettait annuellement sa visite pour « le printemps prochain ».

Cette dispersion de la famille avait un caractère définitif qu'elle n'aurait point aujourd'hui : car, bien que les chemins de fer ne fussent plus alors une nouveauté, un voyage semblait encore une grosse affaire, surtout dans une petite ville un peu écartée, traditionnaliste et lente. Aussi, quand ils pensaient les uns aux autres, ces frères et sœurs se disaient sans doute qu'ils ne se reverraient pas souvent : leur vieux père pouvait fermer les yeux d'un instant à l'autre sans les avoir à son chevet ; et, lui parti, quel lien resterait-il pour les rattacher à leur lieu d'origine ?...

Peu de temps avant l'orage qui devait achever de disperser les Nicollet aux quatre vents des cieux, le bruit se répandit que Mlle Annette était fiancée à Marc Maguet, le fils du docteur, le plus brillant parti de la ville. Ce jeune homme venait de prendre ses grades dans une université allemande

d'où il rentrait avec un dogue d'Ulm, des bottes à l'écuyère, deux magnifiques balafres à la joue droite, et un air « *burschikos* » qui produisait grand effet. Il allait s'associer avec son père, dans la direction de cette clinique spéciale pour les maladies des oreilles qui valait au docteur une réputation européenne et attirait à Bielle un grand nombre d'étrangers. Comme il était, en outre, très joli garçon, il faisait rêver les jeunes filles à marier, et toutes les mères. D'ailleurs, on savait le docteur ambitieux ; on trouvait Marc « un peu fier » et « plutôt poseur » ; on jugeait donc qu'il se marierait de préférence à l'étranger, pour la dot et les relations. Qu'un tel jeune homme, qui pouvait viser si haut, entrât dans une famille aussi modeste, sans que son père eût même l'air de le désapprouver, — voilà ce que personne ne put comprendre. Aussi les commérages allaient-ils leur train :

— Car enfin, ma chère, c'est une véritable mésalliance... Les Nicollet sont d'origine très commune... On ne sait même pas

bien d'où ils sortent... Et il y en a un qui est jardinier!...

— Croyez-vous donc, répliquait M. Quartier, le syndic, — qui professait des idées égalitaires et possédait une étonnante provision de mots pittoresques, — croyez-vous donc que les Maguet soient issus de la cuisse de Jupiter?... On sait bien que leur arrière-grand-père était matelassier!

Des gens ripostaient en pinçant les lèvres, indignés qu'on rappelât ainsi, sans égards, l'humble extraction d'un homme qui avait fait son chemin!

— Possible... mais avec leurs relations, leur fortune!...

D'autres insinuaient:

— On dit que le docteur s'est laissé enjôler... Les malins trouvent toujours leur maître!

Ainsi couraient les langues, malveillantes plutôt que méchantes, car la crainte de déplaire à des gens puissants arrêtait les plus venimeuses. Ce fut la première fois que j'entendis la ville bourdonner autour des af-

faires du prochain : des silhouettes furtives s'introduisaient dans les boutiques, où d'interminables conciliabules se tenaient sous prétexte d'emplettes qui n'aboutissaient pas ; dans les cafés, devant les « picholettes » de petit blanc que les sommelières renouvellent dès qu'elles sont vides, les hommes les plus graves bavardaient comme des commères...

Cependant, Mlle Annette rayonnait de bonheur, dans de jolies robes fraîches, légère comme une libellule, les yeux plus brillants, les lèvres plus roses, aspirant par tout son être la joie de vivre, de s'élancer vers l'amour, éveillant plus que jamais cette impression d'espérance qui émanait d'elle comme du printemps, comme des roses entr'ouvertes, comme des sources vives qui lancent leurs eaux d'argent vers l'inconnu des rivages. Les bonnes dames de la ville, volontiers guindées et toujours sur la réserve, lui trouvaient un air !... Oh ! comme elles hochaient la tête en désapprouvant cet air-là !... Je me souviens de l'avoir rencontrée, dans

la grand'rue, au bras de son fiancé. Les gens les saluaient avec de faux airs gracieux : tandis que Marc soulevait son chapeau d'un geste un peu hautain, elle répondait en souriant à pleines lèvres, comme si chacun de ces saluts lui montrait que le monde entier se réjouissait de sa joie. Derrière elle, on se retournait, en pinçant les lèvres ; et la grosse horloge, qui voit tant de choses du haut de la tour carrée au bout de la rue, semblait l'observer de son œil rond. Comme le couple tournait à l'angle du Vieux-Marché, je les saluai d'un beau coup de casquette. Au lieu de me répondre comme aux autres, Mlle Annette m'appela du geste, et dit à son fiancé, en posant sa main sur ma tête :

— C'est un ami de mon frère, à qui j'ai appris à lire. Il est très gentil !

Puis elle m'embrassa sur les deux joues.

Il me sembla que Marc Maguet me regardait de travers, et je maudis l'erreur de la destinée qui m'avait fait naître quinze ans trop tard...

II

LA FAILLITE

Le jour néfaste, Pierre ne vint pas au collège. Comme il ne manquait jamais, son absence me causa un étonnement auquel une sourde inquiétude se mêla bientôt. N'étant lié qu'avec lui, je passai ma récréation du matin tout seul, dans un coin de la cour, à rouler des idées noires pendant que les autres jouaient à saute-moutons. L'après-midi, avant de rentrer en classe, je fis un détour pour examiner l'école de Mlle Annette : les volets étaient fermés, comme dans les maisons où le deuil est entré. Je me demandai : « Qu'est-il arrivé ? » Et mon cœur battit d'une douloureuse émotion.

J'entrais à peine dans la cour, que Paul Bourdon se détacha d'un groupe pour venir à moi. Paul Bourdon, le fils du procureur, était mon aîné de deux ans : il était fort et bête, et, dans cette école préparatoire où il s'attardait, sa force le vengeait de sa bêtise. Il en était le tyran redouté : jamais méchant gamin n'éprouva plus de plaisir à battre les faibles pour les voir pleurer, en criant :

— Gare à qui s'en mêle !

Avec son teint bilieux, sa peau trouée de petite vérole, son long nez de travers, il avait des instincts de bourreau. Tel père, tel fils, disions-nous : car le procureur possédait une solide réputation de cruauté doublée d'hypocrisie, puisqu'on savait qu'il jouait avec les malheureux tombés entre ses griffes comme le chat avec la souris. En réunissant nos forces, Pierre et moi, nous parvenions à tenir en respect cet ennemi. Mais seul, je ne pouvais rien. Quand je le vis s'avancer contre moi, je pensai qu'il voulait simplement profiter de l'absence de mon bon camarade pour battre une charge sur mon dos ;

et je me promis de ne pas lui faire le plaisir de pleurer. Mais au lieu de m'attaquer tout de suite, il s'arrêta en croisant les bras sur sa poitrine, me regarda un moment et me dit :

— Eh bien ! ton ami Pierre, tu sais ?

Cette phrase menaçante me fit plus de mal qu'un coup de poing. Comme je n'y répondais pas, il reprit :

— Alors, tu ne sais pas ?... Son père a fait faillite et déposé son bilan.

Faillite ? Bilan ? J'ignorais le sens précis de ces mots, qui ne se trouvent ni dans Phèdre, ni dans Cornelius Nepos. Je compris seulement qu'il s'agissait de quelque chose de très grave et de très malheureux pour les Nicollet ; prêt à éclater en larmes, malgré ma résolution, je continuais à regarder en silence le grand garçon bouffi de joie méchante, qui ne m'avait jamais paru si laid. Cependant, quelques camarades se rapprochèrent, pour observer la fin du colloque. Bourdon me cria :

— Est-ce que tu ne comprends pas ?

Je balbutiai :

— Faillite ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Imbécile ! répondit-il en ricanant. Tu ne sais pas même ça ! Faillite, ça veut dire qu'ils n'ont plus d'argent, qu'ils ne peuvent plus payer leurs dettes, qu'ils sont déshonorés, qu'on va tout vendre chez eux, tout, tout, jusqu'à leurs lits, jusqu'à leurs cuvettes, que personne ne voudra plus leur parler, qu'ils iront coucher dans la rue et qu'ils crèveront de faim !

Il se rengorgeait en détaillant cette misère ; puis, promenant autour de lui un regard de triomphe, il ajouta :

—Moi, je sais bien : c'est mon père qui les poursuit !

J'eus la vision soudaine du terrible procureur, plus jaune encore que son fils, serrant entre ses griffes toute la famille Nicollet, Pierre, Mlle Annette, le vieux paralytique ; et, saisi d'une colère qui décuplait mes forces, je me ruai sur Bourdon, sans dire un mot. Décontenancé par la brusquerie de l'attaque, et aussi par la vigueur inattendue dont je

témoignais soudain, le grand garçon recula devant moi, en parant les coups, jusqu'au moment où mon poing fermé l'atteignit dans l'œil. Alors, comme un lâche qu'il était au fond, il se courba en hurlant sans vergogne. Ma victoire inespérée n'avait point épuisé ma colère : je le saisis d'une main par les cheveux, et, de l'autre, je lui labourai l'échine. Les camarades applaudirent en criant :

— C'est bien fait !... Il a ce qu'il mérite !...

Et les hurlements du vaincu redoublaient.

Par malheur, M. Gidard arrivait sur le champ de bataille : il ne compara pas les gros membres de Bourdon à mon corps gringalet ; il ne demanda pas qui avait commencé ; il s'approcha de nous, me tira par les épaules, et me dit :

— Deux heures de retenue !

Je fis : — Oh ! sans trouver un mot pour ma défense.

En un instant, j'avais découvert à la fois les affaires, la haine et l'injustice. C'était une bonne journée.

Sitôt ma punition soldée, je courus chez les Nicollet. Décidément je ne perdais pas mon temps ce jour-là : je découvris encore le malheur.

Ils se tenaient tous ensemble, les pauvres gens, dans la salle à manger, — la pièce la plus sombre de l'appartement, — autour de la table ronde, où fumait le café au lait du soir. Je remarquai qu'il y avait à côté de la cafetière du pain, du beurre, même du miel. Cela me rassura d'abord. Je pensai, avec un soupir de soulagement :

« Ils ont pourtant encore quelque chose à manger ! »

Mais en regardant leurs figures, je compris que le beurre ni le miel ne signifiaient rien : car ils se levèrent de table presque sans avoir touché au repas, en se serrant les uns contre les autres comme des moutons trop effrayés par l'orage pour songer à brouter l'herbe qui s'étale à leurs pieds. Ils me considéraient avec des yeux effarés, comme s'ils se demandaient quel nouveau malheur j'apportais chez eux, et je demeu-

rais sur le seuil, à tourner ma casquette dans mes mains sans oser m'approcher. A la fin, Pierre se détacha de leur groupe, et vint à moi en disant :

— C'est gentil à toi, d'être ici !

A son tour, Mlle Annette s'approcha ; elle répéta, en m'embrassant sur le front :

— Oui, c'est gentil !

Elle baissa la voix pour ajouter :

— Nous n'avons pas beaucoup d'amis qui nous resteront fidèles !...

Un lourd silence planait dans la chambre. Ce fut elle encore qui le rompit, en disant :

— ... Pourtant, nous ne désespérons pas. Dieu peut nous sauver, s'Il le veut !

De grosses larmes coulaient sur les joues du paralytique, dont un des enfants venait de pousser le fauteuil à roulettes dans l'embrasure accoutumée : elle alla les essuyer d'un geste affectueux, en tâchant de sourire, tandis que son père, qui s'était mis à marcher de long en large, les mains derrière le dos, s'arrêtait à son tour devant moi, et commençait :

— Non, non, nous n'avons plus rien à espérer de personne, plus rien !... Nous sommes entre les griffes de Bourdon... Quand il vous tient, celui-là, et qu'il vous serre... le bon Dieu même ne lui ferait pas lâcher prise... si le bon Dieu se mêlait de ces affaires-là !

De l'autre bout de la pièce, la voix hachée et rauque du paralytique lança :

— Dieu... sait... tout... Dieu... peut... tout...

Juste, sans se retourner, esquissa un geste de désespoir.

— Oui, répéta Mlle Annette, debout à côté de son grand-père, Dieu aide ceux qui l'invoquent !

Cette confiance me rassura : puisque Dieu pouvait les sauver, pourquoi ne les sauvait-Il pas ? C'était si simple ! Mille anecdotes, racontées à l'école du dimanche, prouvaient son intervention dans les choses humaines : je me rappelai l'histoire d'un riche Anglais qui arrive dans un village des Alpes, juste à temps pour racheter à prix d'or la vache

d'une pauvre femme qu'un impitoyable créancier fait vendre aux enchères publiques...

Les jours suivants, j'épiai les bruits qui couraient sur la catastrophe, dont la ville entière s'occupait : les Nicollet, d'origine française, avaient pris racine à Bielle depuis trois générations ; et les anciens se souvenaient d'avoir toujours vu dans la grand'-rue, à cent pas de la tour carrée d'où la grosse horloge observe les passants pour raconter à tout le monde où ils vont, leur enseigne à lettres blanches sur fond noir :

NICOLLET FILS, DISTILLATEUR

Maintenant, au-dessus de la boutique fermée, l'enseigne ne signifiait plus rien, et la ruine de la maison éveillait l'impression d'un vieil arbre qui s'abat. Il va de soi qu'on en cherchait les causes : au cercle, au café de la *Tête de Maure*, à celui de la *Croix rouge*, sur le seuil des boutiques, au marché, sous les arcades, autour des corbeilles de légumes, personne ne parlait d'autre chose ; des échos

de ces conversations m'arrivaient, à la table de famille où mon père les rapportait :

— Qu'est-ce qu'ils peuvent avoir fait ? demandait le gros syndic Quartier, en tirant les poils hirsutes de sa barbe rouge ; spéculé ?... joué à la bourse ?...

Son contradicteur habituel, le notaire Tiercet, long, mince et noir, répondait, avec son air d'oiseau de nuit, de sa petite voix grêle qu'on entendait à peine :

— La Bourse ? Le pauvre Juste Nicollet n'a seulement jamais su ce que c'est !

— Pourtant, reprenait le syndic, il n'y a pas d'effets sans causes, que diable ! On n'arrive pas à la faillite comme on va boire une « picholette ! »

— Les concurrences, les difficultés, expliquait le chapelier Rabourin, il ne faut pas chercher plus loin... Quand un commerce commence à mal marcher, ça va vite. Ils ont emprunté, ces dernières années. Ils avaient des cédules chez tout le monde.

— Bourdon s'en mêlait un peu ?.

— Peut-être.

— Oh ! alors !

Il n'y avait pas besoin d'autre explication, quand Bourdon s'occupait des gens, ils étaient sûrs de leur affaire.

Parfois, des bouches sentencieuses prononçaient des aphorismes :

— Quand on voit que ça ne va plus, on s'arrête !

Ou bien :

— Avant tout, on ne doit jamais rien faire perdre à personne !

— Et ils feront perdre, ceux-là !

— Combien ?...

— Est-ce qu'on sait ?... Quinze mille francs, peut-être vingt.

— Ça n'est toujours pas Bourdon qui perdra !

Je n'ai jamais oublié un fragment de conversation que j'eus l'aubaine de surprendre, un dimanche, à la sortie du Temple. Le dialogue commença entre M. Massod de Bussens, l'homme le plus considérable de la ville, gras, rigide, solennel, et le docteur Mathorel, un libre penseur qui affectait vo-

lontiers d'être toujours seul de son avis. Ils s'étaient arrêtés devant la statue romaine adossée à l'un des contreforts de la vieille église, que certains archéologues prenaient pour une déesse et d'autres pour une impératrice. Comme je passais derrière eux, j'entendis la voix sonore de M. Massod de Bussens prononcer le nom des Nicollet. Aussitôt, je dressai l'oreille ; je saisis encore ce qui suit :

— ... Pire qu'un malheur : une déception... Oui, une déception pour tous les honnêtes gens... On ne sait vraiment plus à qui se fier, au jour d'aujourd'hui !

Je le vois encore, appuyé de la main droite sur son parapluie à pommeau d'argent, la main gauche dans le revers de sa redingote, plus majestueux que la vieille statue romaine. Le docteur Mathorel, les yeux à terre, répondit, en remuant un caillou du bout de sa canne :

— Il n'y a peut-être pas de leur faute, après tout : il faudrait savoir...

J'aurais voulu lui sauter au cou pour

cette parole de bonté ; mais M. Massod de Bussens déclara d'un ton péremptoire :

— Malheureux ou coupables, en affaires, c'est la même chose !

— Permettez, permettez, riposta le docteur...

D'un geste autoritaire, M. Massod de Bussens lui coupa la parole :

— Non, ne les défendez pas. C'est impossible. Leur cause est perdue : vous verrez qu'ils ne pourront pas rester à Bielle.

M. Tiercet arrivait, porté comme un fil léger par le flot des fidèles. Il saisit au vol cette dernière phrase, comprit aussitôt de qui l'on parlait, et s'arrêta pour insinuer :

— Et la pauvre fille si méritante... Celle qui tient l'école... Voilà son mariage à l'eau, maintenant... Un si beau mariage !...

M. Massod de Bussens, patricien de vieille roche, ne pouvait que désapprouver les unions qui ressemblent à des mésalliances ; aussi répliqua-t-il, avec autorité :

— Ce mariage, monsieur... Moi, vous savez, je n'y ai jamais cru... Il était absurde!

— Pourtant, les jeunes gens s'accordaient si bien ! dit encore M. Tiercet.

Mais le syndic Quartier survenait à son tour, énorme, suant, s'épongeant le front, si pesant, qu'il semblait enfoncer un pavé à chacun de ses pas. Et il interrompit la conversation :

— Quel sermon ! hein ? Ah ! ces sermons qui ne finissent pas !... Vingt, vingt-cinq minutes, passe encore... Mais trois quarts d'heure !... Car il a duré trois quarts d'heure, messieurs, montre en main !

Les quatre hommes se mirent à descendre la grand'rue, mêlés à la foule qui s'écoulait lentement, par petits groupes bavards. Je les suivis, dans l'espoir de les entendre encore : ils avaient baissé la voix, leurs propos se perdaient dans le bourdonnement général. Un peu plus loin, quand les figures confites, les redingotes pelées, les robes noires et les gants de filoselle des darbystes sortirent d'une allée sombre et filèrent le long des murs, le docteur Mathorel s'arrêta pour désigner la silhouette du procureur Bourdon.

— Il en a dévoré, celui-là ! grogna-t-il.

Personne ne lui répondit. M. Bourdon, glabre, jaune, son psautier et sa Bible sous le bras, s'en allait à petits pas, les yeux mi-clos, un peu voûté, ruminant dans la béatitude d'une conscience tranquille les saintes paroles qu'il venait d'entendre ou de prononcer. Le docteur continua, la voix plus chaude :

— Et ça fait le saint ! Ça veut fonder des églises ! Ça se croit du troupeau des élus ! Ça se déclare choisi par Dieu, pour jouer de la harpe dans le Paradis !... Si c'est ça, les phalanges célestes !...

Pour l'apaiser, M. Tiercet insinua :

— Je croyais que le vieux Nicollet était de la même secte.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? riposta le docteur. Il n'y a que les loups qui ne se mangent pas entre eux. Ces mômiers-là, quand il s'agit d'argent, ils deviennent plus féroces que les anthropophages !

Les Nicollet, qui ne partageaient point le fanatisme du paralytique, fréquentaient d'ha-

bitude, très exactement, l'église nationale. Mais leur affliction, au lieu de les conduire au culte, les en éloignait : craignant les regards, le mépris, la pitié, ils ne se montraient plus nulle part et restaient enfermés chez eux, dans l'attente effarée du moment où ils pourraient partir. A de longs intervalles, un des pasteurs ou quelque personne charitable ou curieuse allait les voir, écoutait leurs plaintes, leur recommandait d'avoir du courage et d'espérer. Mais le temps passait, aucun secours n'arrivait, et bientôt une affiche collée sur la devanture fermée de la boutique annoncerait la vente judiciaire...

Un après-midi de congé, je réussis à décider mon ami Pierre à sortir avec moi, « pour prendre l'air ». Il en avait besoin : habitué à l'exercice, le pauvre garçon pâlissait et maigrissait à faire peur, dans son immobilité oisive. Pourtant, il ne m'aurait jamais suivi sans l'intervention de sa sœur, qui lui dit :

— Va, mon petit Pierre. Il ne faut pas devenir malade A quoi cela servirait-il ?

Nous sortîmes par la cour, d'où une ruelle nous conduisit à l'Esplanade, sans nous obliger à passer par les endroits fréquentés. Que de jolis souvenirs, sous ces marronniers ! D'ici nous voyions apparaître les bateaux qui doublent la pointe d'Yvoire, en venant de Thonon. Là, sur ce banc de pierre en forme de croissant, Mlle Annette s'asseyait pour surveiller nos jeux, moins de deux ans auparavant. Pierre me le montra, le doigt tendu, et dit :

— Te rappelles-tu ? C'était le bon temps !

Il parlait presque comme un vieux, mon pauvre ami, ayant appris en quelques semaines beaucoup plus de choses que M. Gidard ne nous en enseignait en vingt mois de leçons. Avec un gros soupir, il dit encore :

— Ce bon temps ne reviendra pas !

Puis, comme nous nous remettions en marche, il me raconta leurs projets, posément, d'un ton réfléchi, d'un air sérieux de petit homme :

— A présent, nous savons au moins ce

que nous allons faire... Oui, tout s'est décidé cette semaine... Ah! nous avons vu bien des choses, va!... Des choses qui nous ont étonnés!... Si tu savais!...

— Raconte moi, Pierre, ça te fera du bien.

Il secoua gravement la tête, en répondant:

— C'est que, tu comprends, c'est des affaires de famille!

— Je ne répéterai rien à personne.

Il hésita encore un peu; puis, cédant enfin au besoin d'ouvrir son cœur, il raconta, d'une voix sourde:

— Je ne t'explique pas comment la débâcle est venue: c'est trop difficile, et je n'ai pas très bien compris... Je sais seulement qu'il aurait fallu trouver dix mille francs, pour Bourdon, et que mon père n'a pas pu... Alors, il y en a d'autres qui ont aussi réclamé de l'argent que nous leur devions, en disant qu'ils ne voulaient plus attendre... Et Bourdon a fait déclarer la faillite... Alors, mon père a écrit à tous ses

frères et sœurs, pour demander leur aide, afin d'obtenir un concordat... Un concordat, tu sais, c'est un arrangement avec les créanciers, qui nous aurait permis de continuer la distillerie... Il y avait d'abord mon parrain, celui qui est en Amérique, et qui est riche. Tu comprends, nous comptions sur lui!... Mon père disait: « Pierre-Denys fera quelque chose, pour sûr! » Eh bien! mon parrain a répondu que cela ne le regardait pas!... Trois lignes sur une immense feuille de papier!... Comme je te le dis!... Ma tante Émilie a envoyé mille francs: une goutte d'eau dans la mer, a dit papa... Ma tante Césarine a écrit qu'elle devait aller aux eaux pour ses rhumatismes et ne pouvait rien envoyer pour le moment, mais que plus tard, si c'était vraiment nécessaire, elle ferait quelque chose... Plus tard!... Il n'y a que l'oncle Adolphe qui a été gentil. Nous ne comptions pas sur lui, certes!... C'est un si pauvre homme, tu sais,... un peu simple, comme un enfant... Pourtant, il nous a apporté ses économies... C'était touchant, de

le voir avec le vieux portefeuille qu'il voulait absolument donner à mon père... Seulement, c'est trop peu de chose : avec un métier comme le sien, tu comprends, le pauvre oncle n'a pas gagné beaucoup.

Pierre se tut, comme pour contempler cette vision hâtive de l'égoïsme humain. Je lui demandai, après avoir un moment respecté son silence :

— Enfin, vous, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Nous, nous partons

— Où allez-vous ?

— Au Canada.

— Si loin !...

Je pensais à des récits de chasse, à des histoires de Peaux-Rouges.

— Qu'est-ce que vous ferez là-bas ?

— Ce que nous pourrons !... Mon père dit que dans ces pays nouveaux il y a de la place pour tout le monde, et qu'on y peut toujours gagner sa vie.

— Vous partez tous ?

— Non. Grand-père, comment veux-tu qu'il

se mette en voyage ?... Il reste, et ma sœur Annette avec lui.

Ce fut comme une lueur salutaire dans l'ombre qui m'envahissait. Je dis :

— Ça doit te faire bien de la peine, de quitter ta sœur ?

— Pour sûr !... Mais quand il faut !

Il poussa un gros soupir en ajoutant :

— Elle aussi, voudrait bien partir !

Il parut hésiter, s'assura par un regard circulaire que personne ne nous observait, et continua d'un ton plus confidentiel :

— Car son mariage, tu sais ?... Plus question !...

Je demandai naïvement :

— Pourquoi ?

Pierre eut un petit rire sarcastique d'homme qui connaît la vie :

— Le docteur Maguet est venu voir mon père, dit-il... Ils ont causé longtemps, très fort, comme s'ils se disputaient... Moi, je tâchais d'écouter, à travers la porte, et j'entendais des mots comme « honneur » ou « considération », qui revenaient sans cesse... Ma

sœur, elle, ne voulait pas écouter, et regardait par la fenêtre... Enfin le docteur est parti... Mon père avait les yeux pleins de larmes... Et il s'est mis à expliquer à ma sœur ce que ce vilain homme venait de lui dire : qu'il retirait son consentement, à cause de la faillite, et que Marc avait fini par comprendre... Ma sœur a répondu : « Eh bien ! je ne me marierai pas, voilà tout ! » Elle ne pleure pas, elle ne se plaint pas, mais on voit qu'elle a beaucoup de peine... C'est pour ça que je dis qu'elle voudrait bien partir avec nous... Mais il faut que quelqu'un reste pour soigner grand-père !

En devisant ainsi, nous avions quitté l'Esplanade, descendu le raidillon qui conduit au bord du lac, et nous étions sur la grève, séparée de la route par un manteau d'acacias, à l'endroit où nous venions nous baigner en été. Pierre ramassa quelques galets et les lança sur l'eau, d'un geste adroit qui les faisait ricocher cinq ou six fois avant de disparaître. Ce jeu l'eut bientôt lassé ; il s'assit sur un tertre de sable, croisa les bras sur

ses genoux et se mit à contempler en silence le beau paysage, l'eau pâle, les villages savoyards dont les toits miroitaient dans le couchant, le Mont-Blanc qui s'estompait dans l'air embrumé de l'automne. Il soupira :

— Je ne verrai plus tout ça, plus jamais !...

Je m'écriai :

— Ah ! Pierre ! je t'en prie, ne parle pas ainsi !... Quand tu seras grand, tu reviendras...

— Qui sait ?... L'Amérique, c'est si loin !... Et puis, on reste là où on est... Aucun de nous n'aura bien envie de revoir Bielle : nous y avons été trop malheureux !

Il aspira le bon air du lac à pleins poumons, comme pour en faire provision, se leva de son tertre, et me dit :

— Veux-tu rentrer, à présent ?

— Comme tu voudras.

Sur la route, il retrouva tout à coup son enfance, et se mit à courir du côté de Genève, en me criant :

— Je veux voir si j'ai encore des jambes !... Tâche donc de me rattraper !

Je partis derrière lui, et nous courûmes ainsi jusqu'à la Villa Charlotte. Comme nous nous arrêtions, hors d'haleine, devant la grille monumentale, une petite porte de service s'ouvrit dans le mur de clôture, et l'oncle Adolphe parut. Il était en blouse grise, en tablier bleu dont un coin se relevait jusqu'à la ceinture, coiffé d'un chapeau de bûchilles jauni par l'été, avec une ficelle autour en guise de ruban, et portait de lourdes bottes couvertes de terre et de poussière. Il avait une bonne figure large, rougeaude, aux traits épais, aux joues mal rasées. Il mit sa grosse main velue en abat-jour sur ses yeux ternes, regarda autour de lui comme un homme prudent qui examine, avant de s'y engager, un terrain rempli d'embûches, reconnut son neveu et l'appela :

— Tiens, Pierre ! Qu'est-ce que tu fais par là ?... Il faut justement que j'aille en ville pour parler à ton père... Est-ce que tu rentres, toi ?...

Pierre n'osa pas dire que non, et l'oncle Adolphe se mit à marcher à côté de nous,

de son pas pesant, sans souffler mot. Je me rappelai la parole de Mlle Annette : « Un poète... », la belle action que Pierre venait de me raconter, et me sentis prêt à l'admirer, malgré son air de paysan, de cantonnier, de lourdaud mal dégrossi... Peut-être, en route, dirait-il quelque belle chose, comme en disent les laboureurs de Virgile ?... Mais non, il n'ouvrit pas la bouche, et l'on eût cru qu'il ne voyait rien, ni le lac, ni les Alpes, ni la jolie silhouette de la ville perchée sur la colline, tant il semblait indifférent ou enfermé en lui-même. Il ne passa pas non plus par les ruelles, comme nous avions fait : il suivit bravement la grand'rue, d'un bout à l'autre, en tenant la main de son neveu, sans être gêné le moins du monde quand les gens se retournaient pour nous suivre des yeux. A vingt pas de la grosse horloge, nous rencontrâmes Marc Maguet, avec son énorme chien. Ce fut lui qui se détourna et je crus remarquer qu'il devenait tout rouge...

Peu de jours après cette dernière prome-

nade, j'accompagnai à la gare mon petit camarade avec sa famille.

La gare! Encore un bon endroit pour les jeux, autrefois. Nous y venions rôder, à l'heure des trains, pour collectionner les noms des locomotives ou taquiner Henri le Fou, — le pauvre diable resté dans l'enfance qui déchargeait les bagages et portait les valises. Mais, à partir de ce jour, la gare ne fut plus pour moi qu'un lieu de tristesse : le château des adieux. J'y revoyais toujours, dans mon souvenir, le triste groupe des Nicollet, debout avec leurs paquets sur le quai de départ : le père, effondré comme un mouton qui sent l'abattoir, les yeux gonflés, les gestes inquiets; la mère, dont le visage se crispait dans l'effort pour réprimer son mal; les enfants qui tâchaient d'être crânes, et surtout mon pauvre ami Pierre, qui sifflota jusqu'au dernier moment, les mains dans ses poches, en affectant un air dégagé. Ils s'empilèrent tous ensemble dans un compartiment de troisième classe, avec leurs sacs de nuit, leurs paniers, leurs paquets, leurs pro-

visions de route, tellement affairés qu'ils ne pensaient plus à dire adieu à personne. Un employé, pour fermer les portières, écarta les mains qui se tendaient vers eux. Le train partit. Des mouchoirs s'agitèrent. Ils étaient loin : on ne les reverrait plus. Mlle Annette pleurait dans les bras de l'oncle Adolphe, sans se soucier du chef de gare, en casquette galonnée, qui les observait, ni d'Henri le Fou qui grimaçait dans sa barbe grise. Comme je pleurais aussi, elle me serra contre elle, tendrement, en disant :

— Pauvre petit! Tu as bien du chagrin, toi aussi!...

Quelques jours après, on vendit les meubles : tout, tout, tout, selon la prédiction de Paul Bourdon, les lits, les tables, les chaises, les estampes qui décoraient les parois, jusqu'à de vieux daguerréotypes de famille, que l'oncle Adolphe racheta. Puis Mlle Annette alla s'installer avec son grand-père dans un très petit appartement de la rue du Collège. Leur bonne, la vieille Emmeline, qui les servait depuis plus de trente ans, ne

voulut pas les quitter, bien qu'ils ne pussent plus lui promettre de gages.

III

PASSAGE TRIOMPHAL

Des années s'écoulèrent. Je devins étudiant. Je ne passai plus guère à Bielle que quelques semaines en été, pendant les vacances. D'un semestre à l'autre, j'y retrouvais les mêmes gens figés dans la paix des habitudes, les mêmes figures lentes à vieillir : le notaire Tiercet s'amenuisait, le dos plus voûté, les épaules plus serrées, si sec qu'on croyait entendre claquer ses os, son nez en bec d'épervier rejoignant son menton par-dessus ses lèvres recroquevillées sur les gencives édentées ; les poils roux de la barbe et de la chevelure du syndic Quartier, toujours soufflant, suant, s'ébrouant, pre-

naient des tons indéfinissables de chanvre filé ; la calvitie de M. Massod de Bussens, en dégageant son front, le nimbait d'une majesté de penseur ; le docteur Maguet continuait à soigner des oreilles de tous les pays, et son fils, qui le secondait, ne se mariait pas : ce qui froissait dans leur amour-propre les mères des meilleures familles ; le procureur Bourdon poursuivait ses mômeries, comme pour expier à force de dévotion les duretés qu'il persévérait à commettre, tandis que son fils Paul, qui travaillait avec lui, posait pour le bon vivant et le libre penseur, afin d'attirer une autre clientèle ; un jeune pasteur, M. Trembloz, étonnait la ville par son éloquence : il l'étonna plus encore, vers ce temps-là, par une « histoire » qu'il eut avec Mme Massod de Bussens, qui même, à la suite de fâcheux commérages, alla passer une saison dans le Midi et, après son retour, se retira le plus possible (voir les *Roches blanches*). Des générations nouvelles venaient s'ébattre sur l'Esplanade, sous la garde de Mlle Annette,

fidèle a son banc de pierre en croissant : fine et jolie encore, elle n'était pourtant plus la fraîche jeune fille qui conduisait son bataillon de gamins vers l'inconnu de la vie ; dans ses beaux yeux bruns, la flamme de l'espérance s'était éteinte. Nous demeurions amis : un coup de casquette au passage, un gentil sourire en réponse, parfois quelques paroles échangées sous l'œil rond de la grosse horloge ou devant les arcades bernoises du Vieux-Marché.

— Avez-vous des nouvelles de Pierre, mademoiselle ?

— De temps en temps.

— Que fait-il ?

— Comment vous dire ? c'est une vie si différente de la nôtre !

— Les Peaux-Rouges ?...

— Non, non, le travail... Songez, il faut abattre des arbres séculaires, gagner pouce à pouce, sur la forêt, la terre qui nourrit... Ah ! c'est une dure existence, je vous en réponds, qui ne ressemble guère aux romans qu'on en fait !

— Pauvres gens !

— Ne les plaignez pas. Ils aiment cela. Ils ne voudraient plus vivre comme nous.

— Parlent-ils de revenir ?... Au moins en visite ?

— Pourquoi reviendraient-ils ?... C'est si loin, cela coûte si cher ! Et grand-père est si vieux ! Il ne reconnaît plus personne, à présent, grand-père. Il ne s'apercevrait même pas de leur présence.

— Mais pour vous, mademoiselle Annette ?

— Pour moi ?...

Les grands yeux bruns s'étonnèrent d'une supposition aussi saugrenue :

— Oh ! moi, je ne vaux pas le voyage ! Est-ce qu'on fait le tour du monde pour revoir une pauvre vieille fille comme moi ?

Ni dans le ton, ni dans le sourire désabusé qui accompagna ces paroles, il n'y avait la moindre amertume : Mlle Annette avait pris son parti de toutes choses, et trouvait très simple de vieillir isolée, en soignant son grand-père tombé dans l'en-

fance. C'était sa destinée : elle l'acceptait sans rien demander, en âme de paix et de résignation.

Or, pendant un été que je passais à Bielle, le bruit se répandit que Pierre-Denys Nicollet, — le grand Nicollet, celui qui depuis des années s'enrichissait en Amérique, — voyageait en Europe et traverserait sa ville natale. Aussitôt, les curiosités s'éveillèrent. Pourquoi revenait-il au pays? Que savait-on de sa fortune, de ses affaires, de ses projets, de sa personne? Des renseignements confus lui créèrent toute une biographie conjecturale.

— Il paraît que...

Cette formule commode ouvrait la barrière au flot des affirmations incertaines, qu'un tour de ville transformait en faits établis. Il « parut » ainsi que, parti contre la volonté paternelle, « sans un sou de poche », cet homme éminent avait d'abord mangé beaucoup de vache enragée; puis, fait « tous les métiers » : chemineau, portefaix, manœuvre, etc.; puis, un beau jour, inventé

quelque chose, — un ressort, un déclanchement, une vis, enfin « quelque chose dans la mécanique », — pris des brevets, — fondé des usines, — et ramassé des millions, oui, des millions, qui tombaient dans ses coffres comme la manne au désert, des millions comme on n'en récolte que là-bas, dans ces pays nouveaux où l'on n'a qu'à se baisser pour les prendre...

Les gens positifs, ébahis, demandaient :

— Combien en a-t-il donc ?

On répondait :

— Lui-même ne le sait pas !

Et l'imagination collective brodait sur ce thème :

— Il paraît qu'il occupe des centaines d'ouvriers... Il paraît qu'il possède un vrai palais, à New-York, dans la cinquième Avenue... Il paraît qu'il a des armées de nègres à son service...

On se souvint de son enfance : il ne ressemblait point aux autres ; les plus clairvoyants lui avaient toujours prédit d'illustres destinées.

— Je le disais bien à son père, moi... Combien de fois ne lui ai-je pas dit, quand il était encore valide: « Voilà un gaillard qui fera son chemin !... »

— Est-il marié ?

— On croit que non.

— Alors !

— Il n'est pas vieux... Que peut-il avoir ?... Quarante ou quarante-cinq ans, guère plus... Il se mariera quand il en aura le temps...

Un peu de ce lustre rejaillit sur Mlle Annette ; bien que son oncle fût encore jeune et qu'on admît en principe qu'il aurait une fois ou l'autre le temps de prendre femme, elle devint tout de même une héritière virtuelle. Comment croire qu'elle resterait maîtresse d'école jusqu'à la fin de sa vie, avec un pareil richard pour lui donner un coup de main?

— Il la dotera, c'est sûr !...

Elle, certes, n'y pensait pas, un peu gênée, pourtant, par les regards qui la suivaient dans la rue, par les saluts plus respectueux des hommes, par les mines plus amènes que lui faisaient les dames.

— Eh bien ! mademoiselle Annette, lui demandai-je un jour, en l'arrêtant au sortir de son école. C'est vrai, tout ce qu'on raconte de votre oncle ?

Un léger mouvement d'épaules, un fin sourire :

— Il ne me l'a pas dit.

— Mais alors, ces renseignements si précis... D'où viennent-ils donc ?

— Des gens. Pas d'autre source. Vous savez bien comment les histoires se font.

Puis, pensive :

— Pour moi, j'ai beaucoup de peine à croire qu'il soit si riche, car...

Elle s'interrompit, hésita, rougit, finit par ajouter :

— S'il était aussi riche qu'on le dit, il aurait pensé à sa famille, à son père.

J'insinuai :

— Peut-être n'en a-t-il pas eu le temps.

Elle se récria, indignée :

— Oh !...

— Songez. C'est très absorbant, de faire une fortune pareille... On n'a pas le loisir

de penser à autre chose, de s'abandonner à ses sentiments... L'argent, d'abord, les affaires... Les sentiments, on leur réserve un tour pour l'avenir, s'il en reste... S'il a seulement la moitié des millions qu'on lui prête, votre oncle a dû travailler comme plusieurs hommes...

Elle baissait les yeux, mordillait ses lèvres, tapotait du bout de son parasol les pavés plats, de beaux pavés neufs, qui grâce à l'initiative du syndic Quartier venaient de remplacer, dans la ville, les pierres inégales d'autrefois.

— Vous ne vous rappelez donc pas ? dit-elle... Nous lui avons écrit une fois, dans un moment terrible. Il a été si dur !

— Vous lui en gardez rancune ?

— Oh ! non, je ne lui en veux pas... Il me semble un étranger, voilà tout !

Un télégramme de M. Pierre-Denys avertit sa nièce de son arrivée. Elle se rendit à la gare, pour le recevoir. Quelques personnes, dont j'étais, s'y rendirent également : les unes pour saluer un ancien camarade, les

autres par simple curiosité. On vit descendre d'un coupé de première classe un petit homme trapu, au menton rasé, au profil net, à la mâchoire solide et carrée, avec un regard qui se posait sur les objets comme pour les prendre et s'en détournait comme s'il les emportait. Il était en complet gris, avec un col droit très raide, une cravate jaune où fulgurait un brillant, un chapeau mou, des gants brique, une double chaîne d'or étalée sur son gilet. Un nègre, qui descendit derrière lui, tenait à la main une valise en peau de truie. L'apparition du nègre fit courir un frisson d'étonnement parmi les assistants, comme si elle confirmait les racontars les plus fabuleux.

Comme le voyageur cherchait des yeux autour de lui, Mlle Annette s'approcha :

— Mon oncle ?

— Oui, c'est moi.

D'autres personnes s'avancèrent aussitôt. Il y eut des salutations, des compliments, pendant lesquels le nègre demeurait droit comme un piquet derrière son maître, la va-

lise à la main. Déjà, le visage de M. Nicollet exprimait l'impatience. Cependant le syndic Quartier, familier, loquace, jovial, lui posa la main sur le bras, et l'invita pour le lendemain à un modeste « souper » que tenaient à lui offrir quelques notables, heureux de le revoir ou désireux de nouer connaissance avec lui.

— Je vous remercie, répondit M. Nicollet d'un ton bref; demain soir, je serai parti.

— Comment! Comment! Comment! s'écria le syndic en roulant ses gros yeux ronds... Vous revenez après tant d'années dans votre ville natale, et vous n'y restez pas vingt-quatre heures !... C'est impossible !... C'est...

M. Nicollet tira sa montre d'un geste machinal, et l'interrompit en disant:

— Les affaires !

Le ton était aussi tranchant que le mot. Heureusement que M. Quartier, malgré son ventre énorme, avait l'esprit agile, et savait prendre un parti. Il interrogea des yeux les personnes présentes, vit leurs visages s'allon-

ger, et proposa crânement, sans s'arrêter aux difficultés :

— Eh bien ! ce soir ?

Comme une ombre d'hésitation passait dans les yeux du voyageur, il s'empressa d'ajouter :

— A moins que vous ne soyez fatigué du voyage ?

L'idée qu'on pût le croire fatigué par n'importe quoi fit hausser les épaules à M. Nicollet, qui répondit :

— J'accepte avec plaisir. Je ne suis jamais fatigué !

Là-dessus, il toucha le bord de son chapeau, fit un signe à son nègre, un autre à sa nièce, et dit :

— J'ai retenu un appartement à la *Tête de Maure*. J'espère que tout est en règle.

Le portier de l'hôtel, qui était en retard, arrivait en soufflant et en s'excusant. Un murmure d'admiration s'éleva derrière le groupe qui s'éloignait :

— Un rude homme, hein ?...

— Qui connaît le prix du temps !

— Et qui sait ce qu'il veut !...

Au commencement de l'après-midi, la vieille Emmeline traversa la ville de toute la vitesse de ses jambes rhumatisantes. Pourtant, voyant l'épicière sur le seuil de sa boutique, elle ne résista pas à la tentation de s'arrêter quatre secondes, pour dire en passant :

— Je vais commander la voiture au père Brindeau... Croyez-vous ça ?... Il parle d'acheter la Villa Charlotte !

En effet, depuis la mort de M. Smithson, c'est-à-dire depuis deux ou trois ans, la Villa Charlotte était en vente, gardée seulement par l'oncle Adolphe, qui entretenait les jardins, et par un portier. La nouvelle fit en un clin d'œil le tour de la ville, volant d'une boutique à l'autre, grimpant les escaliers des maisons à deux étages, bourdonnant dans les cafés. Partout, la même exclamation l'accueillait, cette bonne expression locale qui dit si bien l'étonnement, le doute, la crainte d'être dupe et le désir de croire.

— *T'y possible ?...*

Toutes les têtes se mirent aux fenêtres quand un bruit de roues sonnant sur le pavé signala le passage d'une voiture: la vieille Emmeline revenait, dans la meilleure calèche du père Brindeau, qui conduisait lui-même, droit sur son siège malgré ses soixante-quinze ans ; et elle regardait les gens, en secouant sa tête ridée, d'un air d'étonnement qui semblait dire : « *T'y possible* que je sois là, moi, la pauvre servante de si pauvres gens, sur ces coussins verts, traînée par ce cheval blanc, comme une princesse ?...» Au moment où elle tournait dans la rue du marché, le syndic Quartier, toujours un peu farceur, lui tira un grand coup de chapeau ; ce qui la fit rougir jusqu'à la racine des cheveux, sous son bonnet de paysanne. Le murmure soulevé sur son passage ne s'était point encore apaisé, quand la calèche repassa, emportant l'oncle et la nièce, avec le nègre à côté du père Brindeau, sur le siège. Ils firent d'abord le tour de la ville : de temps en temps, M. Nicollet, pour rendre un salut, touchait le bord de son haut-de-

forme, plus luisant, mieux lustré que les plus beaux modèles exposés à la devanture de M. Rabourin ; ou bien sa main, gantée de gris, se tendait vers une maison nouvelle, vers un édifice réparé, et l'on devinait qu'il demandait des renseignements. Mlle Annette répondait, expliquant en deux mots la construction de la Poste ou les réparations du château ; puis ils se taisaient ensemble, n'ayant évidemment rien à se dire. Sur le port, ils s'arrêtèrent un instant : M. Nicollet alla jusqu'au bout de l'embarcadère, et reconnut le vieux pontonnier, qui depuis un temps immémorial jetait l'amarre aux bateaux à vapeur.

— Tiens, dit-il, c'est encore lui qui fait le service ?

— Non, répondit Mlle Annette. Il est aveugle. Mais il se fait amener ici pour les arrivées.

— Drôle d'idée ! fit M. Nicollet en regagnant sa voiture.

Vers les cinq heures, ils rentrèrent de leur promenade. On vit de nouveau la vieille

Emmeline repasser dans la calèche, puis revenir avec M. Vallot, le régisseur chargé de vendre la Villa Charlotte : son commis avait été le chercher en courant au café de la *Tête de Maure*, où il laissa sa « picholette » inachevée, — avec le verre sur la bouteille, pour la réserver. On chuchotait :

— Il paraît que ça y est...

Il paraît !...

Les négociations ne durèrent guère qu'une vingtaine de minutes : M. Vallot revint, avec la figure d'un homme qui sort d'un rêve, remuant les bras et gesticulant comme pour se prouver à lui-même qu'il était bien éveillé. Comme le notaire Tiercet se trouvait sur son chemin, il lui prit le bras en disant :

— Venez avec moi finir ma « picholette », monsieur Tiercet... Je vous raconterai...

Et il répétait :

— Incroyable ! Parole d'honneur, on n'a pas idée d'une chose comme ça !...

Des curieux les suivirent, envahissant à leur suite la *Tête de Maure*, où M. Vallot commença par finir sa « picholette » et par en

demander une deuxième : car rien ne donne soif comme les bonnes affaires. Il y avait autour de lui, entre autres, M. Tiercet, le syndic Quartier, le chapelier Babourin, cet animal de Paul Bourdon que je n'avais pas revu depuis le collège, et jusqu'au docteur Mathorel, qui cependant ne fréquentait guère le café. Il les regarda tous en disant :

— Vous pouvez écouter. Ça n'est pas un secret, puisque c'est fini !

— Comme ça ?... En un quart d'heure ?

— Vous allez voir !

Et M. Vallot, sa bonne figure bourgeonnante tout épanouie, fit son récit en tirant sa barbe :

— Voici comment ça s'est passé... J'étais là, à cette même table, en train de vider ma « picholette », quand mon commis vient me dire : Monsieur Vallot, il faut venir tout de suite : il veut acheter la Villa Charlotte. — Qui, il ? que je lui demande. — L'Américain... Et il paraît qu'il faut se dépêcher. — Dépêchons-nous donc, que je dis. Et je re joins la vieille Emmeline, qui me dit : —

Monsieur Vallot, dépêchez-vous : il ne veut pas attendre !... — Je lui réponds : — La Villa Charlotte ne va pourtant pas s'en aller ! — Bien sûr, mais avec lui, voyez-vous, ça va ric rac, comme si on avait toujours le feu au derrière. — Je monte dans la calèche : le père Brindeau fouettait sa bête comme pour aller éteindre un incendie...

Peut-être trouvait-on le préambule un peu long ; mais M. Vallot n'entendait pas manquer un seul de ses effets, et il comptait bien raconter sans omettre un détail l'emploi de ses vingt minutes. Il vida la moitié de son verre et reprit, la moustache humide :

— J'arrive chez les Nicollet. Il y avait encore le café sur la table. Le paralytique était dans son coin : il a l'âme chevillée au corps, celui-là, à croire qu'il veut tout de bon attendre jusqu'à la fin du monde ! L'Américain fumait un cigare... un cigare !...

Le geste de M. Vallot esquissa un formidable havane :

— Et qui sentait !... Il me montre une chaise, et me dit, avant même que je sois

assis : Quel est le prix de la Villa Charlotte ? — Moi, je lui réponds : — Pour ce qui est du prix, monsieur, on pourra toujours s'arranger, si la « campagne » vous convient. Voulez-vous la reprendre avec le mobilier ? — Oui. — Eh bien, ça peut être une affaire avantageuse : le mobilier a coûté les yeux de la tête ; M. Smithson a tout fait venir de Londres, directement ; rien que les papiers, voyez-vous... — Il me coupe la parole : — Je ne vous demande pas toutes ces explications ; je vous demande le prix de la villa avec son mobilier ?... — Les héritiers de M. Smithson, qui ont confiance en moi, m'ont laissé de la marge ; et je sais bien que ce qu'ils veulent surtout, c'est vendre. Pourtant, quand il faut fixer un prix, comme ça de but en blanc, sans savoir les idées de l'acquéreur, on hésite un peu, n'est-ce pas ? On voudrait voir venir, causer, s'entendre, enfin !... Aussi je me mets à lui expliquer qu'il n'y a pas de plus belle « campagne » sur les bords du lac jusqu'à Genève..., excepté celle du baron de Rothschild, bien entendu !... Mais voilà qu'il

fronce les sourcils, qu'il me regarde comme s'il voulait me manger, et qu'il finit par crier, d'une drôle de petite voix qui sifflait : — Je ne vous demande rien de tout cela, je vous demande le prix de la Villa Charlotte ; est-ce que vous ne comprenez pas ? — Ma foi, je me décide, je lâche un gros chiffre, sans toutefois couper les ponts derrière moi, je je dis : — Je crois que les héritiers de M. Smithson la donneraient pour 500.000 francs... — Il fronce encore les sourcils : — Vous croyez, vous croyez, qu'il me dit, voyons, avez-vous qualité pour traiter, oui ou non ?... Oui ?... Eh bien ! j'offre quatre cents cinquante... — Je tâche de marchander un peu : Avec le mobilier qui vient de Londres... — Il m'interrompt avec un sacré geste qui coupe l'air en deux : — Quatre cents cinquante ! oui ou non ?... — Vous comprenez qu'avec un homme comme ça il ne faut pas barguigner... Je dis : — C'est oui ! — Alors, il se tourne vers sa nièce : — Donne-moi une feuille de papier, qu'il lui dit. Il tire de sa poche une espèce de plume en caout-

chouc qui a l'encre en dedans, et il me la tend en disant : — Écrivez la promesse de vente. — Et voilà !...

Les auditeurs se regardèrent, en cherchant l'expression de leur émerveillement. Le syndic Quartier s'écria :

— Nom de nom !...

M. Rabourin, plus énergique encore, proféra un retentissant :

— Cré mâtin !...

Paul Bourdon, avec l'air suffisant que lui donnaient les écus arrachés par son père au pauvre monde, déclara :

— Les Américains sont comme ça !...

Et M. Vallot :

— Jamais au grand jamais, vous entendez ! je n'aurais cru qu'une affaire pût marcher d'un tel train !

En ce moment, le père Brindeau, le voiturier, fit son entrée. Avec sa barbe en collier, son visage bronzé par les courses, ses deux longues dents proéminentes noircies par le tabac, c'était un vieux taciturne dont on ne tirait jamais quatre mots à la file. Il

venait sans curiosité, pour prendre sa « picholette » quotidienne, en fumant son éternelle pipe et en épelant le *Courrier de Bielle*. Mais on ne le laissa pas tranquille : tous les auditeurs de M. Vallot se tournèrent vers lui, et une foule de questions l'assaillirent à la fois :

— Voyons, Brindeau, demanda le syndic, vous qui l'avez conduit à la Villa Charlotte, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il est resté longtemps ? ajouta M. Tiercet.

Paul Bourdon, en même temps :

— Quelle mine faisait-il ? Qu'est-ce qui lui plaisait surtout ?

Le vieux philosophe déplia paisiblement son journal, en haussant les épaules ; et il répondit d'un ton bourru :

— Je ne sais pas. Je suis resté dans la cour, moi, avec mon cheval. Est-ce que je m'occupe des affaires qui ne me regardent pas ?

Un peu déconcertés, les autres ne se tinrent pourtant pas pour battus.

— Cette visite, elle a duré longtemps? reprit M. Rabourin.

— *Ouah!* pas seulement une demi-heure.

Ils échangèrent des regards émerveillés, des exclamations; puis M. Tiercet demanda, les yeux pétillants de malice curieuse:

— A-t-il au moins vu son frère, le jardinier?

Le père Brindeau but un coup, s'essuya les lèvres du revers de sa main, et dit:

— Le jardinier?... Il ne s'est pas montré!... Il se cachait...

— L'Américain ne l'a pas demandé?

— *Ouah! pas plus!*

— Il l'a oublié, dit M. Vallot en clignant de l'œil. Si vous croyez qu'un homme comme lui a le temps de penser à sa famille!...

Et, la série des renseignements précis étant épuisée, on entra dans celle des commentaires et des conjectures.

Je n'assistai point au souper qui suivit cette scène; mais tant de personnes m'en ont fait

le récit détaillé, que je puis bien essayer de le rappeler après elles.

M. Nicollet causa d'abord la plus vive surprise à ses hôtes, en arrivant en habit noir et cravate blanche. La solennité de son costume souligna d'emblée le contraste plutôt pénible qui s'accentua bientôt entre la bonhomie de leurs vestons larges, de leurs gestes sans façon, de leurs ventres confortables, et ses allures sèches, comme articulées. On s'attendait à le voir familier, souriant, bon garçon, heureux de reconnaître les figures d'autrefois, de retrouver de vieilles habitudes. Au lieu de cela, il parlait à peine, posait sur les gens un regard qui les pesait, pinçait les lèvres, et faisait des boulettes avec la mie de son pain, comme un homme qui dîne seul dans un buffet de chemin de fer. M. Quartier, fin connaisseur en vins, avait préparé une gamme savante des meilleurs crus du canton ; elle commençait par un petit *Villeneuve* clair, léger, doux au palais, montait au *Dézaley* parfumé, puis à l'*Yvorne* corsé et savoureux, passait par un *Cortaillod* rouge,

qui valait le Bourgogne, et se terminait par un *La Côte* de 1834, d'une magnifique couleur dorée. M. Nicollet considéra d'un œil terne ces merveilleux échantillons de la viticulture vaudoise, et ne but que de l'eau, sans le moindre souci de la déception qu'il causait.

— Un doigt de ce *La Côte,* cher monsieur !... Rien que pour trinquer avec nous... On est Vaudois ou on ne l'est pas que diable !...

— Je ne fais jamais d'exception à mes habitudes.

On avait cru lui plaire en commandant des plats locaux, triomphe de la vieille cuisine du pays, dont il devait s'être régalé dans son enfance. Il y avait des féras du lac en sauce au vin blanc, un civet de lièvre à la crème, des canards aux petits oignons, un énorme saucisson de Payerne cuit dans la pâte, avec une salade au lard, un « farcement » d'épinards et, pour le dessert, un vacherin à la crème décoré de fleurs en chocolat. M. Nicollet mangea trois bouchées de poisson sans

sauce, un filet de canard, une cuillerée d'épinards. Comme un des convives insistait pur qu'il goûtât au moins du saucisson, il déclara :

— Je ne prends jamais de charcuterie.

... Traiter de charcuterie un saucisson de Payerne, qui aurait pu prévoir ça ?

— ... On perd donc l'habitude de boire et de manger, par là-bas ! s'écria Rabourin.

La conversation fut navrante ; on pensait que M. Nicollet s'informerait de ses anciens camarades, des personnes qu'il avait connues autrefois, de quelques « types » légendaires dont les bons mots ou les mésaventures fournissent un thème inépuisable aux réunions de vieux amis ; il se contenta de poser des questions catégoriques sur le développement de la ville, — sur l'état des écoles, — sur les établissements de charité, — sur la bibliothèque communale : combien possédait-elle de volumes ? combien d'élèves comptait le collège classique ? combien l'hôpital recevait-il de malades chaque année ? combien de pensionnaires pouvait contenir

l'asile des jeunes filles? quel était le chiffre d'affaires de la fabrique de poterie? Les convives s'interrogeaient des yeux, et le syndic Quartier, embarrassé, se grattait la tête en répondant :

— On n'a pas tous ces chiffres-là dans la tête !

L'œil glacial de M. Nicollet, posé sur lui avec un inexprimable dédain, semblait dire : « Que diable peut-on avoir dans la tête, quand on n'y a pas de chiffres? et que faites-vous de votre temps, vous, syndic, si vous ne compulsez pas toutes les statistiques qui peuvent intéresser la ville?... » Ce regard, comme celui d'un juge, gênait terriblement M. Quartier, qui n'osait ni manger à son appétit ni boire à sa soif, et se trouva plus ému qu'un écolier à son premier examen quand M. Tiercet lui fit signe qu'il était temps de prononcer son speech. Le pauvre homme frappa trop longtemps son verre de son couteau, pour réclamer un silence qui se fit tout de suite, se leva en s'essuyant le front, et commença d'une voix mal assurée, les

yeux fixés sur le vacherin à la crème. Il expliqua que Bielle était fière de reconnaître un de ses enfants qui avait fait un si beau chemin ; que tout le monde serait content de voir M. Nicollet rentrer définitivement au pays, si jamais il voulait prendre un repos bien mérité ; que son exemple était un bon exemple pour les jeunes gens de la génération nouvelle, et ainsi de suite. Mais la froideur ambiante gagnait sa parole ; M. Rabourin ne manqua pas de souffler à l'oreille de M. Tiercet :

— Notre syndic ne se couvre pas de gloire, aujourd'hui !

On l'applaudit du bout des doigts quand il eut fini. M. Nicollet avait écouté sans broncher, la tête enfoncée dans son col droit, en jouant avec son couteau. A peine M. Quartier rassis, il se leva comme poussé par un ressort, et improvisa en petites phrases nettes une réponse que le journal du surlendemain reconstitua :

» Messieurs,

» Je vous remercie de votre bon accueil.

Je m'en trouve très honoré. Mais je ne vois pas comment je l'ai mérité. J'ai bien fait mes affaires, voilà tout. J'ai travaillé et j'ai réussi. J'ai donc la récompense que j'ai gagnée. Je ne demande rien de plus. Je souhaite que beaucoup de vos fils fassent comme moi. Le monde est grand : il y a partout de l'activité à déployer, des efforts à tenter, de l'espace à conquérir, de l'argent à gagner. Agir et s'enrichir, voilà les véritables fonctions de l'homme. Si je suis content de quelque chose, c'est de les avoir remplies ; car je les ai remplies, messieurs, de toutes mes forces. Et je compte bien continuer aussi longtemps que je pourrai, puisqu'on ne se lasse jamais d'agir. Quand je ne pourrai plus, eh bien ! je reviendrai parmi vous, parce que ce pays est beau, et parce que j'y suis né. J'espère que ce sera le plus tard possible, car je me sens encore assez jeune pour travailler et pour augmenter ma fortune. Messieurs à votre santé !... »

Et il trempa les lèvres dans son verre d'eau, pendant qu'on l'applaudissait.

Tous grillaient d'envie de l'interroger sur l'affaire de la Villa Charlotte ; mais, malgré l'allusion à ses projets d'avenir qu'il avait introduite dans son speech, personne n'osa : ce petit homme en cravate blanche, dont les lèvres minces ignoraient le sourire, n'était point de ceux auxquels on pose des questions ; et l'on continua de répondre tant bien que mal aux siennes :

— ... Quel est le rendement de l'usine à gaz ?... Combien la vigne donne-t-elle par hectare dans les bonnes années ?... dans les mauvaises ?... pour une moyenne déterminée ?... Quel est le prix du vin pris sous le pressoir ?... etc.

Au coup de dix heures, il se leva pour prendre congé. On s'efforça de le retenir :

— Comment ? Déjà ?... Mais c'est le bon moment de la soirée :

Il répondit :

— Je me couche toujours avant dix heures et demie... Toujours.

— Même en voyage ? insinua M. Quartier.

— En voyage aussi. Quand les heures des express ne cadrent pas avec mes habitudes, je commande un train spécial.

Il les laissa béants sur ce dernier trait.

Après sa sortie, il y eut un moment de silence, comme si chacun analysait son impression. Puis, le syndic Quartier prit une bouteille, et se mit à remplir les verres de ses voisins en disant :

— C'est qu'il veut tout savoir, ce mâtin-là !

M. Rabourin répéta :

— C'est un rude homme !

Le notaire Tiercet, sentencieux :

— Le monde appartient aux volontés comme la sienne !

Le docteur Mathorel, qui aimait à bien vivre et s'était mortellement ennuyé pendant le repas, s'écria, en tapant du poing sur la table :

— Eh bien ! moi, si vous voulez que je vous dise la vérité, je le trouve assommant !... Il n'est plus un Vaudois, et il n'est pas un Américain... J'en ai connu, des Américains, de vrais... Celui-là n'en est que la

caricature... Il a de l'argent, grand bien lui fasse... Il se commande des trains spéciaux, comme un monarque, tant mieux pour lui !... Mais si tout le monde lui ressemblait, il n'y aurait plus qu'à s'en aller dans la lune !... Boire de l'eau, ne rien manger, ne jamais rire, ne penser et ne parler qu'en chiffres... Non, là, je ne voudrais pas être ainsi pour tout l'or de la Californie !

— Oh ! vous, docteur, dit M. Rabourin, vous êtes un original !...

Le lendemain matin, de bonne heure, M. Nicollet se rendit à la Banque de la Côte, où il resta un petit quart d'heure, puis chez le notaire Tiercet. Ensuite, il alla sur l'Esplanade, jeta un coup d'œil sur le paysage, et rentra chez son père. En chemin, il rencontra quelques-uns de ses hôtes de la veille, qui hésitaient à l'arrêter : le salut qu'il leur rendit les tint à distance. Il ne fit aucune visite et repartit par l'express de midi, avec son nègre et sa valise en peau de truie. Dès le soir, toute la ville savait que son père et sa nièce habiteraient désormais la Villa Char-

lotte, qu'il leur assurait une pension considérable, qu'il donnait dix mille francs à l'Asile des jeunes filles et créait quatre lits à l'hôpital. Ce fut une explosion d'enthousiasme : voilà un homme qui agissait bien, s'il ne parlait guère ; un homme généreux, bon pour les siens, qui savait ouvrir la main ; un homme vraiment supérieur, enfin. Dans les conversations qui célébraient sa munificence, cette phrase arrivait comme un refrain :

— .... Faut-il qu'il en ait, des millions et des millions !...

Quelques jours après son départ, je rencontrai Mlle Annette, en petite robe brune, avec un chapeau modeste et des gants usés, exactement pareille à ce qu'elle était avant le passage triomphal de son oncle. Je l'arrêtai pour la féliciter. Elle fixa sur moi ses beaux yeux bruns, qui se détournèrent ensuite et se mirent à errer à l'aventure, comme s'ils eussent cherché quelque chose d'introuvable dans le décor familier des vieilles maisons à deux étages.

— Enfin, lui dis-je, vous allez être tranquille et heureuse, dans cette splendide Villa Charlotte.

Elle me répondit, pensivement :

— Croyez-vous ?

— Dame !... Une « campagne » magnifique... Plus de soucis... Tout le bien-être qu'on peut souhaiter... Cela ressemble à un conte de fées... Votre grand-père a-t-il compris ?

— Comment savoir ?... Mon pauvre grand-père pense bien des choses ; mais il ne peut plus du tout s'expliquer... Je l'ai averti que mon oncle Pierre-Denys arrivait, et qu'on le disait riche à millions... Et je crois bien qu'il m'a comprise... Ensuite, pendant que mon oncle m'expliquait ses projets, l'achat de la Villa Charlotte, la rente qu'il voulait nous faire, et le reste, grand-père le regardait... le regardait avec de grands yeux... lucides... qui sortaient de la tête... les yeux qu'il a quand il a l'esprit plein de choses... C'était affreux, je vous assure, ces yeux qui voulaient parler... ces yeux qui criaient dans un lan-

gage muet, incompréhensible... Moi, je suis bien sûre d'avoir deviné ce qu'ils voulaient dire...

Elle baissa la voix :

— Mais mon oncle, lui, n'essayait pas même de comprendre... On eût dit que son père ne lui semblait plus qu'un objet... plutôt gênant... Pourtant, au départ, il lui a serré la main... cette main qui ne peut plus même se soulever... en disant : « Eh bien ! mon père, je compte que vous vous plairez dans votre nouvelle maison. Vous serez en tout cas mieux qu'ici... » Alors, les yeux de grand-père ont pris une expression de désespoir indicible, et j'en ai vu tomber une grosse larme... la première depuis le malheur... Oui, je suis sûre d'avoir deviné sa pensée !...

IV

DOUZE ANNÉES D'HISTOIRE ANONYME

Il y a des biographies compliquées de personnages illustres qui remplissent des volumes et des volumes, bien que ceux qui se chargent de les écrire demeurent incomplets. Pourtant ils sont aidés par de nombreux témoignages, par des mémoires contemporains, des correspondances, des journaux intimes, par des portraits et des caricatures, par tout le bagage que laisse après soi une existence éclatante, par les échos assourdis du bruit qu'elle a fait. Au contraire, les biographies des personnes moyennes, dont les noms s'effacent, peuvent presque toujours se résumer en peu de lignes. Leurs vies s'écoulent,

pareilles à des eaux lentes à travers des paysages monotones, pour aller se perdre dans les mille canaux de l'oubli : tels, les ruisseaux minuscules se jettent dans les rivières, qui les transmettent aux grands fleuves pour les porter à la mer. Les documents de l'état civil qui constatent la naissance, le mariage, la mort, sont les titres essentiels de ces modestes biographies; même, chacun de ces chapitres qui prennent un intérêt si vif quand il s'agit d'un conquérant, d'un souverain, d'un grand écrivain, d'un grand ministre ou d'un grand artiste, y conserve un caractère général dont de menus détails marquent à peine les traits personnels. Et puis, les documents font défaut : les lettres des inconnus, qui donc songerait à détacher les faveurs éteintes de leurs liasses ? Quand par hasard quelque œil curieux viole leur secret, — à moins qu'une piété ne soutienne son effort, — il se lasse bien vite de les déchiffrer : elles ne lui paraissent qu'un vain bavardage, un recueil fade de propos inutiles, un récit banal d'incidents évanouis.

Les aventures des uns — si l'on peut employer un tel mot pour désigner un train-train journalier et monotone — ressemblent à celles des autres, les sentiments sont à peu près pareils, les idées mêmes diffèrent à peine; quand la mort arrive, les proches seuls s'aperçoivent qu'une humble lumière a vacillé pour se perdre dans la nuit. Telle fut, aux yeux de beaucoup, la vie de Mlle Annette Nicollet. Mais le romancier n'est-il pas justement l'historien des gens sans histoire? N'a-t-il pas le droit de chercher, par delà les faits incertains, la part d'inconnu, — héroïsme, grandeur, égoïsme, douleur ou scélératesse, — que recèlent les âmes anonymes? Ce n'est point sans raison que le langage courant appelle ses personnages, quels qu'ils soient, des « héros » — car ils le sont toujours pour lui. Souvent même, ils prennent dans son esprit plus de sens que les héros de l'histoire, et deviennent aussi « représentatifs » qu'un poète, interprète des sentiments de son temps, qu'un artiste qui en fixe l'image, qu'un ministre qui en

règle la marche. C'est parce que j'ai cette idée que je vais essayer de raconter la vie de Mlle Nicollet, à peu près comme on raconterait celle d'un personnage de marque dont on voudrait déterminer la physionomie, en m'aidant de mes souvenirs, de mes impressions, de propos et de renseignements que j'ai pu recueillir.

Le passage triomphal de son oncle d'Amérique avait naturellement changé du tout au tout la situation de sa famille et la sienne propre. Jusqu'alors, en effet, Mlle Annette était aux yeux des gens une petite maîtresse d'école sans conséquence, vouée au célibat, « très méritante », disait-on volontiers, et par ce vocable un peu terne, on reconnaissait qu'elle remplissait bien ses devoirs de famille et enseignait à merveille les éléments de toutes choses aux gamins trop petits pour l'école préparatoire. Quant à son grand-père, il n'était qu'une ruine qui pouvait achever de s'effondrer d'un instant à l'autre, un mort égaré parmi les vivants. Personne ne voyait

l'oncle Adolphe, cantonné dans les jardins de la Villa Charlotte, plus ignoré que s'il eût habité un autre continent. Tous trois paraissaient condamnés pour la vie à une étroite médiocrité, déchus de plusieurs échelons dans la hiérarchie sociale après la faillite de Juste, classés maintenant entre les prolétaires et les boutiquiers, dans les limbes où la vanité bourgeoise relègue les « bonnes familles » dont les chefs ont mal tourné. Et voici que, comme au coup de baguette d'une fée protectrice qui se serait souvenue d'eux après un long oubli, ils se trouvaient transportés dans une villa « princière », qui leur appartenait à peu près, avec des rentes assurées et la perspective d'un héritage fabuleux !

— Cela doit leur paraître un conte des *Mille et une Nuits*, disait-on.

Certains insinuaient :

— Si le docteur Maguet avait prévu cela ! Mais il a manqué de *diagnostic*...

Aussi, des regards narquois suivaient-ils le docteur, impopulaire à cause de sa froi-

deur et de sa réserve, quand il passait en faisant tourner comme une aile de moulin sa canne à corbin d'ivoire, avec son chien Turc sur les talons. Justement son fils Marc, pour lequel il ne parvenait pas à trouver un assez beau parti, fit un coup de tête : bien qu'il ne fût plus un jeune homme, bien que son embonpoint, sa calvitie et l'ambition paternelle eussent dû le préserver des folies, il épousa une étrangère dont il venait de guérir les oreilles. Non pas l'étrangère à grosse dot, à belles relations qu'on lui promettait depuis si longtemps, mais une de ces rastacouères dont le fard, le kohl, la poudre, les toilettes dissimulent tant bien que mal l'âge incertain, le passé douteux, la gêne adroite, une de ces personnes exhalant comme un parfum de mauvaises mœurs, que les dames de la ville ne peuvent que regarder de travers. Le docteur s'enferma plus que jamais dans sa clinique, avec ses sourds de tous les pays. Les gens conclurent :

— Une brave fille sans prétentions aurait bien mieux valu pour son fils. Il l'avait sous

la main. Voilà ce que c'est que d'être trop ambitieux !

Cependant, Mlle Annette et son grand-père s'installaient dans la villa somptueuse, aussi modestement que dans leur petit logis de la rue du Collège. Au lieu d'engager des domestiques, comme l'entretien de la propriété semblait l'exiger et selon les évidentes intentions de « l'Américain », ils s'en tinrent à la vieille Emmeline, toujours vaillante à l'ouvrage, malgré ses soixante-dix ans passés ; ils congédièrent le portier, laissant à l'oncle Adolphe tout le soin des jardins. De plus, à l'étonnement général, Mlle Annette conserva son école, faisant à pied, chaque matin, malgré les premières rigueurs de l'hiver, les deux kilomètres qui la séparaient de ses élèves. La ville murmura : décidément, Mlle Annette poussait l'économie un peu loin... demeurait au-dessous de sa situation nouvelle... songeait peut-être à sa dot ou au pain de sa vieillesse plutôt qu'à adoucir dans l'aisance les derniers jours de son grand-père... et méconnaissait ainsi la géné-

rosité de M. Pierre-Denys : car celui-ci le savait bien, que Fortune oblige autant que Noblesse... Ces murmures s'aggravèrent quand on apprit qu'elle n'avait versé qu'une somme insignifiante à la collecte annuelle pour l'asile des jeunes filles ; et pourtant, Mme Massod de Bussens était sortie de sa retraite pour lui présenter en personne la liste de souscription :

— ... Savez-vous ce qu'elle a dit, ma chère? Elle a dit : « Je regrette de ne pas faire davantage ; mais je ne puis pas !... » Quand on a un oncle comme le sien !

Un beau jour, une nouvelle extraordinaire courut la ville : Mlle Nicollet se mettait à rembourser les créanciers de son père, intérêt et capital ! On tenait la chose de M. Tiercet, chargé de l'opération. Elle entendait les payer tous jusqu'au dernier centime, même M. Bourdon, qui trouva moyen de fournir un compte d'apothicaire au premier bruit de l'aubaine. Le notaire racontait :

— Quand elle est venue me parler de cela

dans mon étude, je lui ai expliqué qu'elle ne devait rien à personne. Elle m'a répondu : « — Mon grand-père ne pourra pas mourir tranquille si les dettes de son fils ne sont pas payées. — Eh bien, lui ai-je dit, il faut aller lentement, par petites sommes... — Non, non, monsieur le notaire. Grand-père baisse beaucoup, ces derniers temps. Mieux vaut nous dépêcher, pour qu'il ait encore la joie de savoir que tout est en règle. Aussi j'ai dépensé le moins possible, depuis que mon oncle nous envoie de l'argent. — Mais, mademoiselle, cet argent que votre oncle vous envoie, c'est justement pour entretenir la Villa Charlotte et adoucir les derniers jours de votre grand-père... — Oui, j'y ai bien pensé, monsieur le notaire. Mais la propriété n'a pas à souffrir de nos économies : c'est mon oncle Adolphe qui s'en charge, vous pouvez venir voir ses jardins ! Quant à grand-père, il n'a besoin de rien, et rien ne peut lui être plus agréable que de savoir que son désir sera bientôt réalisé... » — Quand elle m'a eu dit tout ça, je lui ai

encore demandé : « Et vous-même, mademoiselle, n'aimeriez-vous pas mieux vivre un peu plus largement ? » — Si vous aviez vu les yeux qu'elle a faits !... — « Moi ?... mais j'ai beaucoup plus qu'il ne me faut !... »

Cette fois, la ville unanime répéta la phrase classique dont le scepticisme bourgeois salue toute belle action, avec un mélange d'admiration et d'étonnement :

— Quoi qu'on puisse dire, il y a encore de braves gens, par le monde !

Comme le bien porte en soi sa récompense, l'école de Mlle Annette entra dans une ère de prospérité jusqu'alors ignorée : tous les parents voulaient qu'elle inculquât à leurs enfants les « vrais principes », ceux dont il est bon d'être imprégné pour qu'il en subsiste quelque chose plus tard, à travers les capitulations de l'existence. Et l'on se découvrait très bas quand on rencontrait sur la route de Genève le fauteuil à roulettes du vieux Nicollet, que poussait l'oncle Adolphe ; car chacun sentait ce qu'il y avait de grand dans ce vieillard qui, du seuil de

la tombe, malgré le mutisme où le figeait son mal, trouvait encore la force de recommander aux siens un acte de vertu. Le docteur Mathorel disait bien, à la vérité :

— Je ne parviens pas à comprendre qu'on tienne tant à l'opinion du prochain, quand on se croit élu de Dieu, ni qu'on attache une telle importance aux dettes terrestres, si l'on est à la veille du Jugement dernier !

Mais le docteur Mathorel poussait trop loin l'amour du paradoxe : n'avait-on pas sous les yeux l'exemple de M. Bourdon, qui continuait à s'enrichir aux dépens des pauvres gens sans cesser de penser à son salut ? Et chacun ne sait-il pas qu'il faut pourtant s'arranger sur la terre, si même on ne compte vraiment que sur le paradis ? Du reste, le vieux Nicollet ne survécut guère à son changement de fortune : chargé d'ans et de peines, n'ayant plus depuis longtemps qu'une moindre part de son être attachée à la vie, il s'éteignit un soir, dans son fauteuil. Sa petite-fille lui lisait justement son livre préféré, comme elle avait persévéré à le

faire sans être sûre qu'il comprît encore, cette terrible Apocalypse dont il attendait d'heure en heure, depuis plus d'un demi-siècle, la réalisation. Penchée sur un antique exemplaire de la Bible d'Osterwald, à dos de basane, d'où tombaient parfois des fleurs déposées jadis entre les pages par de pieuses ancêtres, elle détaillait, de sa douce voix calme, la tragique description de la chute de la Babylone mystique :

« ... Multipliez ses tourments et son affliction à proportion de son orgueil et des délices auxquelles elle s'est abandonnée ; car elle dit en son cœur : Je suis assise comme Reine, je ne suis point veuve, et je ne verrai pas de deuil.

« C'est pourquoi les plaies qui lui sont destinées, savoir : la mortalité, le deuil, et la famine, viendront en un même jour, et elle sera consumée par le feu, car le seigneur Dieu, qui la jugera, est puissant... »

Un léger hoquet l'interrompit : le vieux sectaire ne respirait plus...

... Vivrait-elle seule, avec l'oncle Adolphe,

en attendant le maître, dans la villa magnifique? C'est la question qu'on discutait en chuchottant derrière elle, le jour même de l'enterrement du grand-père. La plupart répondaient :

— C'est impossible ! Elle se mariera. Il en est encore temps !

On alla jusqu'à nommer des hommes entre deux âges, qui pouvaient lui convenir. Pour appuyer ces conjectures, on se montrait la rustique silhouette de l'oncle Adolphe, gêné dans sa redingote comme dans une camisole de force, tenant dans ses grosses mains brunes, aux doigts aplatis par les accidents, une paire de gants noirs qu'il n'avait pas réussi à enfiler ; on lui trouvait l'air d'une brute, et les plus avisés de conclure :

— Il est clair qu'une personne comme elle, fine, intelligente, ne se contentera pas de la compagnie d'un pareil ours. A présent qu'elle peut choisir...

C'est qu'on ne connaissait pas l'oncle Adolphe ; c'est qu'on ignorait que sous sa rude écorce de paysan il y avait bien réelle-

ment une façon de poète que seule sa nièce avait compris. Maître des serres, des bosquets, des plates-bandes de la Villa Charlotte, sans autre consigne que de n'y rien dépenser, l'oncle Adolphe accomplissait des prodiges. Grâce à des marchés habiles, à d'ingénieuses combinaisons avec les jardiniers des propriétés voisines, il obtenait leur aide quand il ne suffisait plus à la besogne, payait leur travail en boutures, parvenait ainsi à se procurer les concours indispensables en équilibrant son budget négatif. Ses jardins étaient son œuvre : personne, en les visitant, n'aurait supposé que cet homme simple pût créer et entretenir un tel monde, où s'épanouissait presque toute la flore de l'univers. Dans les serres, d'abord, verdoyaient les plantes des tropiques, aux palmes solennelles, aux larges feuilles dures d'où jaillissent parfois des fleurs énormes, pétales illuminés de couleurs éclatantes ou blancs calices chargés de lourds parfums ; où les mystérieuses orchidées — qu'enviait M. Massod de Bussens — étalaient leurs formes singu-

lières, leur diversité capricieuse, leurs organes voraces à demi vivants. A droite de la pelouse, qui descendait jusqu'au lac, semée de buissons d'hortensias somptueux et mélancoliques, les fameuses rocailles, dont Mlle Annette me parlait jadis, se couvraient de plantes alpestres. D'habitude, le changement d'altitude décolore leurs fleurs admirables : mais entre les mains de l'oncle Adolphe, quelles fleurs auraient dégénéré? Les rhododendrons, aussi rouges que dans les hauts pâturages, gardaient leur gaîté vaillante, les lys martagons balançaient au vent du lac la splendeur de leurs turbans violacés, les petites étoiles des asters, les pétales veloutés des sombres et belles pensées, les violettes jaunes, les anémones velues, les candides paradisies brillaient comme parmi les gazons des hautes solitudes où descend l'eau des glaciers. La façade de la maison disparaissait dans un merveilleux fouillis de roses, de chèvrefeuilles, de clématites, dont les feuillages se mêlaient de telle sorte, que la rose-thé semblait jaillir de la tige des clématites bleues,

que la Fleur-de-la-Passion, si compliquée et si pâle, bleuissait parmi des roses pourpres, que des roses roses piquaient d'odorants buissons de chèvrefeuille. Enfin, à gauche de la pelouse, vis-à-vis de la rocaille, des plates-bandes se couvraient des fleurs de nos climats, de celles qui se tournent vers le soleil aux heures mêmes où ses rayons nous réchauffent et dont les racines aiment les sucs du sol où nous vivons. Et c'étaient les préférées de l'oncle Adolphe.

Mais le brave homme s'épanouissait plus pleinement encore dans le potager, qu'un bosquet séparait du jardin. Ses légumes lui rendaient de précieux services : ils nourrissaient la maisonnée, contribuant ainsi pour leur part au règlement de la dette sacrée ; vendus au marché, ils aidaient à payer les journées indispensables des ouvriers qui le secondaient dans son énorme besogne, — utiles donc au luxe des plantes belles et coûteuses qu'il fallait entretenir pour le retour du maître. Ils étaient les humbles, les effacés, ceux qui — comme lui-même —

manquent de prestige, et dont la modeste activité facilite et embellit la vie, sans qu'aucune gloire leur en revienne. Cette utilité ne les empêche pas d'être beaux, à leur manière : ils ont leur floraison, comme les arbres fruitiers qui valent bien les plus fins arbustes, quand l'air du printemps joue avec leurs fragiles pétales roses et blancs. Les petites étoiles safran des salsifis, les soleils dorés des topinambours, les énormes capitules violets des artichauts, les cloches rampantes des citrouilles, les fleurs des pois, celles des haricots, tant d'autres n'ont-elles pas aussi leur charme un peu gauche, mais qui éveille tant de bonnes idées de vigueur, de fécondité, de bienfaisance ? Quand il promenait — un dans chaque main — ses deux arrosoirs parmi ses légumes prospères, l'oncle Adolphe était l'homme dont on dit que le roi n'est pas son oncle. Même, un artiste qui aurait passé par là, n'eût pas manqué de s'arrêter au bord du chemin, pour admirer, entre les carreaux des haricots, des choux-fleurs, des carottes, la grosse tête rouge

au nez fleuri, les robustes bras bruns aux manches relevées, l'air de vigueur de cet homme en si complète harmonie avec le paysage.

Annette finit par partager sa passion. Pendant que les gens la mariaient tantôt à l'un tantôt à l'autre, elle ne songeait vraiment qu'aux plantations de son oncle Adolphe et les préférait aux hommes sérieux, entre deux âges, dont elle aurait encore pu, comme on disait, « faire l'affaire ». Maintenant, ses « mérites » étaient un dogme : parmi ceux qui les célébraient, en la plaignant un peu, aucun ne se doutait que tout était joie pour elle, dans ses chères habitudes, la promenade au bord du lac, à travers le paysage qui change sans cesse, l'instant où ses gamins frétillaient de plaisir en la voyant entrer en classe, les leçons qu'elle ne trouva jamais monotones, le retour vers ses fleurs et le commerce de l'oncle Adolphe, qui décidément n'avait du rustre que son teint basané, ses chemises en grosse toile et son parler naïf, bien vaudois, traînant les syllabes et mangeant les finales.

A suivre chaque jour le même chemin, à vivre dans le même coin du monde, on découvre peu à peu toutes sortes de nouveautés qui ont toujours été là sans qu'on les remarque : c'est ainsi qu'un autre intérêt surgit dans l'existence de Mlle Annette.

Presque à côté de la Villa Charlotte, il y avait une maisonnette très ancienne, décrépite sous un rempart de vigne vierge, entourée d'un petit jardin et d'un grand pré qui descendait en vallonnant jusqu'au lac. Elle appartenait, depuis 1871, à un réfugié de la Commune, nommé Thomas Laugié : un doux philosophe, mêlé par un inexplicable hasard aux convulsions de la politique, plus taciturne que l'oncle Adolphe lui-même. Il vivait là, pauvrement, avec sa fille unique, qui avait grandi à ses côtés sans avoir d'autre maître ni d'autre compagnon, presque sans entendre d'autres voix. Ce couple, dont l'arrivée avait fait jaser, passait maintenant inaperçu : à peine, à de longs intervalles, les voyait-on traverser la ville pour quelques emplettes, le vieillard à crinière grise appuyé sur la

jeune fille délicate, blonde et jolie ; et l'on ne se préoccupait plus d'eux. Or, dans ses courses quotidiennes, Mlle Annette apercevait parfois à la fenêtre, derrière des pots de géraniums, la gracieuse figure de la jeune étrangère, qui la remarquait aussi et la suivait des yeux sur la route. Peu à peu, leurs regards se rencontrèrent, elles échangèrent un signe de tête, un sourire, puis quelques paroles ; Christine prit l'habitude de guetter sa voisine au passage, cachée derrière un rideau, rougissante quand elle se voyait surprise. Bientôt elle devint plus familière, comme un oiseau qui s'apprivoise, elle entr'ouvrit sa porte, s'avança jusque sur la route, où les premières paroles se croisèrent, timides, gênées comme dans un rendez-vous d'amoureux. Enfin, elle consentit à pénétrer dans l'enceinte de la Villa Charlotte, et acheva de devenir une amie, — une petite amie inquiète, craintive, très tendre, qui n'osait pas se livrer toute et ne donnait son cœur qu'en tremblant, une amie dont une crainte arrêtait les élans de confiance : la crainte de son

père, qui observait d'un œil jaloux ses moindres pas, fronçait des sourcils broussailleux quand il la voyait, de sa fenêtre, dans le jardin d'à côté, et souffrait peut-être, n'ayant qu'elle, de ne plus lui suffire.

La naissance et la formation lente de cette amitié remplirent tout un hiver ; puis un nouveau changement survint dans l'existence de Mlle Annette : sa tante Émilie mourut en laissant une nichée d'orphelins aux soins d'un père malade, dont les affaires s'embarrassaient. Elle ne l'avait point revue depuis beaucoup d'années ; mais elle recevait d'Angleterre des lettres fidèles, pleines de bons souvenirs du pays et de détails circonstanciés sur ses cousins, surtout sur l'un d'entre eux, auquel elle avait servi de marraine à distance, Anthony. Très fière de ce lien, elle avait fait pour le petit les plus beaux rêves, dont aucun ne devait se réaliser : car, d'année en année, les nouvelles qu'elle recevait de son filleul la désolaient, en l'attachant à lui d'une affection plus vive. L'enfant ne se développait pas : on ne put jamais lui

apprendre à parler ; une tache rouge qu'il avait à la joue lui dévorait la moitié du visage ; bientôt, de terribles crises achevèrent de faire de lui une pauvre créature comme oubliée aux confins de l'humanité, juste assez sensible pour souffrir, juste assez consciente pour mesurer la distance où elle demeurait de ceux qu'on ne pouvait pas tout à fait appeler ses semblables.

— Mon Dieu ! s'écria Mlle Annette en recevant la lettre de deuil, que va devenir Anthony?

Elle le sentait bien : une mère seule pouvait aimer un être si disgracié, qui jamais n'inspirerait aux autres qu'horreur et dégoût. « Qui remplacerait sa mère, sinon moi ? » pensa-t-elle. Et, après avoir pris conseil de l'oncle Adolphe, qui l'approuva, elle alla chercher Anthony.

Triste voyage, triste retour ! A la gare même de Bielle, le malheureux être, énervé par le chemin de fer, fut pris d'un de ses accès en descendant du train, sous les yeux du chef de gare, des employés, des voyageurs. Justement, le docteur Maguet se

trouvait là, revenant de Lausanne. Des passants l'appelèrent. Il s'approcha, examina l'enfant, crayonna une ordonnance qu'Henri le Fou courut chercher à la pharmacie. En attendant les remèdes, il interrogea :

— Qu'est-ce donc que ce garçon, mademoiselle ?

— Mon cousin, monsieur. Je l'ai ramené d'Angleterre.

— Vous le garderez avec vous ?

— Sans doute. Il a perdu sa mère. Son père est atteint d'une maladie incurable. Ses frères et sœurs ont peur de lui.

Le docteur leva les bras en s'écriant :

Mais c'est un sujet d'hôpital.

Mlle Annette protesta vivement :

— Non, non... Il est mon filleul. Je le soignerai de mon mieux.

— Vous ne savez pas ce qui vous attend. Connaissez-vous sa maladie ? C'est un mal affreux, qu'on n'aime pas à nommer, sans espoir de guérison.

Tranquille, avec des larmes au coin des yeux, Mlle Annette répondit :

— Oui, je sais, c'est un mal terrible, et j'assume une lourde tâche. Mais avec l'aide de Dieu, monsieur le docteur, j'espère que je ne me découragerai pas.

Henri le Fou, tout essoufflé, rapportait des poudres. M. Maguet les prit pour les administrer lui-même, penché sur le malade dont Mlle Annette soutenait la tête écumante et crispée. Peu à peu, la crise se calma. La voiture du père Brindeau, qu'on avait mandée, emporta le triste malade. M. Maguet la suivit des yeux en poussant un gros soupir. Peut-être qu'une comparaison s'ébauchait dans son esprit : il songeait à sa bru, mal famée, dont les dépenses menaçaient l'équilibre de sa caisse, et à la mère, à l'épouse qu'eût été celle qu'il avait repoussée. C'est ainsi que la destinée accomplit ses grandes injustices : il y a des êtres dont elle suspend le devenir, d'un geste brutal, au moment décisif, et d'autres qu'elle comble de faveurs imméritées, sans que leur indignité la rebute. Dans ce vaste jeu qui mêle les existences, il y a des erreurs et des malenten-

dus, des iniquités, des compensations mystérieuses, et tout cela fait la vie...

Bielle s'occupa de son nouvel habitant. Des gens charitables admirèrent :

— Quand on a consacré sa jeunesse à un vieillard, se vouer à un infirme, c'est beau, c'est tout à fait beau !

Quelques-uns répondaient :

— Il y faut la manie du sacrifice ! Pourtant, la charité a ses limites, on a aussi le devoir de penser à soi, quelquefois.

M. Tiercet, qui voyait toujours le côté pratique des choses, posa un jour une question à laquelle Mlle Annette n'avait pas même songé :

— Que dira M. Nicollet, quand à son retour il trouvera cet héritier ?

A quoi le syndic Quartier répondit, en éclatant de rire :

— Il dira que c'est une jolie surprise, parbleu !

La ville parlait volontiers de M. Pierre-Denys, comme s'il allait revenir d'un jour à l'autre. On l'attendait, on comptait sur lui

pour certaines entreprises qui eussent exigé de gros capitaux, pour des améliorations locales que la paresse du syndic renvoyait volontiers aux calendes grecques. C'est M. Quartier, en effet, qui avait trouvé cette formule commode :

— Quand M. Nicollet sera de retour...

En attendant, M. Pierre-Denys se manifestait rarement : à peine, à longs intervalles, quelques lettres d'affaires à la Banque de la Côte ou des réponses sommaires aux lettres circonstanciées qu'on lui adressait pour Pâques et pour Noël ; au moment de la mort de son père, dix lignes à Mlle Annette pour annoncer le maintien de la pension intégrale, « afin, disait le billet, que tu puisses entretenir la villa, et vivre toi-même comme il convient ». Il y eut à cette occasion un nouveau dialogue entre elle et M. Tiercet, qui le raconta :

— Vous comprenez, expliquait-il, je crains que M. Nicollet ne soit pas très content quand il reviendra. J'ai tâché de l'insinuer à sa nièce, délicatement. « Songez donc, lui ai-je

dit, que votre oncle désire que vous ayez une existence heureuse. — Eh bien ! m'a-t-elle répondu, n'ai-je pas le droit d'être heureuse à ma manière ?... » Je lui ai dit : « Peut-être souhaiterait-il que vous le fussiez à la sienne ». Elle a de l'esprit, savez-vous ? car elle m'a répliqué en riant : « C'est qu'alors, je ne le serais pas !... — Et s'il vous fait un jour des reproches ?... » Ah ! si vous l'aviez vue se redresser : « Je suis trop sûre d'être dans le vrai, monsieur le notaire, pour rien craindre de tel. D'ailleurs, je vous le répète, venez voir la Villa Charlotte, vous jugerez !...» J'y suis allé. Ma foi ! si M. Pierre-Denys n'est pas content quand il reviendra, c'est qu'il est bien difficile !

De fait, l'oncle Adolphe continuait à travailler pour l'amour de l'art, et la vieille Emmeline rattrapait par ses économies les vingt-cinq francs qu'elle consentait à recevoir. Seule, la présence d'Anthony, en alourdissant un peu le budget, retarda de quelque temps l'amortissement des dettes de la faillite : d'autant plus que désormais

Mlle Annette réserva ses honoraires de maîtresse d'école pour les placer à la caisse d'épargne, au nom de son cousin.

Malgré cette charge nouvelle, le jour arriva où la réhabilitation solennelle de Juste Nicollet fut prononcée par le tribunal, dans la salle de justice du vieux château bernois. Par une de ces coïncidences comme les cruautés de la vie en préparent quelquefois, une lettre de mon ami Pierre, annonçant la mort de son père, arriva presque en même temps; en sorte que Mlle Annette se désolait :

— Mon pauvre père ! Il n'a rien su de ce qui se préparait... Je ne lui ai pas écrit. Je voulais qu'il eût la surprise tout entière... Et il n'a pas attendu : il est parti en ignorant qu'il n'y a plus de tache sur son nom, que ses enfants peuvent rentrer au pays sans que personne ait rien à leur reprocher.

La lettre de Pierre, assez longue, donnait des détails sur leur existence, là-bas, dans la province de Québec, au bord du lac Témiscamingue : seuls, n'ayant pour voisins

éloignés que des colons semés comme eux dans le vaste espace, ils luttaient durement, pour conquérir pied à pied leur sol sur l'immense forêt où leur effort se perdait.

» Ah ! si nous avions un peu d'argent, disait la lettre, pour payer la main-d'œuvre qui est rare et chère, pour acheter des outils, des instruments ! Mais quand il faut tout tirer de soi-même, abattre l'un après l'autre des arbres géants qui sont là depuis des siècles, et sans avoir le nécessaire ; quand il faut se contenter de deux chevaux tandis qu'on en devrait avoir quatre, ça va bien lentement. Lorsque nous sommes arrivés, nous disions : « Dans quelques années, nous serons plus heureux ». Les années ont passé, nous disons encore la même chose. Le terme recule à mesure qu'on avance. Dans bien longtemps seulement, notre domaine prospérera : mon pauvre père ne l'aura pas vu : mais il y croyait, il nous disait : « Si je ne le vois pas, vous le verrez, vous... » Oui, qui sait ? Nous, ou nos enfants !... »

Alors, l'argent qui venait de New-York se

mit à retraverser la mer, pour le Canada ; et les lettres de Pierre se multiplièrent, reconnaissantes et joyeuses. Là-bas, de l'autre côté de l'Océan, la pauvre maîtresse d'école faisait tomber plus vite les géants séculaires, les hauts tilleuls droits comme des mâts de navire, les sapins chevelus, les épinettes à la rouge écorce, les érables nourriciers ; grâce à elle, la charrue avait plus d'ouvrage, l'herbe poussait plus drue, des ailes s'ajoutaient à l'humble maisonnette isolée dans la clairière conquise, où pâturaient des vaches plus nombreuses, entre les racines vaincues qui se consumaient lentement :

« Nous prospérons, ma bonne sœur ! Nous n'étions qu'une petite tache à la lisière des bois : voici que, grâce à toi, la tache s'étend, la forêt recule... »

Des photographies, jointes aux lettres, montraient la petite maison blanche qui remplaçait la *log-house* en troncs d'arbres du début, le champ défriché où fumaient les derniers restes des arbres abattus, la bonne figure vaillante de Pierre en costume de

chasse, les pieds sur les raquettes qui parcourent la neige. Anthony regardait comme s'il pouvait comprendre ; l'oncle Adolphe tâchait de se rendre compte du climat ; Christine elle-même, à chacune de ses visites, s'informait des absents qu'elle croyait presque connaître.

Cette paisible existence se prolongea pendans deux ou trois années sans qu'aucun incident vînt en troubler la monotonie. Mais voici qu'un jour Jules Nicollet, le frère presque oublié, celui qui roulait à travers le monde comme une bille égarée, vint s'abattre à la Villa Charlotte : un vrai vagabond, décharné, lamentable, bien différent du brillant dandy que montrait sa photographie, avec une redingote qui n'avait plus que le fil, des bribes de tabac dans ses moustaches de vieux matou, les pommettes rouges de fièvre, secoué par une toux rauque qui semblait lui arracher par lambeaux son dernier poumon. Anthony grogna de peur à son approche ; la vieille Emmeline le reconnut tout

de suite, et courut appeler l'oncle Adolphe et Mlle Annette, comme au retour de l'enfant prodigue.

— T'y possible ! Bon Dieu ! t'y possible !... C'est M. Jules qui revient !

Le malheureux restait sur le seuil, la tête basse, inquiet de l'accueil qui l'attendait. Ses yeux étonnés examinèrent les riches tentures du vestibule, les dalles de marbre, les vases de prix posés sur la console, l'escalier monumental. Quand Emmeline revint de toute la vitesse de ses jambes, il lui demanda :

— Ah çà ! dites-moi... Où est-ce que je suis, ici ? Chez qui ?

— Chez M. Pierre-Denys, expliqua la vieille bonne. Mais il n'est pas là : il est en Amérique, lui. C'est Mlle Annette qui tient la maison, avec M. Adolphe.

— Annette ? Une fille de Juste, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et Juste ?

— Il est mort.

L'arrivée de Mlle Annette interrompit l'in-

terrogatoire. Certes, elle ne supposait pas que l'oncle Jules eût fait fortune comme Pierre-Denys, et se rappelait que ses lettres, très rares, n'étaient jamais que des demandes d'argent ; pourtant, elle ne s'attendait pas à le revoir dans un appareil aussi misérable, semblable aux loqueteux qui mendient le long des routes :

— Mon pauvre oncle, s'écria-t-elle, que vous avez l'air malade ! N'ayez pas peur : on va bien vous soigner !

L'oncle Adolphe accourait à son tour, dans son tricot de laine dépenaillé et confortable ; les yeux arrondis d'étonnement, il se mit à répéter :

— Ah ! c'est toi !... Ah ! c'est toi !... — sans trouver autre chose.

— Entrez, mon oncle, dit Annette, entrez vite. Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'on peut vous donner ?

On lui servit un bouillon chaud, qu'il avala dans la salle à manger, goulûment, sans prendre le temps d'ôter son chapeau, tandis qu'Annette préparait à la hâte la meilleure

chambre de la maison, la « chambre bleue » du premier étage, la chambre du propriétaire ; et il se mit au lit en disant :

— C'est égal, je n'aurais jamais cru que je viendrais mourir dans un palais comme celui-là !

Car il se sentait bien perdu, le pauvre diable : plus d'huile dans la machine, comme il disait, plus de force dans les membres, et nuit et jour cette toux maudite qui faisait craquer ses os comme la bise quand elle secoue un arbre sec. A petites journées, en tendant la main, avec des haltes dans les hospices, il s'était acheminé vers le nid familial, sans savoir au juste s'il y retrouverait un des siens ou s'il finirait à l'hôpital, soutenu par le vague instinct qui ramène à leur lieu d'origine les vaincus, les égarés, les mourants. Et voici qu'au bout de ce dernier voyage, au terme de son existence incohérente de papillon qui s'est trop souvent brûlé les ailes, il trouvait un bon gîte, un lit chaud, Emmeline, — elle qui l'avait vu naître ! — avec des verres de vin vieux ou

de fin cognac que sa nièce allait chercher en ville « pour le fortifier », et qui lui faisaient oublier ses malheurs :

— Tu comprends... Une vieille machine comme la mienne, ça ne fonctionne plus tout seul... Il y a des ressorts cassés, des rouages rouillés... Ça ne peut marcher encore qu'à force d'huile !

Il riait, d'un rire amer qui découvrait ses dents jaunes, d'un rire qui sonnait faux et prenait un accent désespéré.

Se trouvant bien dans cette dernière halte, Jules Nicollet ne mit aucune hâte à déloger. Il baissait un peu chaque jour, c'est vrai, mais lentement, avec de bons moments où il redevenait gaillard et se croyait hors d'affaire :

— Un rhume, après tout, chacun sait ce que c'est qu'un rhume !

On eût dit qu'il se cramponnait à la vie pour en savourer la fin, parce qu'elle était bonne. Dans sa belle chambre élégante, avec un balcon d'où le regard glissait sur le jardin pour embrasser le paysage du lac et des

Alpes, si rayonnant dans le soleil d'hiver, — il s'abandonnait à la douceur de vivre, en laissant renaître les goûts d'élégance et de fantaisie que depuis longtemps il ne pouvait plus satisfaire. C'est ainsi qu'il se fit apporter deux ou trois costumes, avec des cravates assorties, « pour ressembler à son frère », disait-il avec son mauvais rire. En se levant, vers midi, il passait une bonne heure à frotter de cosmétique ses derniers cheveux, à friser sa moustache rebelle, à parfumer sa peau desséchée par la fièvre : si bien que, par les beaux jours, en le voyant dans son veston clair, bien molletonné, faire les cent pas dans le jardin où trimait l'oncle Adolphe, on l'eût pris pour le vrai maître de la maison. Dans le fait, il donnait des conseils, presque des ordres, comme si Pierre-Denys lui eût délégué ses pouvoirs : sérieusement, il parlait de transplanter des arbres, ou même d'en abattre, et mettait l'oncle Adolphe en fureur par ses observations saugrenues.

— Moi, si j'étais le maître...

Puis, le soir, sous l'abat-jour de la lampe,

il se plaisait à raconter sa vie. Mlle Annette écoutait avec stupeur ces histoires où il y avait du jeu, des filles, des princes russes, des baronnes valaques, — tout le personnel bariolé des casinos, des tripots, des villes d'eaux, des capitales, — et des vaudevilles, et des commencements de tragédie, jusqu'au revolver appliqué sur la tempe :

— Le coup a raté, par malheur !

— Mon oncle !...

— Peuh !... Mieux aurait valu, car depuis... Pourtant je suis bien, là... C'est gentil, ces belles pièces, ces bons fauteuils, ce paysage... Jolie fin, pour ta roulure d'oncle !...

Les meilleurs moments du pauvre diable, c'étaient ceux que Christine Laugié, profitant d'une sieste de son père, venait passer à la Villa Charlotte. La vue de ce joli visage, candide comme la jeunesse, frais comme la fleur du pêcher, lui mettait un rayon dans le cœur. Il redressait sa taille, retenait sa toux, surveillait ses paroles, ne disait plus que les choses simples, gentilles, parfois poétiques : sous le vieux vagabond meurtri par

trop de fatigues, déchiré par trop d'épines, flétri, souillé, dégradé, pointait un être nouveau dont le germe étouffé n'avait jamais pu fleurir, un enfant émerveillé, presque naïf. Christine lui figurait la part de vie qu'il ignorait, une paix, une douceur dont il éprouvait à la fois auprès d'elle la joie délicieuse et le regret nostalgique ; et sa voix cassée, qui sonnait les fêlures de son âme, trouvait des mots touchants pour exprimer ce sentiment tardif et condamné, en sorte qu'Annette disait à l'oncle Adolphe : — Ce pauvre oncle Jules n'est pas aussi mauvais qu'il voudrait le faire croire », — et que la vieille Emmeline racontait des histoires « quand Monsieur Jules était petit... »

Annette, pourtant, conservait une secrète méfiance qui l'empêchait de laisser sa jeune amie en tête à tête avec son oncle. Christine, si bonne, se prêtait avec un rien de coquetterie aux prévenances attendries du moribond. Elle lui souriait, elle lui abandonnait un instant sa petite main, elle lui disait, comme à un enfant :

— Vous serez bien sage, Monsieur Nicollet... Vous prendrez votre tisane, vous supporterez votre vésicatoire... longtemps... sans grogner... courageusement !

— Pour traîner encore un mois ou deux.

— Taisez-vous, Monsieur Nicollet. Vous guérirez. Vous n'avez qu'à vouloir. Mon père, qui a vu tant de choses, dit qu'on guérit toujours, quand on veut !

Quand elle était partie comme un papillon s'envole, Jules restait pensif, le menton dans le creux de sa main de squelette, poussant de gros soupirs ou poursuivant au fond de sa mémoire la floraison chimérique des choses qui auraient pu être.

Une autre visite, qui lui devint agréable, ce fut celle du pasteur Trembloz.

Les premiers temps, il déclarait qu'il ne croyait à rien et ne voulait pas entendre parler de « mômeries ». Mais M. Trembloz, avec ses allures graves, un peu gauches et pourtant harmonieuses, possédait le don de gagner les cœurs rebelles, ayant la pénétration compatissante des âmes qui compren-

nent toutes les douleurs, parce qu'elles en ont éprouvé beaucoup. Au commencement, Jules dit à la vieille Emmeline, qu'il se plaisait particulièrement à ébahir par ses audaces :

— Votre blanc-bec de pasteur n'a qu'à bien se tenir. Je me charge de le coller. Si les bonnes raisons ne suffisent pas, je lui en conterai de raides, qui l'auront bientôt mis en fuite.

Il raconta donc ses histoires habituelles : les princes, les baronnes, les casinos, les mauvais lieux. M. Trembloz, sans le quitter de son regard serein, le laissait parler, impassible, pour lui répondre avec une indulgence apaisée ; et c'était Jules qui s'étonnait :

— Drôle de pasteur ! grommelait-il en le voyant partir. Il n'est pas méchant, mais il m'assomme. Je compte bien qu'il ne reviendra pas.

Au contraire, M. Trembloz multiplia ses visites ; et Jules, en qui cette voix grave et ces yeux purs éveillaient des hontes long-

temps étouffées, finit par s'ouvrir à lui dans de brusques élans de sincérité :

— ... Eh bien, non !... Dans tout ce que je raconte, il n'y a pas la moitié de vrai, pas le quart !... Non, non, cela n'est pas vrai : je n'ai jamais fait sauter la banque nulle part, je n'ai jamais été l'amant de la moindre baronne, et si j'ai approché d'un prince,... encore celui-la l'était-il si peu !... c'est pour avoir été son secrétaire pendant huit jours... La vérité ? J'ai joué dans les tripots où l'on triche. Quant à l'amour... ah ! parlons-en !... Mais que voulez-vous, monsieur le Pasteur ! Le monde était grand, plein de choses, je n'ai pas su distinguer... Maintenant que la comédie est finie, je regarde derrière moi... et ma pauvre vie me paraît une guenille lamentable, qui n'est plus bonne que pour les chiffonniers.

Comme il s'excitait en parlant ainsi, un accès de toux venait l'interrompre, le tordait comme une marionnette, et, la sueur au front, il reprenait, d'un pauvre petit filet de voix qu'on entendait à peine :

— Ah! ceux qui restent là où ils sont nés,... comme ma nièce... ou mon frère Adolphe,... contents de ce qu'ils ont... Voilà les sages!... les heureux!... Lui, tenez, Adolphe... avec ses fleurs..., et ses légumes... Quelle jolie vie, hein?... Des roses, des jasmins, des laitues... rien de plus!... Aussi il mourra content, sans mauvaises pensées,... comme on s'endort... Moi, pauvre gueux des grands chemins..., pourquoi diable est-ce que je n'ai pas crevé au bord d'un fossé?... Qu'est-ce que je suis venu chercher ici?... Pourquoi ai-je voulu revoir ces braves gens qui me cracheraient au visage s'ils connaissaient la moitié de ce que j'ai fait?... ce pays qui me rappelle que j'ai été un enfant comme les autres,... et que j'aurais pu devenir un brave homme.... comme eux...

Lorsqu'en réponse à de tels propos, Trembloz lui parlait de la miséricorde divine, de la foi qui peut réparer les pires erreurs, du Juste mort pour les pécheurs et qui pardonna toujours, Jules mordillait furieusement ses moustaches dures, ou tambourinait

sur ses genoux maigres avec ses doigts qui rendaient des sons de castagnettes ; son mauvais sourire cynique plissait de nouveau ses lèves amères ; il se mettait à fredonner ironiquement quelque refrain pieux de son enfance.

... De sa brebis en détresse,
Il est toujours le berger...

— Ça, monsieur le Pasteur, ricanait-il, c'est une autre question... Ça serait très joli si c'était vrai, je vous l'accorde... Seulement, ça ne l'est pas, voilà le malheur !... Des histoires comme les miennes !... Les vôtres sont plus belles, je le reconnais... Mais pour la vérité !...

Quand il parlait ainsi, avec ses yeux luisants au fond de ses orbites, sa moustache hérissée, sa maigreur cadavéreuse, il avait un air tellement diabolique, que Mlle Annette en pâlissait d'angoisse. Cependant M. Trembloz concluait avec confiance :

— L'heure n'est pas encore venue. Mais elle viendra. Sûrement, elle viendra !

Il en fut avec le médecin comme avec le

pasteur : Jules, qui d'abord n'en voulait pas entendre parler, avait cédé, en réclamant le docteur Maguet :

— Quand on fait tant que de s'offrir un charlatan, disait-il, il faut au moins prendre le plus charlatan de tous.

Ce jugement sommaire — « des phrases, toujours ! » disait l'oncle Adolphe en haussant les épaules — ne l'empêcha point de suivre à la lettre les prescriptions du médecin, de s'écorcher vif à force de révulsifs, d'avaler des pilules de créosote comme des bonbons. A chaque visite, il grognait :

— Ce que vous me donnez, docteur, c'est des emplâtres pour jambes de bois !... Tâchez au moins que ça ne soit pas trop mauvais !

Le docteur Maguet passait pour être très autoritaire avec ses malades. Pourtant, il l'écoutait avec une bienveillance inusitée, et ses visites, d'abord espacées, ne tardèrent pas à se rapprocher ; si bien que les Biellans s'en aperçurent. Chaque jour, quelque temps qu'il fît, quel que fût le nombre de ses malades ou la gravité des cas qu'il soignait,

il montait la grand'rue, en faisant tourner sa canne, suivi de son chien Turc qui gambadait autour de lui. Si quelqu'un voulait l'arrêter, il répondait d'un ton bref, en homme qui n'a pas de temps à perdre, et poursuivait son chemin. En passant sous l'horloge, il levait les yeux pour regarder l'heure, comme s'il craignait d'être en retard, tirait sa montre d'un geste machinal, redressait sa taille que les années commençaient à courber. De l'esplanade, on pouvait le voir dévaler comme un jeune homme par le raidillon, puis filer au pas accéléré sur la route de Genève : en sorte qu'il arrivait en moins d'un quart d'heure à la Villa Charlotte. Turc s'installait dans la cour, pour attendre : au commencement, il restait assis sur son derrière, comme à l'ordinaire pendant les visites de son maître, presque toujours fort courtes ; mais bientôt, il s'aperçut que les stations se prolongeaient : ses réflexions ne suffisant point à l'occuper, il prit l'habitude de se coucher en rond sous la marquise pour s'endormir dès que le docteur tirait la sonnette.

Dans la maison, cependant, M. Maguet écoutait avec une inaltérable patience les bavardages de l'oncle Jules, comme si ces vains propos eussent dû l'éclairer sur la marche du mal ; ensuite, il discutait patiemment avec le malade, qui voulait toujours en savoir plus long que lui ; puis il s'informait d'Anthony, qui ne quittait jamais les jupes de Mlle Annette, le prenait sur ses genoux, tapotait sa joue rouge, disait :

— C'est un autre être qu'à son arrivée. Il parle un peu, maintenant. Ses crises s'éloignent. L'affection fait parfois des miracles. Ah ! mademoiselle, quel sacrifice vous avez fait de le garder auprès de vous ! que vous êtes bonne pour lui !

— Le sacrifice ne m'a pas coûté cher, répondait Mlle Annette, et je ne m'aperçois pas que je suis bonne : je l'aime, voilà tout !

— C'est cela qui est admirable !

— Mais non. Si vous saviez comme il est affectueux, à sa manière ! Il ne peut se passer de moi. Il m'attend quand je rentre. Il est si content de la moindre caresse !

La durée des visites, ainsi remplies, dépassait toute proportion : aussi les commérages allaient leur train. Les malins insinuaient que le docteur Maguet, en fin matois, songeait à rattraper pour son propre compte l'héritage qu'il avait laissé passer sous le nez de son fils ; d'autres, plus bienveillants, jugeaient qu'il s'éprenait de Mlle Nicollet, tout simplement :

— Pourquoi non ? Elle n'est plus bien jeune, mais elle a beaucoup de charme ; et il a une vie si triste, dans sa maison dont sa bru s'est emparée. On dit qu'elle le traite de Turc à More, et qu'il file doux comme un tonton !

Dans le fait, le docteur prenait les allures d'un homme que hante une idée fixe. Il avait toujours été soigneux de sa personne : ces soins s'exagéraient jusqu'à devenir enfantins, et l'on remarqua les cravates éclatantes qu'il rapportait de Genève ou de Lausanne. Son humeur, d'habitude régulière dans sa maussaderie hautaine, changeait brusquement, comme celle d'un amoureux de vingt ans

qui exulte ou se désole selon la marche de ses espérances. Ah ! si seulement il avait pu rajeunir de dix petites années ! Mais on a beau guérir les oreilles de tout le monde, on ne peut rien contre l'âge : il le savait bien ; — et c'était le poids de ces dix années de trop qui rabattait son enthousiasme chaque fois qu'il le sentait monter en pensant à la Villa Charlotte. Par exemple, à peine y était-il entré qu'il oubliait tous ses soucis : les dépenses de sa bru, les bruits fâcheux sur les absences périodiques qu'elle faisait, les disputes continuelles qui changeaient en enfer sa maison jusqu'alors si tranquille, les distractions de Marc qui négligeait la clinique et tombait dans la mélancolie.

Quand il avait palpé consciencieusement dans tous les sens le corps lamentable de l'oncle Jules et tapoté les joues d'Anthony, il restait là, à bavarder de la pluie et du beau temps, comme s'il n'eût pas été le médecin le plus occupé de Bielle. Puis Mlle Annette le reconduisait, et il la retenait longtemps sur le seuil, dans la cour, en répétant

ses recommandations. A travers la grille monumentale du portail, ils apercevaient le ruban gris de la route, où des piétons passent à longs intervalles ; et son vieux cœur ratatiné s'épanouissait si bien, qu'il se sentait aussi vert, aussi gai qu'au temps lointain où il portait la casquette d'étudiant. Pourtant, ce moment délicieux devait finir : le docteur sifflait Turc qui feignait de dormir et s'éveillait d'un bond, et ils reprenaient ensemble le chemin de la ville. Le maître baissait la tête, sans faire tourner sa canne, et marchait d'un pas triste, tandis que le chien, reflet fidèle de ses impressions, trottait derrière ses talons, la queue entre les jambes. Les gens avaient remarqué cette différence d'allures entre l'aller et le retour ; si bien que le clerc de M. Tiercet, qui avait du talent pour la peinture, dessina une double caricature qu'il intitula *Avant* et *Après la visite,* dont on fit des gorges chaudes pendant des semaines, du haut en bas de la grand'rue.

Un jour que la visite s'était prolongée plus

encore que de coutume, M. Maguet, au lieu d'entamer dans la cour ses conversations habituelles, resta debout devant Mlle Annette, à mordiller ses moustaches luisantes de pommade hongroise, sans parler, sans bouger, comme s'il ne pouvait ni dire ce qu'il voulait, ni se résoudre à partir, et Mlle Annette, debout devant lui, frissonnait dans la bise de novembre dont les ongles aigus achevaient de dépouiller les arbres. A la fin, pourtant, il se décida : sans lever les yeux, du ton d'un écolier qui s'explique dans un mauvais cas, il commença :

— Écoutez, mademoiselle Nicollet... Il y a longtemps que je veux vous parler...

Il toussa, deux doigts sur les lèvres :

— Vous êtes une personne admirable... Oui, oui, admirable !... Je le vois chaque jour, je le sais... Et je suis... je suis... une rude bête... de ne pas l'avoir compris plus tôt !... Car vous seriez... vous savez bien... Cela eût mieux valu pour nous tous !...

Cette allusion au passé fit rougir Mlle Nicollet, dont le cœur battait toujours un peu

quand on parlait de Marc Maguet ou quand elle le rencontrait : car elle ne s'était jamais tout à fait consolée de n'avoir pu le rendre heureux, et ce regret s'aggravait depuis qu'elle le savait dans les soucis et les chagrins. Aussi détourna-t-elle les yeux sans répondre. Le docteur continua :

— Mais à présent, mademoiselle Annette, je le comprends... Oh ! oui, je le comprends... Quand je vous vois si bonne,... si dévouée pour votre oncle,... et aussi pour ce pauvre petit être que vous avez adopté... C'est une âme que vous avez créée, vous savez... en y suscitant l'affection... et tous les germes d'humanité qu'elle peut contenir... Quand je vous vois si bonne, je pense... Je vous demande pardon, mais il faut bien que je m'explique... Je pense que vous pourriez... que vous devriez avoir une famille... une vraie famille..., une famille à vous...

Il respira, et reprit, en précipitant ses paroles :

— Mon Dieu ! je sais bien que je ne suis plus jeune !... Pourtant, malgré les cheveux

qui grisonnent, le cœur est toujours là... Je ne m'en doutais pas, par exemple !... Je le croyais bien endormi, bien fini... Et voilà que vous l'avez réveillé... Quand je m'en suis aperçu, j'ai pensé que c'était de la folie... Mais qui sait, après tout ?... Vous êtes si bonne !... Vous savez pardonner... Pourquoi ne seriez-vous pas bonne aussi pour moi, et généreuse ?... Pourquoi ne consentiriez-vous jamais à devenir ma femme ?...

Mlle Annette avait écouté avec un étonnement croissant, en passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : car jamais elle ne s'était doutée de l'impression qu'elle faisait sur le docteur, ni attendue à une proposition qui lui semblait injurieuse et coupable. Ses lèvres tremblèrent, les mots s'arrêtèrent dans sa gorge, elle ne put que balbutier :

— Comment pouvez-vous croire, monsieur ?...

Il devina sa pensée et l'interrompit :

— Non, non, ne répondez pas encore, je vous en supplie !... Je sais ce que vous me diriez, à présent !... Mais le passé est passé,

n'est-ce pas?... Que vous soyez surprise, c'est naturel... Moi aussi, je suis étonné... étonné de ce que j'ai découvert en moi... de ce que j'ai osé vous dire... Prenez un délai pour réfléchir... Pas trop long... Car je vais être bien malheureux, en attendant votre réponse... Pour qu'un homme de mon âge... un homme comme moi... vous parle ainsi,... vous comprenez,... il faut... il faut que... Oh! je suis sûr que vous comprenez tout!...

Peu à peu, Mlle Annette avait recouvré la possession d'elle-même. Elle ne rougissait plus, elle ne tremblait presque plus, elle répondit, d'une voix qu'elle parvint à assurer d'abord et que l'émotion reprit bientôt:

— Je n'ai pas besoin de réfléchir, monsieur le docteur, le cas est trop simple... si simple, que je suis surprise d'avoir à vous l'expliquer... Vous qui avez tant d'expérience, vous devriez pourtant savoir qu'il y a des choses impossibles... Vous dites que le passé est passé. Je sais bien qu'il ne reviendra pas. Est-ce une raison pour l'oublier?... L'avez-vous oublié vous-même?... Avez-vous oublié

votre visite à mon pauvre père,... le lendemain de notre malheur ?...

M. Maguet passa sur ses yeux sa main gantée de frais, comme pour chasser l'image douloureuse qu'évoquaient ces paroles. Annette, dont la voix s'était remise à trembler, continua :

— Eh bien, c'est la seule chose qui m'ait jamais fait douter de la bonté de Dieu,... la seule occasion où j'aie touché du doigt la cruauté des hommes... Oui, c'est passé, comme vous dites... Seulement, pour vous, c'est un passé très lointain, effacé, perdu... Pour moi, c'était hier... c'était tout à l'heure... Quand je regarde derrière moi, je retrouve le grand déchirement... Songez, l'être en qui l'on a mis toute sa confiance, qui vous manque à l'heure du désespoir !... Aussi, je n'ai jamais voulu croire que c'était sa faute, à lui... Cela m'eût fait trop de mal... J'ai pensé qu'il vous avait obéi... Et que venez-vous me demander !...

— Ah ! balbutia le docteur, j'espérais que vous m'aviez pardonné !

— Pardonné ? oh ! pardonné, sans doute !... Je n'ai pas en moi le moindre fiel, la moindre rancune... Je vous tends la main sans arrière-pensée... Mais je reste ce que je suis... ce que vous avez voulu que je sois... la nièce de mon oncle qui va mourir, la mère de mon cousin qui a tant de peine à vivre... Je me suis donnée à eux, je ne veux pas me reprendre... Ah ! comment avez-vous pu croire que...

Elle n'acheva pas sa phrase. Le docteur restait debout devant elle comme s'il attendait encore, battant le gravier de sa canne, tandis que Turc tournait autour d'eux, d'un air de comprendre que quelque chose se passait. M. Maguet leva sa main droite à la hauteur de son visage, pour la laisser retomber d'un geste découragé.

— Oui, fit-il, vous avez raison... Il y a des choses impossibles... Le mal qu'on a fait, on l'expie... C'est vrai, j'ai été dur, j'ai été cruel... C'est la vie !...

Elle ne releva pas cette plaintive excuse. Quelques secondes roulèrent lentement. Puis

le docteur, d'un geste hésitant, presque timide, lui offrit la main :

— Adieu donc, mademoiselle Annette !

Elle prit la main tendue, en répondant :

— Adieu, monsieur le docteur !

Ce jour-là, en traversant la grand'rue, M. Maguet tenait la tête si bas, que son menton touchait presque sa poitrine. Il ne salua aucune des personnes qu'il rencontra, et Turc se prit de querelle avec le chien du boucher. Deux jours après, il partait pour le Midi, sous prétexte de maladie. Quand l'oncle Jules eut un nouvel accès, on dut appeler le docteur Mathorel.

V

RETOUR

Lorsque le docteur Mathorel eut à son tour ausculté, palpé, interrogé Jules Nicollet, il dit en confidence à Mlle Annette :

— Le malheureux n'en a plus que pour quelques semaines.

C'était exactement la sentence du docteur Maguet après sa première visite. Cependant, les semaines passaient, et Jules tenait toujours, malgré les sautes brusques de la température, les brouillards qui souvent envahissaient pour des journées entières le lac et ses rives, la neige qui, dès le milieu de décembre, descendit des montagnes blanches et couvrit la plaine. Mais il ne quittait plus

sa chambre ; et peu à peu, après les changements favorables qu'il devait à la surprise du nid chaud, aux douilletteries de sa nièce, aux bonnes paroles du pasteur Trembloz, il revenait à sa véritable nature, âpre et fantasque, à son perpétuel mécontentement, à ses gronderies, à ses colères. L'oncle Adolphe l'irritait par sa placidité ; Anthony l'exaspérait par ses gambades de jeune singe et ses grognements de plaisir à chaque rentrée de Mlle Annette :

— Comment peut-on vivre entre ce mollusque et ce chimpanzé ? grognait-il.

Et il voulait « lâcher la boîte » où il étouffait, quitter ce « chien de pays » de brouillards, de froid, de bise, de neige, se faire soigner dans un sanatorium de montagne, partir pour le Midi :

— Ah ! l'Italie, l'Algérie, l'Égypte !... Oh ! l'Égypte surtout ! Le ciel toujours bleu, le soleil toujours là !

Ses plans changeaient chaque jour, prétextes à des exigences insatiables. Aussi le docteur Mathorel, qui n'avait pas pour le

supporter les raisons de son prédécesseur, déclarait-il n'avoir jamais eu de malade aussi difficile. Mlle Annette soupirait :

— Il faut être indulgent, sa vie a été si tourmentée !

L'hiver tirait à sa fin, quand un télégramme annonça tout à coup l'arrivée de M. Pierre-Denys, dont le dernier billet, qui remontait à quelques mois, ne faisait aucunement prévoir le retour.

Ce fut un coup de théâtre. Jules, qui s'était procuré un *Guide* d'Italie pour préparer son prochain voyage, disparut sous son édredon, dans la crainte terrible d'être mis à la porte. Mlle Annette courut à travers la maison, et constata que rien n'était en ordre ; qu'une revue générale s'imposait ; que Jules occupait la meilleure chambre, celle qui de droit revenait au maître. Il aurait fallu deux ou trois jours au moins pour le déménagement et le nettoyage : or, la dépêche venait de Southampton, Pierre-Denys la suivait, — on avait à peine vingt-quatre heures devant soi. Christine, atterrée par le branle-bas, déclara

qu'elle n'oserait plus reparaître. Seul, l'oncle Adolphe, tranquille comme le bon ouvrier de l'Évangile, qui a bien fait sa tâche, ne s'émut point; pendant que les autres s'agitaient, il se frottait les mains en répétant:

— Ce qui est sûr, c'est que mon frère ne pourra pas se plaindre du jardin!

Quand la voiture de M. Pierre-Denys s'arrêta devant la grille, que l'oncle Adolphe vint ouvrir en souriant, rien n'était prêt: les volets battaient au vent, des frotteurs improvisés brossaient les parquets, deux récureuses lavaient les vestibules, Mlle Annette éperdue, les mains pleines de poussière, courait de l'un à l'autre avec Anthony qui se cramponnait à son tablier. « L'Américain » avait peu changé: ses cheveux, coupés en brosse, grisonnaient à peine, le regard de ses yeux clairs conservait son acuité dominatrice, ce don singulier de prendre possession de tout ce qui passait dans son rayon; son profil rasé, aux traits nets et sobres, ne s'était ni aminci, ni empâté: sa taille trapue, peut-être plus solide encore et plus massive, éveillait

les mêmes idées de vigueur physique, d'énergie intérieure, de santé victorieuse. Il descendit de la voiture aussi vite que son valet de chambre, — un blanc, cette fois, un Irlandais très blond, — sautait du siège, passa sans le reconnaître à côté de l'oncle Adolphe, et s'arrêta devant sa nièce, en regardant autour de lui, les sourcils froncés. Puis, ses yeux étant tombés sur Anthony qui lui faisait de belles grimaces, il le désigna en tendant l'index, et demanda, sans avoir encore dit bonjour à personne :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Haletante d'émotion, sous les yeux des récureuses qui se redressaient, leurs torchons à la main, Mlle Annette expliqua:

— C'est le fils... d'Émilie..., de tante Émilie... qui est morte...

Pierre-Denys ne devait plus être au courant de ses relations de famille, car il plissa le front, comme un homme qui fait un effort de mémoire, fouilla ses souvenirs, et dit:

— Émilie ?... Ah! oui... mariée en Angleterre... Morte ?... Quand ?...

— Il y aura trois ans au mois d'avril.

— Son mari ?

Annette devina très bien le calcul qu'exprimait cette question, car elle répondit :

— Il est malade... sans fortune... avec neuf enfants... alors, j'ai pris...

— ... Le plus beau... Félicite !

Annette balbutia, du ton d'un coupable qui cherche une circonstance atténuante :

— Mon filleul !...

Pierre-Denys haussa légèrement les épaules, sans répliquer ; puis, remarquant l'oncle Adolphe qui arrondissait le dos dans une vague inquiétude, il demanda, en le désignant d'un clin d'œil :

— Le jardinier ?

Rouge comme une pivoine, Annette répondit :

— Oui,... c'est-à-dire... C'est... C'est l'oncle Adolphe... C'est bien lui qui... qui soigne le jardin !...

« L'Américain » fit un nouvel effort de mémoire :

— Adolphe ?... Ah ! juste !...

Il tendit deux doigts à son frère, sans la moindre cordialité, et reprit aussitôt :

— Quels domestiques as-tu ?

— Emmeline.

— Emmeline ?

— La vieille Emmeline... Vous vous rappelez bien, mon oncle... C'est elle qui a toujours été dans la famille... Elle se souvient si bien de vous !

— *All right*... Emmeline... Et puis ?

— Emmeline nous suffisait très bien, mon oncle.

M. Pierre-Denys la foudroya d'un regard furieux, tandis que les récureuses se remettaient à frotter les dalles :

— Comment ! s'écria-t-il. Une vieille femme pour entretenir la maison ?... pour vous servir ?... pour tout faire ?... Avec mon frère pour jardinier ?... Mais à quoi diable a servi l'argent que je vous envoyais ?... Tu le plaçais donc à la caisse d'épargne ?

Annette courbait la tête, comme si vraiment elle eût mésusé de cet argent ; ce ne fut qu'après bien des efforts qu'elle parvint à

balbutier, en baissant la voix pour que les récureuses n'entendissent pas :

— J'ai... J'ai d'abord payé... les dettes... de la faillite... Grand-père l'a voulu... Ensuite,... j'ai aidé... un peu... Pierre et les siens... qui sont au Canada...

Le dur visage ne se détendit pas ; mais, après un instant de silence, Pierre-Denys se retourna brusquement vers son valet de chambre, qui attendait ses ordres :

— Eh bien ? les bagages ?

Aussitôt les frotteurs, contents d'interrompre leur besogne, coururent décharger les malles que l'Irlandais leur désignait d'un air d'autorité impassible et souveraine : des malles magnifiques, démesurées, pesantes, avec des serrures, des courroies, des cadenas, des cuivreries. Les muscles des hommes se bandaient sous leur poids ; en les déposant avec respect, comme si elles eussent été des objets sacrés, ils échangeaient des regards qui signifiaient clairement :

« Ce qu'il doit y avoir de *butin*, là dedans !... »

Pierre-Denys suivit un moment des yeux l'opération, et fit trois pas vers l'escalier. Annette l'arrêta en lui prenant le bras :

— Mon oncle, écoutez !... Il faut encore que je vous dise... L'oncle Jules est ici, lui aussi!

Cette fois, Pierre-Denys n'eut pas besoin d'un effort de mémoire ; il s'arrêta net, se retourna violemment, en s'écriant :

— Jules ?... Le vagabond ?... Le fainéant ?... Qu'est-ce qu'il fait chez moi ?

C'était la colère habituelle et spontanée de la fourmi contre la cigale. La voix sourde de Mlle Annette murmura :

— Il va mourir.

Il y eut de nouveau un instant de silence :

— C'est bien, nous reparlerons de cela, conclut M. Nicollet dont les lèvres frémissaient.

Puis, avec une ironie qui donna à sa voix un accent sifflant et cruel :

— Enfin, y a-t-il par hasard une chambre pour moi, dans cette maison ? un pot d'eau chaude, un bain, un morceau de savon ?

— Venez, mon oncle, je ferai de mon mieux.

Et Mlle Annette le précéda dans l'escalier, en poussant vers l'oncle Adolphe Anthony épouvanté, qui ne voulait pas la quitter. Les récureuses secouaient la tête. Un des frotteurs osa dire tout bas au valet de chambre :

— Pas commode, le patron !

L'Irlandais le toisa d'un regard qui le fit rentrer sous terre, et suivit son maître, en portant une valise.

Tout le jour, M. Nicollet se promena dans sa propriété sans souffler mot, les mains derrière le dos, dans l'attitude classique de Napoléon à Sainte-Hélène. L'oncle Adolphe, étonné de n'avoir pas encore reçu les compliments mérités, le guettait à la sortie des serres. M. Pierre-Denys traversa sans se dérider les rangées des palmiers, des papyrus, des bananiers, des daturas. On le vit entrer dans les écuries désertes, dans les remises vides, dans les salons abandonnés, haussant les épaules devant les meubles soigneusement couverts de housses, le front

barré d'une ride mécontente. Mlle Annette, très angoissée, cachait Anthony et retenait Jules, qui parlait de quitter sa chambre pour faire compagnie à son frère.

— Non, non, lui répétait-elle, pas aujourd'hui... Il est fatigué... Il a besoin de repos.

Jules, le nez collé aux vitres, répondait :

— Fatigué, lui ?... On ne le dirait pas !... Il trotte comme un chat maigre par le jardin... Le voilà qui descend la pelouse... Il se retourne pour regarder la maison... Drôle de corps !...

Le soir, il fut convenu que, jusqu'à ce qu'on connût les intentions du maître, l'oncle Adolphe dînerait à part, avec Anthony, qu'on eut mille peines à éloigner de la salle à manger. Pour aller à table, Mlle Annette, avertie par un instinct, revêtit sa meilleure robe : une petite robe brune, laine et soie, avec des revers en fausse guipure. Et elle regretta de n'avoir rien de mieux, quand elle vit derrière elle le valet de chambre en grande tenue, si brillant qu'on l'eût pris pour un diplomate, n'eût été la serviette

qu'il avait sous le bras, et plus encore, quand son oncle arriva en habit noir et cravate blanche, la tête raide sur son col, un gros diamant piqué au plastron plissé de sa chemise. Jamais elle n'eût supposé qu'on pût faire une toilette pareille pour dîner chez soi, sans cérémonie ; mais l'attitude de M. Nicollet disait si nettement : « Ce sont mes habitudes », qu'elle n'osa pas même s'étonner. Le valet de chambre passait les plats avec majesté et les remportait presque intacts : car M. Nicollet, comme il le dit sèchement, ne mangeait qu'un peu de poisson et de viande grillée, et sa nièce avait l'appétit coupé. Le repas fut silencieux : à peine si quelques phrases banales tombèrent à longs intervalles. Pourtant Annette sentait bien qu'une explication s'imposait. Quand le valet de chambre se fut retiré, après avoir servi le café, elle rassembla son courage et commença, en tremblant :

— Il faut que vous me permettiez de vous le dire, mon oncle, si vous m'aviez prévenue plus tôt..., la maison eût été mieux installée..

Mais j'ai été avertie au dernier moment..., et il y a... ce pauvre oncle Jules... qui m'occupe beaucoup.

Elle se troublait, ayant trop de choses à dire, et n'osant pas.

— Je ne t'ai pas fait de reproches, répondit M. Nicollet.

Comme elle levait déjà sur lui des yeux soulagés, il continua :

— Mais tu comprends bien que nous allons nous organiser autrement.

Il posa sur la nappe ses deux mains, — deux larges mains, aux muscles saillants, aux doigts solides, deux mains vigoureuses qui ne devaient pas lâcher prise quand elles tenaient quelqu'un ou quelque chose —; puis, de la voix tranquille d'un homme qui sait bien ce qu'il veut et s'en explique une fois pour toutes, il poursuivit, — et l'énorme diamant qui ornait son annulaire gauche jetait des éclairs.

— Pendant mon absence, mon père et toi, vous avez fait ce que vous avez voulu : c'est votre affaire !... Maintenant que je suis là, il

faut que cela change. J'espère que tu vas le comprendre. J'ai travaillé pendant quarante ans... non pas comme un nègre : les nègres sont des fainéants..., mais comme un Yankee : ce qui est une autre affaire. C'est ainsi que je me suis enrichi, à force de volonté. L'année dernière, la chance a tourné : j'ai perdu de l'argent... Oh ! pas grand'chose, sois tranquille !... Mais je crois à la chance : j'ai compris qu'elle me manquait, et qu'il fallait dételer... Cette décision m'a coûté : car j'aime agir; je me sens vigoureux, j'aurais pu travailler encore... Je l'ai crue nécessaire, je l'ai prise : c'est fait. Je ne regrette jamais rien... Fallait-il rester là-bas ?... L'Amérique est un pays de travail : quand on n'y fait plus rien, on y meurt d'ennui. D'ailleurs, j'avais toujours pensé revenir une fois ou l'autre au pays : c'est pour cela que j'ai acheté cette villa... que je vous ai prêtée... Je reviens donc pour jouir du fruit de mon travail, selon mes goûts et mes habitudes. Ma vie active est finie ; je ne m'occuperai plus que des intérêts de la ville, à l'occa-

sion, pour me distraire... Maintenant, comme j'ai beaucoup fait pour vous, je suppose qu'il était tacitement convenu que tu tiendrais mon ménage. Est-ce que je me trompe ?...

Mlle Annette acquiesça d'un signe.

— ... Je veux qu'il soit très bien tenu, parce que j'aime l'ordre, le confort, l'élégance, tout ce qui contribue au bien-être. Nous aurons le personnel nécessaire : j'ai l'habitude d'être servi avec soin, et je n'ai pas besoin de compter mes domestiques. La vieille Emmeline est une brave femme, mais elle est bonne à rester au coin du feu, dans sa cuisine, sans se montrer. Toute votre installation sera changée, naturellement. Et d'abord, il y a une chose que tu vas comprendre: je ne puis conserver mon frère dans les conditions où il est ici. C'est impossible.

Mlle Annette écoutait de toutes ses oreilles ces paroles qui, sans être entièrement imprévues, l'effaraient comme la réalisation d'un douloureux pressentiment. Quand la voix brève et sèche de M. Nicollet exécuta

l'oncle Adolphe, elle eut un geste de terreur, et ce cri jaillit de ses lèvres :

— Vous voulez le renvoyer, lui ?...

M. Pierre-Denys, qui la tenait sous son regard despotique, répondit :

— Je ne puis en aucun cas le garder dans la maison.

Devant le péril imminent, Mlle Annette trouva le courage de résister :

— Il en mourra, dit-elle.

Un demi-sourire ironique glissa sur les lèvres minces de M. Pierre-Denys, qui répliqua :

— On ne meurt pas si facilement, *my dear*.

Annette, avec son imagination toute compatissante, se représentait l'oncle Adolphe au moment de quitter cette terre où chaque arbre, chaque fleur, sans parler des légumes, son orgueil, venaient de lui. Elle continua, la voix vibrante :

— Vous ne savez pas !... Vous ne savez pas ce que sont les jardins, pour lui !... C'est toute sa vie... C'est tout son amour... Il

les a créés, il en a fait pousser les moindres plantes, il y a mis son âme... Il est fier de ses fleurs et de ses légumes, comme vous pouvez l'être de vos millions... Les jardins, mais il y tient comme un roi peut tenir à son royaume... Il aimerait mille fois mieux mourir que de les perdre...

M. Nicollet l'interrompit, en étendant vers elle sa main possessive :

— Mon frère n'est pas un sot, dit-il, du moins je l'espère : il savait fort bien que mes jardins ne lui appartiennent pas. Du reste, laisse-moi régler cette affaire, elle me regarde... Il y en a deux autres qui te touchent de plus près, et sur lesquelles nous avons à nous mettre d'accord... Je déteste la souffrance, la maladie, tout ce qui attriste, tout ce qui est pénible à voir : je n'ai donc pas l'intention de garder Jules ici.

Annette se redressa, un éclair d'indignation dans les yeux :

— Vous voulez envoyer ce malheureux, votre frère, mourir à l'hôpital ?

M. Nicollet leva son poing fermé, l'abattit

sur la nappe, et son diamant lança un éclair terrible :

— L'hôpital ! s'écria-t-il d'une voix qui s'irritait, qui est-ce qui te parle de l'hôpital ? Est-ce qu'il n'y a au monde que l'hôpital et la Villa Charlotte ? Je louerai pour lui un appartement, je lui donnerai une garde-malade, je lui en donnerai deux, il aura le nécessaire et au delà, il sera soigné comme un prince. Mais il sera chez lui, pas chez moi. Il mourra chez lui, pas chez moi. Encore une fois, je déteste la maladie et j'ai horreur de la mort. Je ne reviens pas ici pour soigner des poitrinaires. J'entends être tranquille, vivre tranquille. S'il faut de l'argent, j'en donnerai tant qu'il en faudra. Qu'on ne me demande rien de plus !

Annette tambourina un moment du bout des doigts sur la table, en réfléchissant : M. Pierre-Denys, évidemment, ne sortait pas de son droit ; par quels arguments l'empêcher de l'exercer dans sa rigueur ?

— C'est bien, murmura-t-elle. Seulement, j'accompagnerai l'oncle Jules.

— Je n'en vois pas la nécessité, déclara M. Nicollet. Nous le logerons près d'ici, tu iras le voir tant que tu voudras. Cela suffit.

Sans se laisser troubler par le ton catégorique du petit homme, qui croyait commander, Annette secoua tranquillement sa tête obstinée :

— Au point où il en est, expliqua-t-elle, il ne pourrait plus se passer de mes soins. Il a besoin de moi à toutes les heures. Une garde-malade, un infirmier ne sauraient pas ce qu'il lui faut. Je ne veux pas l'affliger pendant ses derniers jours, car jamais il n'a été heureux.

La voix tranchante de M. Nicollet prononça :

— S'il a été malheureux, c'est sa faute. Il pouvait travailler, comme moi : il serait riche. Il n'a pas voulu. C'est son affaire : comme on fait son lit, on se couche.

Les grands yeux de Mlle Annette se posèrent sur son oncle, étonnés et sévères :

— Comment peut-on reprocher à un mourant sa vie qui va s'éteindre ! dit-elle doucement. Je sais bien que l'oncle Jules n'a pas

travaillé, je sais qu'il a mené une existence... peu recommandable... Qu'importe, puisqu'il va mourir ?... D'ailleurs, il n'a guère fait de mal qu'à lui, le pauvre homme. Il n'a jamais eu nulle méchanceté. En pourrait-on dire autant de tous ceux qui sont riches et considérés ?... Quel qu'il soit, je me suis beaucoup attachée à lui pendant sa maladie : si vous le renvoyez, je le suivrai. Je tiens à lui fermer les yeux.

La conversation ne tournait point selon l'attente de M. Nicollet : peu accoutumé à la résistance, il s'étonnait de cette voix tranquille, qui le bravait. Lui qui n'hésitait jamais, il parut réfléchir, peser le pour et le contre : la perspective de rester seul dans sa villa, avec ses domestiques, lui parut soudain très pénible ; il sentit qu'Annette lui devenait nécessaire. Il demanda, avec une soudaine affectation de bonhomie qui masquait sa reculade :

— Voyons ! est-il vraiment si malade ?

— Venez le voir, mon oncle, vous en jugerez vous-même !

— Ah ! non, par exemple ! J'aime mieux m'en remettre à tes explications. Que dit le médecin ?

— Le docteur Mathorel dit que c'est une question de semaines.

M. Nicollet hésita un instant encore :

— Enfin, conclut-il, puisque tu y tiens tant, qu'il meure ici !... Pourvu que je m'en aperçoive le moins possible, bien entendu !

La voix maussade, comme irrité de sa faiblesse, il ajouta :

— Du reste, je serai fort occupé ces jours-ci. On ne me verra guère à la maison.

Là-dessus, il reprit l'attitude décidée qu'il avait au début de la conversation, — les deux coudes sur la table, le buste en avant, la tête droite, et il recommença, de son ton le plus péremptoire :

— Et l'autre, qu'en veux-tu faire ?

Annette comprit tout de suite qu'une troisième bataille allait se livrer. Mais le point qu'elle venait de gagner lui donnait du courage ; elle avait moins peur ; elle dit :

— Anthony ?

— Il s'appelle Anthony?... Eh bien! va pour Anthony... Où allons-nous l'envoyer?

Il pensait insinuer ainsi, sans avoir à le déclarer, qu'il était prêt aux frais nécessaires. Des larmes montèrent aux yeux d'Annette, qui murmura :

— Jamais je ne me séparerai d'Anthony... Pas plus que je n'aurais quitté l'oncle Jules... Jamais!

Dans l'idée de M. Nicollet, les larmes étaient un signe de faiblesse : voyant sa nièce prête à pleurer, il jugea qu'il avait l'avantage, en voulut profiter, et déclara :

— Il faudra pourtant bien!

Sur ce mot, il s'arrêta un instant, les yeux sur Annette :

— Je n'ai pas acheté la Villa Charlotte pour en faire une infirmerie, reprit-il, mais une belle résidence; et j'entends être maître chez moi. Tu comprends? D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi les gens sains s'astreindraient à la compagnie d'êtres inachevés comme celui-là, pour lesquels il y a des maisons, des hospices, des asiles. Si tu préfères, on peut le

placer à la campagne, dans une brave famille à laquelle on payerait une bonne pension.

Annette releva le mot :

— On payerait... Encore !

— Hé ! parbleu, s'écria M. Nicollet, est-ce que tout ne se paye pas ?

— Peut-on payer l'affection ?... Payerez-vous pour qu'on remplace celle que je lui donne ? Et à moi-même ?

— Oh ! toi, c'est de la bonté ! Tu ne l'aimes pas. On ne peut pas aimer un être comme celui-là !

— Mais je l'aime, mon oncle !... Oui, oui, je l'aime... Je l'aime parce que je le plains... parce que tout le monde le repousse... parce qu'il est un objet de dégoût et d'horreur... Je l'aime pour le mal immérité dont il souffre... Je l'aime parce qu'il n'a plus sa mère, et que je suis sa marraine,... parce qu'il n'y a que moi seule au monde qui puisse l'aimer... Et jamais je ne le quitterai !...

Elle s'animait, les joues ardentes, les yeux enflammés.

— Décidément, fit M. Nicollet, nous aurons de la peine à nous entendre !

Annette riposta :

— Je le crains.

Il y eut un silence. M. Nicollet frappait avec sa cuillère le bord de sa tasse à café, d'un petit mouvement saccadé des doigts. Il se détourna légèrement, et reprit la question d'un autre côté :

— Mais enfin, moi ?... Oui, moi, moi :... Qu'est-ce que je deviens dans tout cela, moi ?... Qu'est-ce que tu fais de ma volonté, de mes désirs, de mes habitudes ?... Pourquoi te figures-tu que j'ai acheté cette villa ?... N'est-elle pas à moi ?... Ne vous ai-je pas envoyé pendant des années l'argent nécessaire à l'entretenir ? N'est-ce pas cet argent qui vous a permis de vous y installer et d'y vivre... pas comme j'aurais voulu, mais enfin à votre guise ?... Eh bien, réfléchis : est-ce que tout cela ne me crée aucun droit ?... Ne puis-je rien demander en échange ?... N'étais-je donc bon qu'à payer ?... L'oncle d'Amérique, ah oui, votre caissier !...

Ce reproche frappa Mlle Annette à la place sensible.

— C'est vrai, mon oncle, répondit-elle, c'est vrai. Vous avez été très bon pour nous...

M. Nicollet interrompit :

— Ne parlons pas de bonté ; ce que je tiens à établir, c'est que vous me devez quelque chose, tous.

— Si vous préférez... Nous vous devons beaucoup... Je suis prête à payer pour eux et pour moi... Je suis prête à tout ce que vous exigerez de moi, mon oncle,... pourvu que vous n'oubliiez pas que l'oncle Jules et l'oncle Adolphe sont vos frères et qu'Anthony est mon filleul...

M. Nicollet reprit sa mine ironique.

— En d'autres termes, fit-il, tu me dis à peu près ceci : « Mon cher oncle, je suis votre débitrice, et me fais un plaisir de le reconnaître. Mais c'est à vous d'accepter mes conditions, — sans quoi je vous tire ma révérence... » Est-ce vrai ?

— Pas tout à fait. Je vous dis : « Mon oncle, j'ai des devoirs, j'ai des affections que vous ne pouvez me demander d'abandonner. Il y

a des êtres que je ne puis quitter, car ils ont plus besoin de moi que vous... »

— Soit! Je te ferai seulement remarquer que, puisque tu les as logés chez moi, je puis les renvoyer.

— C'est votre droit.

— Si je l'exerce?

— Je les suivrai.

— Si je te défends de les suivre?

— J'obéirai à ma conscience qui me défend de les quitter.

Exaspéré, cette fois, M. Nicollet se leva de sa chaise, et, rouge, gesticulant, tandis que les éclairs de son diamant se multipliaient comme dans l'orage :

— Mais enfin, je vous tiens tous par le nécessaire... Vous ne pouvez pas vivre sans moi... Si je ne vous donne plus d'argent?

— J'en gagne avec mon école.

— Tu... l'as... gardée?

— Certainement; et vous voyez que j'ai bien fait.

M. Nicollet fit deux ou trois fois le tour de la chambre. Des reproches lui montaient

aux lèvres ; il les réprima. Il faillit s'écrier : « On m'empoisonne mon retour ! » Car c'était là la sensation qui dominait en lui. Mais dans sa vie de conquérant qui ne connaît pas la défaite, il ne s'était jamais plaint ; il eut l'orgueil de cacher son désappointement ; et, s'arrêtant devant Mlle Annette, il conclut :

— Nous verrons... nous verrons plus tard... Je croyais rentrer chez moi, je suis dans un hospice de malades et d'aliénés... J'aviserai !

Et il sortit.

Annette, toute pensive, demeura longtemps immobile à sa place ; puis elle avala tranquillement son café, qu'elle avait oublié de boire. Un pas lourd, derrière elle, lui fit lever la tête : c'était la vieille Emmeline qui s'avançait en tapinois.

— Eh bien ! mademoiselle, demanda la servante en hésitant, il va tout bouleverser par ici, n'est-ce pas ?

Annette répondit par un signe d'incertitude.

— Pour sûr qu'il ne voudra pas garder

M. Jules, reprit la vieille bonne... ni peut-être M. Adolphe...

Sa voix se mit à trembler :

... — Et moi, croyez-vous qu'il me renverra?

Annette se leva, décidée, et répondit :

— Ne t'inquiète de rien ! Il fera ce qu'il voudra, puisqu'il est le maître. Mais moi, je vous garde tous !

Les jours suivants, ce fut à peine si l'on aperçut M. Nicollet, qui partait le matin pour Genève, avec son valet de chambre, et ne rentrait guère que par le dernier train. Mais on vit arriver un billard, quatre chevaux, deux voitures, un cocher, un palefrenier, un chef avec ses marmitons.

Mlle Annette recevait cette valetaille dédaigneuse et renfrognée, discutait leurs exigences, s'ingéniait pour utiliser leurs services.

— Que veut-il faire de tous ces domestiques ? grommelait l'oncle Adolphe en les observant de ses gros yeux étonnés. N'étions-nous pas bien comme nous sommes ? Faut-il « tant d'histoires » pour s'arranger dans la vie ?

La vieille Emmeline se cachait dans les coins ; Jules se disait plus mal et se tournait contre le mur ; seul, Anthony continuait son existence à demi-inconsciente, confiant en l'être bienfaisant dont il ne pouvait prononcer le nom, mais dont il sentait sur lui la protection affectueuse et sûre.

Un matin M. Nicollet fit mander dans son cabinet, par son Irlandais, l'oncle Adolphe, auquel il n'avait pas adressé la parole depuis son arrivée. L'oncle Adolphe accourut, dans son tricot de laine brune et ses souliers à clous, son vieux chapeau de feutre à la main :

— Cette fois, songeait-il, Pierre-Denys a fini par s'apercevoir que les jardins sont bien soignés ; il va me le dire.

Sa bonne figure en pleine lune reflétait sa joie aux approches de l'éloge qui récompenserait son long dévouement. Mais, quand il entra dans le cabinet où son frère écrivait, devant un bureau à casiers innombrables, il se sentit tout à coup plus timide qu'il ne l'avait jamais été devant son ancien patron, et son cœur se mit à battre d'angoisse mal-

gré la paix de sa conscience. La plume à la main, Pierre-Denys lui montra une chaise en disant d'une voix brève qui n'annonçait rien de bon :

— Assieds-toi là !

L'oncle Adolphe obéit, comme un enfant docile, et se mit à tourner son chapeau dans ses mains, les yeux à demi fermés, le souffle court. Son frère, cependant, terminait une lettre, la mettait dans l'enveloppe, écrivait l'adresse, tout cela sans se presser, avec des mouvements réguliers d'automate. Quand il eut fini, il déplaça d'un geste brusque son fauteuil mobile et commença, les yeux fixés tranquillement sur l'oncle Adolphe :

— Voici ce que j'ai à te dire : tu as admirablement soigné les serres et le potager pendant mon absence. Que tu aies suffi seul à une telle besogne, c'est prodigieux. Tu es un jardinier de premier ordre.

Il s'arrêta deux secondes, pendant lesquelles la bonne figure épaisse de l'oncle Adolphe acheva de s'épanouir ; puis il poursuivit, du même ton :

— Seulement tu es mon frère, et j'estime que tu ne peux pas être *mon* jardinier. J'ai l'intention de recevoir, de mener un certain train d'existence qui me convient, en vue duquel j'ai acheté cette villa. Tu vois tout de suite les embarras qui surgissent : je ne puis faire dîner mon jardinier à ma table, ni mon frère à l'office. C'est également impossible pour mes hôtes et pour mes domestiques. Tu es un homme de bon sens, je suppose que tu comprends cela, et qu'il n'y a pas besoin d'explications plus longues.

Non, l'oncle Adolphe ne comprenait pas. Sa grosse tête s'était baissée, comme après un grand coup. Il laissa tomber son chapeau. Sa main brune, aux doigts déformés, passa et repassa sur son front où perlaient des gouttes de sueur, ses lèvres tremblèrent dans la quête des mots rebelles ; il finit par balbutier, d'une pauvre petite voix cassée :

— Alors... tu... tu... me... chasses ?

Pierre-Denys haussa les épaules :

— Voyons ! voyons ! s'écria-t-il, ne dis pas d'absurdités. Je viens de t'expliquer longue-

ment les raisons pour lesquelles je suis obligé de me séparer de toi ; elles n'ont rien qui puisse te froisser.

Maintenant l'oncle Adolphe était tout pâle : il dodelinait de la tête, ses mains tâtonnaient sur ses genoux, il restait immobile et muet, comme s'il était en train de prendre racine là, sur cette chaise où il souffrait mort et martyre. Ce silence, en se prolongeant, agaça M. Pierre-Denys, qui demanda :

— Eh bien ?...

Sans regarder son bourreau, l'oncle Adolphe demanda :

— Et... tu prendras... un autre jardinier ?

— Cela va sans dire.

La vieille tête grise continuait à battre la mesure comme pour régler les idées confuses qu'elle agitait, et qui finirent pourtant par sortir, en jets brisés de phrases courtes, confuses, dolentes, qui mêlaient tout :

— Mais... Mais comment veux-tu que je m'en aille, dis ?... J'ai toujours vécu là, moi... dans cette campagne... aussi loin que je me rappelle... C'est moi qui ai tout planté,...

tout, les fleurs, les légumes... La rocaille, c'est moi qui l'ai faite... Les arbres mêmes, oui, aussi, presque tous... Et ils venaient bien !... Le Wellingtonia, dans la pelouse, tu n'y as pas même fait attention !... Eh bien ! on le voyait pousser d'un mois à l'autre, comme un enfant qui grandit !... Et quand je suis resté seul après la mort de M. Smithson, ce que j'ai travaillé, dans tous les coins !... Ce que j'ai sué par là, sur toutes les plates-bandes !... Je pensais : « Quand je serai vieux, je mourrai ici, comme un grand-père au milieu de ses enfants !... » L'idée que je pourrais mourir ailleurs ne me serait jamais venue... Et voilà que tu me dis de m'en aller !... M'en aller !... Où veux-tu que j'aille, voyons ?... Qu'est-ce que je ferais ailleurs ?...

La cause d'une telle douleur semblait trop puérile à M. Nicollet pour qu'il s'en émût outre mesure. Pourtant il écoutait son frère avec une bienveillance étonnée, en faisant ses réflexions : quelles drôles de gens on retrouvait dans ce pays ! quels sen-

timents bizarres, quels attachements incompréhensibles ! Comment diable peut-on s'éprendre ainsi d'une terre qu'on ne possède pas ? N'importe ! Adolphe, ayant bien fait son métier, avait droit à quelque indulgence ; sa voix se fit moins dure pour répondre :

— Je n'ai pas l'intention de t'abandonner, mon cher... pas une minute !... Tu as bien travaillé, j'ai commencé par te le dire. Aussi je t'achèterai une petite propriété, pas loin d'ici, que tu choisiras toi-même. Tu y seras chez toi, tout à fait. Tu pourras cultiver ton propre jardin sans avoir de compte à rendre à personne, et planter des Wellingtonias tant que tu en voudras. Ne seras-tu pas aussi bien ?

L'oncle Adolphe secoua doucement sa tête obstinée :

— Je ne serai plus à la Villa Charlotte, dit-il... Et puis, ce n'est pas tout... Ici, il y en aura un autre à ma place... qui taillera mes arbres, qui renversera mes serres...

— Je t'offre ce que je puis t'offrir, riposta plus sèchement M. Nicollet.

L'oncle Adolphe ramassa son chapeau :

— Oui, oui, fit-il, tu es bien gentil... Je sais que tu pourrais me renvoyer... C'est ton droit... Au lieu de ça, tu m'offres un cadeau... un beau cadeau... Seulement, vois-tu, pendant toute ma vie, j'ai travaillé pour tes jardins... Je n'en ai jamais aimé d'autres... Ils ne sont pas à moi, je sais... Pourtant, c'est moi qui les ai faits ce qu'ils sont... Voyons, Pierre, ne peux-tu pas me les laisser ?

A cette prière, la figure de M. Pierre-Denys s'assombrit : il serra les lèvres, décocha à son frère un regard dur, et répondit, en coupant l'air de sa main droite :

— C'est impossible. Je le regrette, mais c'est impossible.

L'oncle Adolphe redressa lentement son buste affaissé, et se leva :

— Eh bien ! dit-il, je chercherai une autre place, voilà tout !

M. Pierre-Denys eut un geste d'impatience :

— Ce que je t'offre de bon cœur, tu l'as bien gagné. Pourquoi ne l'acceptes-tu pas simplement ?

L'oncle Adolphe secoua sa grosse tête où se passaient des choses qu'il n'aurait su comment exprimer :

— Comme ça ! expliqua-t-il.

Un tel entêtement exaspérait M. Nicollet :

— Comme ça, répéta-t-il en imitant le ton traînard de son frère, ça n'est pas une raison... Voyons, tu vieillis, je désire que tu sois chez toi...

L'oncle Adolphe continuait machinalement son geste négatif :

— On ne sait pas toujours pourquoi on veut ce qu'on veut, dit-il. Toi, tu t'arranges à ta manière ; moi, je veux m'arranger à la mienne. Voilà !

Jamais il ne reviendrait de son obstination, buté à son regret. M. Pierre-Denys le comprit, en prit son parti, conclut rageusement :

— Tu es ton maître !

Et il se remit à son courrier, pendant que l'oncle Adolphe se levait avec effort, s'ébrouait et s'éloignait lentement, son chapeau à la main, en traînant ses gros souliers à clous sur le tapis moelleux où leur bruit s'étouffait.

Dans l'escalier de service, il rencontra la vieille Emmeline, qui errait comme une âme en peine par la maison :

— Hé ! bon Dieu ! qu'avez-vous donc, monsieur Adolphe ? s'écria-t-elle en le voyant si bouleversé.

En quelques mots, il lui conta ce qui venait de se passer. Elle répéta deux ou trois fois son exclamation habituelle :

— T'y possible !... bon Dieu, t'y possible !...

Puis elle ajouta :

— Moi aussi, monsieur Adolphe, mon tour viendra... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ici ?... Il y a maintenant des domestiques comme pour un prince... Et cette espèce d'escogriffe qu'il a ramené de là-bas veut nous commander comme un roi... Si l'on ne me donne pas mon congé, je m'en irai quand même... Comment pourrais-je passer mes journées à me tourner les pouces pendant que les autres font mon ouvrage ? Quand les maîtres changent, voyez-vous, les vieux n'ont plus qu'à s'en aller !

Tout en escomptant la puissance du fait accompli, M. Nicollet s'attendait à des reproches de sa nièce : elle ne fit pas la moindre allusion au départ de l'oncle Adolphe, qui s'effectua sans retard et sans bruit. Il en conclut qu'un peu d'autorité la materait bien vite. En réalité, Mlle Annette avait compris que d'autres actes allaient suivre et que l'heure des décisions était proche. Mais il s'agissait pour elle de gagner du temps, par égard pour l'oncle Jules, dont l'état empirait.

Deux semaines après son retour, Pierre-Denys n'avait pas encore vu le malade, que cette abstention inquiétait. De plus en plus irritable, Jules ne dérageait guère que pendant les visites de Christine, qui ne se montrait qu'en l'absence de M. Pierre-Denys. Et c'était contre son frère qu'il dirigeait le plus volontiers ses fureurs. A chaque instant il demandait à sa nièce :

— Pourquoi ne vient-il pas ? Ai-je donc la peste ?

Mlle Annette s'ingéniait à chercher des explications plausibles :

— Il est très occupé... Il est parti de bonne heure pour Genève... pendant que vous dormiez encore.

— Et le soir en rentrant ?

— Il rentre tard.

— Enfin, qu'est-ce que ça lui coûterait de venir me serrer la main ? Suis-je son frère ou non ? Va-t-il me laisser mourir dans sa maison sans plus s'inquiéter de moi que si j'étais un chien ?

De temps en temps, Annette arrêtait M. Nicollet au passage, pour lui dire :

— Ne voulez-vous pas voir Jules ? Il vous réclame.

La réponse ne variait point :

— Non, pas aujourd'hui ; quand j'aurai le temps.

Lorsque Adolphe vint raconter à Jules, en lui faisant ses adieux, sa scène avec leur frère, le malade entra dans une grande colère :

— Un mauvais cœur, s'écria-t-il, je le savais bien !... L'argent l'a rendu plus dur que le roc !... Il va me chasser aussi, pour sûr !...

Il m'aurait chassé déjà, s'il ne croyait que ça n'en pas vaut plus la peine... Mais je tiendrai bon, ne fut-ce que pour le faire enrager, tant que je pourrai... jusqu'à la dernière extrémité !...

A mesure que la maladie avançait, le malheureux se cramponnait plus fort à la vie. Tandis qu'à son arrivée il parlait de la mort comme s'il l'eût devinée derrière la porte, il n'en disait plus rien, maintenant qu'elle était plus proche ; ou bien il la narguait avec son cynisme habituel. Il fallait que le docteur Mathorel, dont l'œil ironique observait les bouleversements de la Villa Charlotte, l'entretînt dans ses illusions, en lui affirmant qu'il allait mieux, qu'il pourrait se lever aux premières chaleurs, que les forces lui reviendraient avec le printemps. Au fond, l'oncle Jules savait bien que c'étaient des mensonges ; mais il faisait semblant d'y croire pour se tromper lui-même, quoique les crises se rapprochassent, de plus en plus violentes.

Après une de ces crises, Mlle Annette eut

le courage d'insister auprès de M. Nicollet :

— Je vous en prie ! L'oncle Jules va plus mal. La fin peut survenir plus tôt qu'on ne pense. Vous lui feriez un plaisir qui vous coûterait si peu !

— Puisque tu y tiens ! dit M. Pierre-Denys.

Il suivit sa nièce, en ajoutant :

— C'est pour toi, non pour lui. Les êtres de sa trempe, ma chère amie, même quand ils sont mes frères, ne m'intéressent nullement : je ne remuerais pas le petit doigt pour eux !

En le voyant entrer, derrière Annette qui l'annonçait, le malade se dressa sur son séant, et tendit son long cou décharné, d'où saillait la pomme d'Adam ; ses dures moustaches de chat coureur frétillèrent ; il dit :

— Ah ! c'est toi ! Enfin !

Pierre-Denys, qui ne l'avait pas revu depuis leur jeunesse, fixait sur lui son œil impassible, en cherchant peut-être au fond de sa mémoire les traits effacés de la figure enfantine qui correspondait à ce visage labouré par le mal, à ce front flétri de rides,

à ces yeux creusés et sinistres. Jules, qui l'examinait aussi, devina ses pensées, car il y répondit en disant :

— Je te reconnais bien, moi !

— Vraiment ! fit M. Nicollet.

Il ne trouvait rien de plus. Il se retourna pour regarder Annette, qui restait en arrière, et finit par demander :

— Comment vas-tu ?

La vue de ce frère si bien portant, si riche, si sûr de lui, éveillait les instincts révoltés de Jules, qui devint aussitôt gouailleur :

— Pas mal, je te remercie, et toi-même ?

Pierre-Denys, sentant l'ironie, ne put s'empêcher de la relever :

— Moi, mon cher, je me suis toujours bien porté. Avec une bonne hygiène, on n'est jamais malade.

A cette réplique, Jules oublia qu'il risquait la tranquillité de ses derniers jours :

— Et l'on ne meurt jamais, n'est-ce pas ? grogna-t-il.

La tournure de l'entretien inquiéta Mlle Annette, qui s'avança sous prétexte d'arranger

les oreillers et souffla, tout bas, au malade :

— Prenez garde. Il n'aime pas qu'on le contrarie.

Mais Pierre-Denys, piqué par le ton agressif de son frère, ripostait déjà :

— Cela, c'est une autre affaire. On meurt quand l'heure est venue. Moi, je ne pense jamais à la mort.

— Ah ! tu n'y penses jamais, répliqua l'oncle Jules... Jamais... Jamais...

Et, la voix fêlée, la parole hachée par son souffle haletant, il commença à divaguer à demi, cassé en deux, les yeux dans le vide :

— Moi non plus, je n'y pensais guère... Mais à présent ! Ah ! ah ! à présent !..., il faut bien que j'y pense !... Et je ne pense qu'à cela, vois-tu, même quand je n'en parle pas... J'y pense le jour... J'y pense quand le docteur Mathorel me palpe... pour voir s'il me reste encore un morceau de poumon... ou si les bacilles ont bientôt tout dévoré... Quand je vais m'endormir, cette idée me réveille... Elle me traverse comme une lame... Elle me tord le cœur et le cerveau...

Et toi, tu ne l'as pas !... Mais sois tranquille, ton tour viendra, mon vieux !... Oui, oui, oui... ton tour viendra !

Annette voulut l'interrompre :

— Mon oncle, je vous en prie !

Il la repoussa :

— Laisse-moi finir !... C'est à lui que je parle,... au richard,... au grand homme... Je lui dis que son tour viendra, malgré ses millions, ses chevaux, ses voitures... Je lui dis ça, parce que je vois bien qu'il me méprise... Et il ne sera pas plus fier que moi, va, quand il sera dans son lit,... avec les griffes du mal dans le corps... et le souffle de la mort sur la tête... Il ne sera pas plus fier... Il ne sera pas plus riche... Vois-tu, c'est l'heure où l'on se vaut tous... Il faut que tu le saches, mon bonhomme !... Ah ! tu verras bien !

M. Pierre-Denys écoutait, immobile, les dents plantées dans ses lèvres minces. Tout à coup, il haussa violemment les épaules et partit sans dire un mot, tandis que Jules s'affaissait en avant, épuisé :

— Il sera furieux, dit Annette.

— Qu'est-ce que ça fait ? répondit le malade. Au moins je lui aurai dit son affaire ! C'est toujours une consolation !

Le malheur voulut qu'Anthony eût, le même jour, une crise violente qui bouleversa la maison. Aussi, le lendemain matin, M. Nicollet envoya-t-il son Irlandais chez M. Vallot, pour louer « le meilleur appartement de la ville ». Justement il y en avait un dans le haut de la Grand'rue, dans la maison dite « de la Comète », — une bonne maison spacieuse construite en cette année 1811 qui fut également fameuse auprès des astronomes pour son météore et des vignerons pour la qualité de son vin. Mais l'appartement était vide : il fallut qu'un tapissier s'engageât à le meubler dans les vingt-quatre heures. Enfin, la tournée du factotum s'acheva par une visite à l'hôpital, où il retint un infirmier et prit les arrangements nécessaires pour le transport de l'oncle Jules. Après quoi, M. Nicollet manda sa nièce et la mit au courant de ce qu'il venait de faire :

— L'appartement sera prêt demain soir, ajouta-t-il. Après-demain dans la journée, tu me feras le plaisir d'y transporter ta ménagerie.

Il pensait en imposer, et que la chose s'arrangerait comme le renvoi de l'oncle Adolphe. Annette devint toute pâle :

— L'oncle Jules en mourra, dit-elle.

— Lui, mourir ? Après son algarade d'avant-hier ? s'écria M. Nicollet, allons donc ! Il fait le malade : c'est une comédie.

Elle se récria, tandis qu'il poursuivait, avec une violence qui n'admettait pas de réplique :

— D'ailleurs, comédie ou non, je ne le veux plus !... Je ne veux plus de malades !... Je veux être tranquille chez moi... Je veux !

Mlle Annette comprit qu'elle n'avait plus rien à ménager :

— Très bien, dit-elle, je partirai avec eux.

Elle regardait son oncle bien en face, avec des yeux indignés, qui ne capituleraient pas. Ce regard fit passer dans l'âme de

M. Nicollet comme un regret furtif de ce qu'il venait de faire. Mais il ne s'y attarda pas : il ne connaissait pas plus le remords que les scrupules.

— Comme tu voudras, conclut-il en lui tournant le dos. Je ne te retiendrai pas de force.

Il était beaucoup plus contrarié qu'il ne se l'avouait à lui-même : car sa nièce lui plaisait plutôt, malgré les idées singulières qu'elle professait ; il l'avait mêlée à ses arrangements d'existence ; surtout il redoutait la solitude.

Ce coup de théâtre à la Villa Charlotte ne pouvait manquer de soulever les commentaires de la ville où bientôt il en circula trois ou quatre versions différentes. Tantôt les torts étaient d'un côté, tantôt de l'autre. Les autoritaires, comme le syndic Quartier ou M. Massod de Bussens, tenaient plutôt pour M. Pierre-Denys :

— ... Car, disaient-ils, c'est un homme !... Il a sa volonté, et il a bien gagné le droit de l'avoir. Pourquoi lui imposer un genre de

vie qui ne lui convient pas! Charbonnier est maître chez soi, que diable!

Quelques-uns introduisaient des réserves:

— Un frère est un frère, objectait M. Rabourin: on ne le chasse pas comme un domestique. Surtout quand il a travaillé toute sa vie comme ce pauvre Adolphe Nicollet. A propos, que devient-il donc, celui-là?

M. Massod de Bussens expliquait volontiers qu'il l'employait à la journée, un peu par charité, disait-il, — en réalité parce que personne ne soignait comme lui les orchidées, et aussi pour le plaisir d'avoir à son service le propre frère du millionnaire Nicollet.

— ... Et l'autre, le moribond! grognait le docteur Mathorel. Le transporter ainsi, dare dare, par une bise à décorner les bœufs! Est-ce d'un chrétien, dites-moi?

Personne ne lui répondait: le docteur était de ceux qui prétendent, — pour tâcher de compromettre le bon Dieu par ses serviteurs, — qu'on ne peut être pieux sans être charitable: or chacun sait que les exemples con-

traires ne sont pas très rares. Pas plus que M. Bourdon, M. Nicollet n'avait l'âme tendre ; mais, sans tomber dans les mômeries du procureur, il se tenait en règle avec le ciel. Comment donc eût-on douté de sa foi puisque, dès son retour, il avait choisi sa place au temple, vis-à-vis de la chaire, derrière les bancs de la municipalité ? Il venait l'occuper chaque dimanche, avec une ponctualité rigoureuse, arrivait dans sa voiture à deux chevaux, se recueillait suivant l'usage en regardant le fond de son chapeau, écoutait le sermon sans broncher, en approuvant parfois d'un signe du menton, mettait un louis dans la tirelire que le marguillier tendait aux fidèles au bout d'un bâton, pendant qu'on chantait le dernier cantique. Le dimanche qui suivit son coup d'État, on l'observa d'autant plus curieusement, que M. Trembloz prêcha sur la parabole du Bon Samaritain. M. Nicollet écouta, sans paraître se douter qu'il pût ressembler, même de loin, aux indifférents qui passent à côté du voyageur blessé. Dehors, comme il allait

monter en voiture, il aperçut le docteur Mathorel qui se trouvait là par hasard, et il l'appela d'un signe autoritaire et familier :

— Comment avez-vous trouvé mon frère, monsieur le docteur ?

M. Mathorel, indisposé déjà par le sans-gêne du signe despotique auquel il avait cependant obéi, répondit avec humeur :

— Très mal, monsieur. Le transport l'a beaucoup fatigué.

— N'aurait-on pas pris les précautions nécessaires ? J'avais recommandé...

Le docteur interrompit :

— La meilleure précaution, monsieur, la seule, c'était de le laisser dans son lit. Et je vous assure bien que, si on m'avait demandé mon avis...

Il n'eut point à expliquer ce qu'il aurait répondu : sans l'écouter davantage, M. Pierre-Denys pivota sur ses talons et remonta dans sa voiture, qui partit au grand trot, tandis que le docteur demeurait bouche bée et furieux.

En tournant derrière l'église, la calèche

dépassa l'oncle Adolphe. Occupé jusqu'alors par ses jardins, qu'il soignait le dimanche comme les jours ouvrables, Adolphe ne venait au temple que trois fois dans l'année : à Noël, le Vendredi Saint, le jour du Jeûne fédéral. Mais maintenant qu'il avait du loisir et demeurait en ville, il allait comme tout le monde écouter les sermons de M. Trembloz. Sanglé dans une redingote trop étroite, avec un chapeau dont la mode se perdait dans le recul du siècle, il s'en retournait à petits pas, l'air écrasé d'un homme qu'oppresse un chagrin trop lourd. Il leva sa bonne grosse tête pour regarder l'attelage, et, sans rancune, salua son frère d'un petit sourire triste et machinal qui semblait dire : « Tu n'as pas été très bon pour moi, mais tu es mon frère quand même : je ne t'en veux pas » ! M. Pierre-Denys, sans se dérider, agita sa main gantée : « Ces gens sont fous, songeait-il, de méconnaître mes bienfaits. Ce n'est pas à eux, c'est à moi d'en fixer la mesure. S'ils les repoussent, c'est leur affaire. Pour moi, je n'ai voulu que leur bien ! »

Malgré la rancune qu'il gardait à Jules, il ne se désintéressa pas de lui, estimant qu'un homme dans sa situation doit faire « tout ce qui est convenable ». Il n'eut garde d'aller le voir, mais il lui envoya force bouteilles de vin vieux, de cognac étoilé, de champagne des meilleures marques, — puisque les médecins recommandent encore ces poisons, — et des pâtés, des chapons, des huîtres, du gibier rare, Le pauvre Jules, dont l'appétit s'en allait, considérait ces bonnes choses d'un œil éteint, effilait du bout de son couteau un blanc de gélinotte ou trempait ses lèvres dans l'écume d'une coupe de « Veuve Clicquot »; et il disait, les traits crispés :

— Pierre-Denys a sa manière à lui de pratiquer l'amour fraternel : il est étonnamment généreux de son superflu !

Puis il hélait Anthony pour lui donner ses restes, et s'amusait un peu de le voir manger et boire comme une bête, en grognant de plaisir.

Sa seule joie, c'étaient les visites de Christine, qui devenaient plus courtes, à cause

de la tyrannie du père Laugié. La jeune fille arrivait comme si elle apportait dans les plis de sa robe la fraîcheur de l'air du lac, la beauté du paysage qu'on ne voyait pas de la maison de la Comète.

— Vous êtes celle qui donne la paix, disait-il.

Elle l'écoutait rêvasser, en tenant sa main fiévreuse. Puis, quand elle voulait partir, il l'implorait :

— Encore un moment !

— Je voudrais bien, monsieur Jules ; mais il y a mon père !

— C'est vrai que, sans votre père, vous resteriez plus longtemps ?

— Jusqu'à ce que vous me renvoyiez, monsieur Jules !

— Eh bien, allez !... allez !... Vous lui direz que... que je le trouve... bien heureux !...

Il traîna ainsi quelque temps encore, avec des alternatives de mieux et de pire, insupportable souvent, élégiaque lorsque Christine avait passé, repris par l'amour de la vie

et faisant pour sa guérison des plans magnifiques, qu'interrompait soudain un retour sur lui-même, un rappel de la réalité :

— ... Non, non, rien de tout cela !... Quand je serai guéri, ma bonne nièce, je vous tirerai à tous ma révérence, et je me remettrai à courir le monde... Parce que... Parce que... Mais que diable voudrais-tu que je fisse d'autre, dis ?

— Oh ! mon oncle, je vous garderai !...

— Oui, tu es une bonne fille, mais... On ne peut rien contre la destinée..., et la mienne est écrite quelque part... dans un sacré b..... de livre auquel ta bonté même ne changerait pas une ligne...

Un jour, un étouffement l'étrangla : Celle qu'il feignait de ne plus attendre venait d'entrer...

La question de son enterrement amena M. Nicollet dans la maison de la Comète. De même qu'il avait comblé son frère de friandises coûteuses et superflues, il se mit en tête de lui faire de somptueuses funérailles : char funéraire avec panache, chevaux capara-

çonnés, draperies, fleurs, couronnes, — toute une magnificence que détaillait son insatiable appétit de luxe et d'apparat. Mlle Annette repoussa ses offres :

— Cela ne se fait pas ici, mon oncle. Ce n'est pas l'usage. Où prendriez-vous un corbillard comme vous le décrivez ?

— On trouve tout ce qu'on veut.

— Inutile de chercher : l'oncle Jules est mort trop simplement pour qu'on l'enterre comme un roi.

Pierre-Denys essaya d'objecter les obligations de la fortune, le décorum, la nécessité de « faire bien les choses ». Elle l'arrêta, de ce ton doux et ferme dont il avait déjà pu mesurer la tranquille autorité :

— « Faire bien les choses », ce n'est pas chercher l'éclat ou vouloir étonner le monde par un luxe déplacé : c'est suivre l'usage et les convenances. Il n'y a pas lieu de bouleverser la ville pour le pauvre homme que fut l'oncle Jules : mieux vaut le laisser partir sans bruit. D'ailleurs, il n'est pas mort chez vous.

Pierre-Denys sentit le reproche de ces derniers mots ; mais il ne le releva pas, il battit en retraite. Chaque fois que la volonté d'Annette se dressait ainsi contre la sienne, il s'emportait d'abord. Puis, au fond de lui, une voix très faible — qu'il entendait pourtant — murmurait : « Elle a raison » ! Son égoïsme brutal ripostait : « Absurde » ! La voix sourde reprenait son refrain, avec une tranquille insistance ; il finissait par se demander, dans un commencement d'hésitation, dans un semblant d'inquiétude : « Si vraiment elle avait raison » ?... — Et il se trouvait un peu différent de lui-même, étonné de se reconnaître à peine.

En attendant, il dut suivre un convoi très humble, à pied, — lui qui était aussi avare de ses pas que prodigue de son argent, — sous une méchante pluie qui semblait tomber du ciel gris exprès pour le mettre en colère. A sa gauche, l'oncle Adolphe s'essuya les yeux tout le long du chemin avec un mouchoir jaune. M. Nicollet ne trouva rien à lui dire. Il pensa : « Où diable cet imbécile prend-il

de vraies larmes? Pour un vagabond dont on n'est pas fier d'être le parent »... Et il allait d'un pas d'automate, sans regarder de côté, les yeux tendus sur le modeste corbillard que sa munificence avait couvert de gerbes et de couronnes. Sous la tour carrée de la grosse horloge, où l'on s'arrêta pour « l'honneur », la ville entière défila devant les deux frères, avec un bruit de pas lents, lourds, réguliers, qui finissait par donner le vertige. Puis quelques intimes accompagnèrent jusqu'au cimetière, sous la pluie qui tombait toujours, la dépouille du pauvre Jules. Et il fallut encore se découvrir pendant que M. Trembloz lui disait un dernier adieu :

« C'était une âme étrange, pleine de mystère; une pauvre âme que traversaient des souffles d'idéal; une de ces âmes que nous ne pouvons connaître, que nous ne pouvons comprendre, qui tourbillonnent à travers la vie comme des étourneaux dans le vent. Nous n'avons vu que ses actes : Dieu seul a connu ses pensées. Lui seul peut les juger... »

M. Pierre-Denys songeait: « Ce pasteur prêche quelquefois très bien ; mais aujourd'hui, il parle comme un serin... Jules était un paresseux, et, j'en ai peur, un assez vilain homme !... »

Comme chacun partait de son côté, Adolphe leva sur son frère ses bons yeux de chien fidèle, tout rouges d'avoir pleuré, en lui tendant la main; et il dit, la voix chevrotante :

— Césarine... puis Émilie... puis Juste... puis lui... Il n'y a plus que nous deux, Pierre !...

M. Pierre-Denys le regarda avec stupéfaction. Il répondit :

— C'est vrai !... Je n'y pensais pas !...

Et, tout au fond de lui, à la place même où s'élevait parfois la petite voix frêle qui parlait comme Annette, il sentit sourdre quelque chose d'indéfinissable, — des souvenirs confus qui le reportèrent vers des êtres auxquels il ne pensait jamais, une émotion légère, mais inattendue, un imperceptible commencement d'attendrissement

qui évoqua de vagues impressions oubliées. Il secoua bien vite cette sensation désagréable, serra la main d'Adolphe, et gagna sa voiture. Elle partit au grand trot ; derrière, dans la boue, sous la pluie, les piétons devisaient sur l'inégalité des conditions dans les mêmes familles.

VI

LE MÉNAGE DE M. P.-D. NICOLLET

Bielle, cependant, continuait à dresser trois mille paires d'oreilles pour recueillir les moindres propos de M. Pierre-Denys Nicollet, braquait sur lui trois mille paires d'yeux, l'observait dans ses déplacements, dans ses allures, dans ses gestes. Son cocher, son valet de chambre, son palefrenier, son chef, le jardinier et la femme du jardinier, le concierge et la femme du concierge, — autant d'espions plus ou moins conscients pour épiloguer sur ses habitudes ou colporter ses paroles chez les fournisseurs, lesquels les divulgaient par les servantes ou les clients ; en sorte que « l'Américain » res-

semblait à ces « questions » dont s'amusent les enfants : où est-il ? que fait-il ? cherchez ! — Je pourrais presque dire que d'année en année j'ai assisté à l'élaboration du chapitre d'histoire locale dont il restera le héros : quelques conversations que j'eus plus tard avec lui-même ou avec Mlle Annette m'ayant permis d'en distinguer à peu près les éléments vrais, je puis essayer de le fixer. Peut-être eût-il été piquant de reproduire ici non seulement les faits, mais les conversations interminables qu'ils provoquèrent, et, si l'on peut dire, les minuscules cyclones de propos, d'hypothèses, de commentaires et de réflexions dont ils furent les centres. Un tel récit grouperait, autour de nos personnages, les êtres étrangers qu'ils ont impressionnés sans probablement s'en être jamais aperçus. Mais il nous entraînerait plus loin peut-être qu'il ne convient. Je me bornerai donc à rapporter, à titre d'exemple, un de ces dialogues auquel j'eus l'occasion d'assister.

Nous sommes dans la vieille « salle à boire » de *la Tête de Maure*, que décorent les naïves

lithographies à cadres de bois, qui représentent les épisodes principaux de la légende de Guillaume Tell et de celle de Winkelried, tandis qu'égaré parmi ces guerriers d'un autre temps, le général Dufour, entouré de son état-major, tend son chapeau gansé dans un geste de paix. Je me suis installé dans un coin de la salle, avec un camarade d'enfance rencontré dans la rue, qui m'a arrêté au passage avec le traditionnel : « Viens-tu prendre un verre ? » On nous a servi les « cinq décis » qui, depuis peu, remplacent les anciennes « picholettes ». M. Quartier fait sa partie de billard avec le docteur Mathorel : les nouveaux médecins ne fréquentent guère le café ; mais M. Mathorel est de la vieille école : il ne veut rien changer à ses habitudes. Une dizaine de consommateurs, dispersés autour des tables, observent les coups. Dans le coin qui nous fait face, le notaire Tiercet a longtemps discuté quelque bonne affaire avec M. Vallot, le régisseur, dont la figure bourgeonne maintenant comme une plante printanière. Il faut croire qu'ils

se sont mis d'accord ; car au moment où deux clients inconnus sortent brusquement, M. Vallot lève son nez en fleurs, cligne de l'œil vers la porte, et prononce à haute voix :

— C'est *le* nouveau jardinier, qui était avec *le* nouveau cocher.

M. Tiercet fait :

— Ah !

Deux ou trois figures deviennent attentives : tout le monde a compris qu'il s'agit indirectement de M. Nicollet, dont on va peut-être apprendre quelque chose.

— C'est le quatrième depuis que son frère est parti, reprend M. Vallot.

M. Tiercet répète son exclamation. Le docteur Mathorel, qui vient de rater son carambolage, se tourne vers la galerie, en disant :

— S'il en cherche un qui vaille l'oncle Adolphe, il cherchera longtemps.

Penché sur le billard qu'il écrase de son ventre énorme, le Syndic demande :

— Qu'est-ce qu'il est devenu, celui-là ?

On entend le bruit sec des billes qui se rencontrent ; M. Vallot, en caressant son nez couleur d'aubergine, répond :

— Il travaille à la journée tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Un consommateur, que je ne connais pas, apporte son renseignement :

— Il a travaillé toute la semaine chez les Massod de Bussens. M. Massod de Bussens dit qu'il n'y en a point comme lui pour les orchidées.

En ce moment, Paul Bourdon fait son entrée : il est plus jaune que jamais ; il porte des lunettes bleues qui rendent plus louche encore l'expression de ses vilains yeux. Il nous jette un mauvais regard, et va s'asseoir en face de l'inconnu qui vient de parler. Je demande à mon ami, à voix basse:

— Il n'est donc pas mômier comme son père, puisqu'il vient au café ?

Mon ami me répond de même :

— Non. Deux mômiers pour un seul bureau, c'est trop : on s'entend pour la clientèle.

Après les quelques secondes de dérangement causées par cette entrée, M. Vallot reprend :

— ... Le pauvre vieux ! Je l'ai rencontré l'autre jour, là tout près, et je lui ai offert un verre. Il n'a pas voulu. Il s'en allait tout courbé, comme s'il avait quelque chose de cassé dans l'échine.

Le docteur Mathorel, qui tient les trois billes rassemblées dans un coin, sous l'œil mécontent du Syndic, interrompt sa série pour dire :

— Parbleu ! A son âge, on ne peut pas changer ses habitudes. Et c'est lui qui avait créé la Villa Charlotte.

— Il savait bien qu'elle ne lui appartenait pas, objecte le Syndic.

Paul Bourdon approuve :

— C'est clair !

Un autre consommateur se met à raconter :

— Moi, je connaissais un peu *le* jardinier,... l'ancien... qui vient de partir... *il* m'a dit qu'il avait trouvé un jour ce pauvre diable d'Adolphe rôdant par les bosquets,

l'air « tout chose »... « Qu'est-ce que vous faites là, vous ? » qu'il lui a demandé... Adolphe a répondu : « Je vous demande bien pardon : je voulais voir si les *plumbagos* vont bien, parce que ces plantes-là, voyez-vous, il faut les connaître... » — « Ma foi, m'a dit le jardinier, j'ai eu pitié de lui, je l'ai laissé se promener tant qu'il a voulu dans la « campagne », parce que le patron était à Genève. Et il fallait le voir s'arrêter devant tous les arbustes et toutes les plates-bandes !... »

— Vous verrez qu'il finira mal, dit le docteur. Il a le tempérament d'un maniaque... Il finira mal... Et son frère...

— Oh ! interrompt M. Vallot, son frère n'en perdra pas le sommeil !

— Après tout, dit le Syndic, en visant la rouge, chacun est maître chez soi !

Le coup rate :

— Bien sûr, déclare encore Bourdon.

M. Vallot secoue la tête en murmurant :

— Ça n'empêche pas que, quand il sera mort...

— .... Quand il sera mort, répète le Syndic, son âme viendra rôder autour de la Villa Charlotte. Et ça fera une jolie légende!

Là-dessus, quelqu'un demande :

— Et sa nièce ?

— Oh ! ça, dit M. Tiercet, c'est toute une histoire.

Tous les yeux se tournent vers le notaire, qui balance un instant sa tête d'oiseau déplumé, en se demandant sans doute s'il est prudent de parler devant tant de monde. Il répète :

— C'est toute une histoire !

Les joueurs interrompent leur partie ; il passe dans la salle un tel vent de curiosité, que, dans son cadre, le général Dufour lui-même a l'air d'écouter. Comment résister à la tentation ?

— Voyons ! fait le Syndic en s'adossant au billard abandonné.

Alors, Tiercet commence, de sa petite voix grêle comme un de ces sifflets de souris en pain d'épices qu'on vend à la foire d'automne.

— Voilà ce que je sais... Quelque temps après la mort de Jules, M. Nicollet est allé voir sa nièce, dans la maison de la Comète. Et il lui a demandé de tenir son ménage... Elle lui a dit que non,... à cause du renvoi d'Adolphe.

Le docteur Mathorel interrompt :

— ... Du caractère, cette femme-là !

— Vous allez voir, fait M. Tiercet... Il n'a pas tant l'habitude de ne pas faire ce qu'il veut, monsieur Nicollet... Avec sa fortune, vous comprenez !... Alors, il lui a dit : « Sais-tu ce que je ferai ? Je me marierai, et tu seras déshéritée !... » Elle a répondu : « C'est ça qui m'est égal !... » Et il est parti, furieux, en jurant qu'il ne la reverrait jamais !

On se regarde, on se consulte des yeux, on pousse des *hem !* et des *han !* Et M. Vallot demande avec admiration :

— Comment donc savez-vous tout ça, Tiercet ?

Avant que le notaire ait répondu, le Syndic s'écrie :

— S'il a dit qu'il se mariera, vous verrez qu'il se mariera !

Trois ou quatre personnes interrogent à la fois, en regardant le notaire.

— Avec qui ?

Cette fois, la toute-science de M. Tiercet est en défaut ; il ne peut qu'agiter la main en murmurant d'un air mystérieux :

— Ah ! ça !...

De telles conversations recommençaient à chaque instant.

Vers la même époque, M. Nicollet fit quelques tentatives pour se mêler à la vie locale. Il en avait toujours eu l'intention. Il rappelait volontiers qu'en Amérique les hommes qui ont réussi s'occupent ensuite du bien public, et dépensent au profit de tous une part de leurs revenus. Naturellement, la perspective de ses libéralités réjouissait les notables, qui ne demandaient qu'à répondre à ses désirs : on le nomma donc membre du Conseil de Paroisse, membre de la Commission des Écoles, président de la Société pour

le développement et l'embellissement de la Ville, trésorier du Comité de l'Asile des Jeunes filles. Ces comités, ces sociétés, ces commissions faisaient leur œuvre avec une lenteur mesurée qui ne les empêchait point d'être efficaces; M. Nicollet déclara qu'elles « végétaient », et se mit en devoir de les pousser à l'action. Ainsi, l'histoire enseigne que Bielle, au temps des Romains, fut le siège d'une colonie équestre; de menues trouvailles avaient permis aux savants locaux d'affirmer qu'elle recélait des antiquités, peut-être importantes. M. Pierre-Denys prit l'initiative de fouilles dont on attendait beaucoup: des tranchées bousculèrent la grand'-rue, où la circulation fut interrompue, et l'on put le voir, debout sur la terre fraîche, avec le Syndic ou le Bibliothécaire, examinant les débris d'amphores, d'urnes cinéraires, de lacrymatoires qu'exhumaient les terrassiers. Par malheur, ces travaux provoquèrent une épidémie de fièvre typhoïde: au quatrième cas qui se déclara, la municipalité, prudente, fit combler les fossés, où

les vieux ossements reprirent leur repos :

— ... « *Jusqu'au jour du grand réveil* », chantonna le docteur Mathorel.

M. Pierre-Denys se consola sans peine : ces carcasses de morts, ces poteries inutiles ne l'intéressaient guère ; il préférait songer à l'avenir, innover, chercher des moyens inédits d'utiliser pour l'homme les produits de la nature. Dans cet ordre-là, mille idées pratiques jaillissaient de sa cervelle inoccupée : pourquoi ne captait-on pas les forces de l'Arne, la pauvre petite rivière qui descend innocemment du Jura entre ses berges fleuries de reines-des-prés ? elle représentait pourtant un nombre considérable de chevaux, et pouvait actionner bien des turbines. Pourquoi ne songeait-on pas à construire des tramways ? en Amérique, les moindres villes en ont depuis longtemps.

— Mais, ici, disaient les gens, nous avons bien le temps d'aller à pied.

Pourquoi ne constituerait-on pas une société par actions pour installer au bord du lac un hôtel moderne, de premier rang, avec

ascenseur, qui coulerait *la Croix-Rouge*, *la Truite*, même *la Tête de Maure*, — toutes les vieilles maisons dont les enseignes pittoresques se balançaient au vent, — et attirerait sur la ville la bénédiction des étrangers? Mais qui donc aurait voulu déplaire aux patrons de ces antiques établissements en leur suscitant une dangereuse concurrence? — Restait le collège, construit et aménagé en un temps où l'on ne se préoccupait guère de l'hygiène des élèves ni de la commodité des locaux: aussi chacun reconnaissait-il la nécessité de le réparer, et la Commission des Écoles était sur ce point en parfait accord avec la municipalité. Seulement, trois architectes rivaux avaient proposé chacun son plan; comment choisir?

Ainsi la bonne volonté de M. Nicollet se heurtait à des traditions, à des concurrences, à des intérêts qui la paralysaient. Pourtant, il obtint gain de cause sur un point. On consentit à lui laisser réparer l'église : elle fut à ses frais délivrée de la vieille statue païenne, rongée par les siècles, qui depuis un temps

immémorial regardait entrer et sortir les fidèles des cultes successifs, et flanquée de contreforts, qui s'arrangèrent comme ils purent avec la pierre meulière des murailles, dont on gratta soigneusement la noble patine ; en sorte que, nettoyée, recrépie au dehors, repeinte à l'intérieur, polie, lustrée, elle prit l'air tout neuf d'une petite vieille qui s'est couverte de fard et de poudre de riz. On s'aperçut alors qu'elle manquait de clocher, — oubli coupable de son fondateur.

— Nous lui en donnerons un ! déclara M. Nicollet. Mais cela, c'est une œuvre nationale : il faut que chacun s'y intéresse !

Peu de temps après, il s'aperçut qu'il n'y avait dans la ville, en fait de statue, qu'un vieux chevalier bernois qui décorait une fontaine ; et, justement, les journaux annonçaient qu'un sculpteur célèbre, de Paris, venait d'achever un *Guillaume Tell*. Il l'acheta de confiance, l'offrit à la ville, le fit ériger sous l'arbre de la liberté, où il demeurera éternellement avec sa toque, son arba-

lète, et je ne sais quel petit accent étranger qui fait dire aux Biellans :

— Oh ! celui-là, on voit bien qu'il ne vient pas d'Altdorf !

Sous réserve de ces deux cas, les projets que M. Nicollet développait dans ses commissions épouvantaient les bonnes gens tranquilles, accoutumés au train-train douillet de leur lente petite vie, un peu pareille à la rivière dont les forces se perdent à nourrir les truites qui s'y promènent. Ceux qui n'aiment pas à se prononcer avaient dit d'emblée :

— Il faut le voir venir.

Et tous ils guettaient ses mouvements, avec des sentiments complexes où la crainte se mêlait à l'admiration. Chaque fois que les commérages de ses collègues aux diverses commissions qu'il mettait sens dessus dessous rapportaient ses propos ou commentaient ses intentions, les plus prudents énuméraient les difficultés, les discutaient, les trouvaient insurmontables, pour conclure avec ce brave accent traînard qui dévore les finales :

— Si on le laissait faire, oh ! *alô...!* »

Cela voulait tout dire : si on le laissait faire, c'était un saut dans l'inconnu, la ville s'écroulerait comme aux sons de la trompette de l'Apocalypse, une autre surgirait à la place, toute neuve, comme cela se passait là-bas, à l'autre bout du lac, à Clarens, à Montreux. On y gagnerait de l'argent, des tas d'argent ; seulement, ce ne serait plus la bonne petite Bielle d'autrefois, et il faudrait que chacun se démenât comme un diable dans un bénitier pour faire ses affaires. Quelques-uns souriaient à ces perspectives, que d'autres jugeaient terrifiantes. Le docteur Mathorel, qui avait décidément une dent contre M. Nicollet, criait à toute occasion :

— On n'est pas en Amérique, ici ! Gardons nos mœurs, restons nous-mêmes. et qu'*il* nous fiche la paix !

M. Rabourin, le chapelier, qui n'avait plus d'ambition politique pour son compte personnel, mais ne résistait pas à la tentation de tailler quelques croupières à M. Quartier, ripostait :

— Il a du bon, c'est moi qui vous le dis. On n'aurait pas tort de penser à lui pour les prochaines élections communales : car notre pauvre Syndic arrive à l'âge de la retraite.

M. Quartier, qui administrait la ville depuis un bon tiers de siècle, n'avait pas la moindre envie de céder sa place : planté sur ses jambes solides, énorme, massif comme une redoute imprenable, il raillait les partisans de la paisible existence traditionnelle dont la grosse horloge, au haut de la grand'rue, rythmait la marche régulière, — les timides qu'effarouche la rapidité du « progrès moderne ». Ceux-ci répétaient, avec le docteur Mathorel :

— Oui, oui, tout ça, c'est des idées d'outre-mer... Chez nous, on ne va pas si vite, et l'on a bien raison !... Quartier n'est plus jeune, c'est vrai, mais c'est encore l'homme qu'il nous faut !

Et ils restaient la majorité : une majorité inerte et tenace, qui s'effriterait d'année en année, comme la tour romaine ou les rem-

parts, à mesure que mouraient les vieux, mais qui, en attendant, résistait, vaillante à sa manière.

Naturellement, la mésentente était réciproque : la lenteur souvent calculée des Biellans, leurs sagesse placide, leurs tatillonnages exaspéraient M. Nicollet. Comme beaucoup d'Européens qui ont fait leur chemin de l'autre côté de l'Océan, il était revenu plus Yankee que les Yankees, exagérant leur goût de l'action et du faste, mettant une sorte de point d'honneur à surpasser leurs caractères, d'ailleurs dévoyé par son oisiveté forcée. Il répétait volontiers, avec une pointe d'accent anglais :

— Moi, je suis *h*Américain !

Les malins disaient derrière son dos :

— S'il l'était pour de bon, il ne ferait pas tant d'histoires !

Chaque fois qu'un comité enterrait un de ses projets, il rentrait furieux à la Villa Charlotte, la tête enfoncée dans son col de chemise, et se dédommageait en ordonnant quelque bouleversement inattendu dans sa

propriété, où tous les corps d'état trimaient en permanence. C'était sa manière de soulager sa mauvaise humeur : il décrétait la construction d'une dépendance nouvelle, — écurie avec parc pour des biches dont il eût la fantaisie, grotte artificielle, remise pour les machines américaines qui ne servaient pas, basse-cour merveilleuse où l'on collectionnait toutes les volatiles de la création ; ou bien il pratiquait des coupes sombres dans ses bosquets. Mon Dieu, oui, parce que la municipalité refusa de démolir la moitié de la ville, ou d'élever d'un étage les bâtiments de l'hôpital, les vieux chênes respectés par M. Smithson, les marronniers et les *Wellingtonias* plantés par l'oncle Adolphe tombèrent sous la cognée, on massacra une charmille, on déplaça la rocaille, qui ne fut plus qu'un pauvre petit tas de pierres où poussaient de mauvaises herbes. L'oncle Adolphe, qui rôdait constamment autour de la propriété, stationnait sur la grand'route à observer ce qu'il pouvait apercevoir de ces désastres, jusqu'à ce que Christine Laugié

sortît de son enclos pour le consoler un peu. Aux bonnes paroles qu'elle lui adressait, il répondait en secouant sa grosse tête :

— Voir défaire ainsi tout ce qu'on a fait pendant sa pauvre vie..., toute son œuvre..., par de pareils barbares..., non, c'est trop dur..., je n'en peux pas prendre mon parti !

Le récit des colères dévastatrices de M. Pierre-Denys, que quelque valet ne manquait jamais d'apporter en ville, amusait les Biellans : il ne leur déplaisait pas d'affirmer leur indépendance vis-à-vis de ce puissant, qui avait fouetté des esclaves avant la guerre de Sécession et fait peser ensuite sur beaucoup d'hommes libres, blancs ou noirs, le despotisme de son argent. Le Syndic Quartier lui disait en pensée :

— Ici, mon vieux, tu ne feras pas tes trente-six volontés !

Beaucoup de personnes esquissaient dans leur tête la même réflexion : car enfin, parce qu'on a gagné des millions, — Dieu sait comment ! — ce n'est pas une raison pour

qu'on vienne, sur ses vieux jours, bouleverser sa ville natale, pour se distraire. Quand on est riche, on se repose, en dépensant sagement ses revenus: on fait ainsi marcher le commerce sans gêner la tranquillité du prochain. Les plus hostiles commençaient même à murmurer, en imitant l'accent de M. Pierre-Denys :

— Puisqu'il est devenu *h*Américain, il aurait dû rester dans sa *h*Amérique !...

M. Nicollet devint tout à fait impopulaire quand on apprit qu'ayant adhéré à la « Croix Bleue », récemment importée d'Angleterre, il venait de demander à la municipalité la grande salle du château, pour y faire entendre un apôtre de l'abstinence ! Cette fois, la mesure était comble: qu'il bût de l'eau, ce richard, cela le regardait: personne ne lui contestait le droit de cracher dans son verre ; mais vouloir empêcher les autres de boire du vin ! Gâter le plaisir des honnêtes gens qui tiennent à leurs trois décis en déclamant que le vin est un poison qui tue les cobayes, — d'autant plus vite encore qu'il

est meilleur ! Confondre ainsi l'usage permis avec l'abus malfaisant, le produit vénérable de la vigne que le Seigneur Jésus lui-même a béni, et qui depuis deux mille ans sert à commémorer le divin sacrifice, avec les alcools abominables que de vrais criminels frelatent dans les usines ! Se liguer avec les mômiers, l'oïdium et le phylloxera contre les beaux ceps dont la richesse mûrit sur les côtes ensoleillées du Léman, comme si le vin n'était pas le vrai contre-poison de l'absinthe et des autres drogues de même acabit ! La municipalité faillit refuser l'autorisation demandée :

— Mais, observa M. Quartier, monsieur Nicollet est célibataire, en mauvais termes avec sa famille. Il faut le ménager : on ne sait pas ce qu'il fera plus tard pour la Ville.

On accorda donc la salle, en se promettant toutefois d'accueillir l'apôtre abstinent selon son mérite.

Jamais conférence, à Bielle, ne fut annoncée avec un pareil fracas : huit jours à l'a-

vance, les arcades du Vieux-Marché disparaissaient sous des affiches sang-de-bœuf, où le nom de l'orateur s'étalait en lettres énormes, parmi des têtes de mort, des tibias entre-croisés, des bouteilles marquées de l'étiquette : Poison. En même temps, les notables recevaient une invitation imprimée à la troisième personne, qui les convoquait à la Villa Charlotte, « pour dîner avec le Révérend Amos Hobstett ». Le docteur Mathorel poussa l'ironie jusqu'à répondre qu'il était occupé ce jour-là par le transvasage de sa récolte. Mais les autres n'osèrent pas refuser : penauds, gourmés, grincheux, ils allèrent s'asseoir autour de la table somptueuse où l'on ne leur servit, pour arroser les mets épicés , que de l'eau glacée, — et de l'Apollinaris dans les coupes à champagne ! Après quoi, les voitures de M. Nicollet les conduisirent dare-dare au château.

Ils s'y trouvèrent presque seuls, avec quelques pâles mômiers, entre autres Bourdon, le procureur, obstinément jeune malgré les charges qu'il devait porter sur sa cons-

cience, et dont la présence suffisait à justifier le dicton connu :

> Tous les méchants sont buveurs d'eau :
> C'est bien prouvé par le déluge.

Le Révérend Amos Hobstett était un de ces prédicants blafards comme les paquebots anglais en déchargent à la douzaine dans tous les ports du continent. Il parla pendant une bonne heure et demie, dans un jargon à peu près incompréhensible, débitant des statistiques, racontant de terrifiantes anecdotes, exhibant des planches qui représentaient, dans nos viscères, une floraison de maladies à donner la chair de poule. De temps en temps, M. Bourdon frottait sa canne sur le plancher, pour marquer son approbation, ou des mains sèches, dans des gants de filoselle, applaudissaient avec un bruit désagréable de castagnettes. M. Quartier dut réveiller M. Rabourin, qui ronflait ; d'autres dormirent avec plus de discrétion. Quand l'orateur eut enfin terminé, les invités de M. Nicollet allèrent à la file lui serrer la main, comme on fait aux enterrements ;

après quoi, ils le laissèrent partir avec son hôte, et s'en furent terminer la soirée à *la Tête de Maure*, où quelques bonnes bouteilles de vieux La Côte les consolèrent de l'Appollinaris, qui leur troublait la digestion.

Après l'échec de cette tentative philantropique, M. Pierre-Denys cessa de s'occuper de ses combourgeois, sur lesquels il prononça cette sentence catégorique :

— Décidément, ce sont des huîtres !

Et il vécut désormais, à deux kilomètres de Bielle, comme si Bielle eût disparu de la carte du monde. Mais le commerce des hommes lui manquait. Tyrannisé par ses anciennes habitudes, il se levait de bon matin, comme au temps où il travaillait, en sorte que ses journées étaient longues démesurément. Comment les remplir ? Bouleverser le jardin, la maison, les dépendances, élargir son domaine, renvoyer ses domestiques, — cela représentait à peine, en une année, le mouvement et l'occupation qu'il prenait jadis en huit jours. Il essaya d'ache-

ter des tableaux : c'est trop facile, quand on peut les payer leur prix sans y rien connaître. Il acquit une bibliothèque : à quoi bon, quand on hait la lecture ? Il essaya de voyager : hélas ! il emportait son ennui dans ses malles en peau de truie, et ne tardait guère à le rapporter chez lui. Dans les mois d'été seulement, il parvenait à se distraire : des gens qui ne sont pas des « huîtres » viennent occuper leurs villas, sur les rives du lac, ou remplir les hôtels de Montreux ou d'Évian : c'étaient alors des yachts qui mouillaient dans le petit port de la Villa Charlotte, des *mail-coachs* qui soulevaient la poussière de la route, des déjeuners, des dîners, des parties. Et Bielle disait :

— M. Nicollet a renoncé de s'occuper de choses sérieuses : il préfère s'amuser ; il n'existe plus pour nous !

— Ou plutôt, corrigeait le docteur Mathorel, nous n'existons plus pour lui.

— Sa nièce ? demandait quelqu'un. La voit-il encore ?

— Jamais. Depuis qu'elle a refusé de demeurer avec lui, c'est fini.

— Tout de même, elle aurait bien fait d'y regarder à deux fois.

En réalité, Mlle Annette ne regretta jamais rien, — sauf, au commencement, les subsides qu'elle envoyait à ses frères. Sur ce point, les lettres de Pierre la rassurèrent : pourvue par elle du nécessaire, la petite colonie prospérait, dans un vaste domaine conquis sur les forêts ; l'aisance succédait à la misère des premières années ; les enfants de Juste se mariaient l'un après l'autre ; c'était toute une tribu qui pensait à elle avec une affection reconnaissante. Pierre parlait aussi du moment où il pourrait lui rembourser ses avances, et d'une prochaine visite qu'il rêvait de faire au pays. En attendant, Mlle Annette continuait à conduire sa petite école jouer sur l'Esplanade, — bien que la voix publique commençât à lui reprocher d'être trop indulgente à la paresse enfantine et de manquer de méthode ; elle consolait l'oncle Adolphe, qui tâchait de

s'intéresser à des arbres qu'il n'avait pas plantés; elle élevait Anthony, qu'à force de soins elle rapprochait de l'humanité, qui devenait affectueux pour elle, intelligent à sa manière, un peu comme une bête bien dressée. En sorte qu'elle ne s'ennuyait jamais; quand quelque dame, mère d'un élève, lui disait:

— J'ai rencontré hier votre oncle, dans sa grande voiture à quatre chevaux. Il promenait une société très élégante. A côté du cocher, une espèce de chasseur en culottes blanches et en habit rouge sonnait du cor. Voilà des gens heureux, des gens qui savent s'amuser!

Quand on lui disait ces choses, Mlle Annette souriait un peu tristement: car elle s'affligeait en elle-même de la misère intérieure qu'elle devinait derrière ce luxe et ce fracas.

Deux années, je crois, passèrent ainsi; puis un jour, la grande nouvelle éclata.

Elle fut apportée par le cocher au café de *la Tête de Maure* d'où elle s'envola sur la

ville, qu'elle parcourut avec une rapidité de courant électrique. Le cocher entra en coup de vent dans la salle où les habitués prenaient leurs « trois décis » ou leur vermouth de six heures, saisit M. Vallot par le bouton de sa jaquette, et lui dit à brûle-pourpoint :

— Vous ne savez pas ce qui arrive ? *Il* se marie !

Aussitôt, tous les consommateurs furent debout autour du cocher, qui s'expliqua :

— Je veux bien être pendu si je sais comment cette idée lui est venue !... Aucun de nous ne s'y attendait... Une fois pourtant... rien qu'une fois... je m'en suis souvenu après !... il m'a semblé qu'il regardait la petite, en passant...

Il parlait comme si tout le monde eût été renseigné, et personne ne savait rien.

— Quelle petite ? demanda-t-on.

— La fille *au* réfugié, pardine !... qui demeure à côté de chez nous, dans cette espèce de cabane.

— C'est elle ?...

— Bien sûr !

— Pas possible !

— Mais oui !... A présent que je sais, je me rappelle bien... Quand nous passions en voiture, elle était souvent là, comme par hasard... Un petit coup d'œil de côté... Hé ! hé ! Un petit salut... Elle devait avoir son idée... Qui diable aurait pu croire que ça prendrait ?... Une sans-le-sou qui fait son ménage elle-même !... Enfin, voilà qu'il y a trois jours, je le vois qui sort sur la route, tout seul... Ça m'étonne, parce qu'il ne sort jamais qu'en voiture... Il a une peur de mettre un pied devant l'autre !... Je le guette, je le vois qui tire la sonnette du vieux... Alors je me dis : « Oh ! oh ... » Eh bien ! il s'en allait faire sa demande... A présent, ça y est !...

Mille questions jaillirent : on réclamait des détails. Mais le cocher ne savait rien de plus, M. Nicollet n'ayant point la coutume de prendre ses gens pour confidents. Et M. Vallot, en le regardant avec un peu de commisération, conclut :

— A présent, ça ne sera plus la même chose pour vous autres !

Après ce récit, il fut acquis que M. Nicollet avait été frappé du « coup de foudre », préparé d'ailleurs avec art par une petite intrigante. Les âmes romanesques s'extasièrent sur la puissance du sentiment, auquel nul n'échappe; les mauvaises langues s'exercèrent contre Christine, — avec retenue et prudence, toutefois, puisqu'elle passait « grande dame »; le ton général fut celui de l'étonnement, qui s'exprime en exclamations, comme : « Qui s'en serait jamais douté ! » ou en sentences : « Au jour d'aujourd'hui, il faut s'attendre à tout ! »

A dire vrai, M. Nicollet n'avait point été frappé du « coup de foudre », les arbres de sa trempe étant à l'abri de telles surprises; il avait simplement fait un coup de tête, ou plutôt, pris une décision brusque, comme souvent autrefois dans les affaires, risqué un gros coup sans peser le pour et le contre, à la façon des joueurs de *poker* qui se fient davantage à leur instinct qu'à leurs calculs. Un jour peut-être en rageant contre sa nièce, à laquelle il pensait plus souvent qu'il ne se

l'avouait à lui-même, il s'était souvenu des visites que faisait à son frère Jules leur petite voisine, effarouchée dès qu'elle l'apercevait, toute pareille à l'une de ces biches dont les ébats ne l'intéressaient plus. Deux ou trois fois, il l'aperçut à la fenêtre, laissant, comme sœur Anne, errer ses yeux sur le ruban gris de la route, ou comme Cendrillon, cueillant les légumes de la soupe dans le potager que cultivait son père. Une idée lui traversa l'esprit : « Elle ne doit pas être heureuse, cette enfant-là,... pas beaucoup plus que moi, sans doute... » C'était un rapprochement. Une autre fois, il songea : « Pourtant, elle est jolie. Elle ferait honneur à un mari qui lui donnerait des robes de soie et des bijoux... » Un peu plus tard : « Une telle personne, accoutumée au sacrifice et n'attendant rien de la vie, serait une femme dévouée, qui n'aurait pas de caprices. Mais qui diable viendra la chercher là, dans cette chaumière qui menace ruine ?... » Et, presque aussitôt, la réponse : « Pourquoi pas moi ?... » suivie

de la résolution, selon la méthode de là-bas.

Contre son attente, on ne le reçut point comme un sauveur. Au lieu de se jeter dans ses bras, Christine, que les millions n'éblouissaient guère, demanda huit jours pour réfléchir.

— Huit jours ! s'écria M. Nicollet. Réfléchir ! Moi, je me suis décidé en dix minutes.

La réponse du père Laugié le stupéfia :

— Peut-être. Mais pour ma fille, c'est bien plus important !

Il connut alors, pendant une semaine — pour la première fois de sa vie, — l'anxiété de sentir que sa destinée dépendait d'une volonté étrangère. Méfiant, il se demandait parfois : « Est-ce une comédie ? Pourquoi hésiterait-elle ? Que diable ont-ils à réfléchir, quand on leur offre une fortune ? Ils veulent m'en imposer ; c'est du *bluff !...* » D'autres fois : « Après tout, c'est naturel : les jeunes filles sont romanesques, et tout mon argent ne fait pas que je sois un Prince Bleu !... » — En réalité, cet éternel esprit

de sacrifice qu'il trouvait si souvent devant lui, plus fort que sa volonté, contrecarrait ses plans : indifférente aux millions qui s'offraient, Christine ne voulait pas abandonner son père. Si elle céda, ce fut pour enlever au vieux révolutionnaire le souci de « ce qu'elle deviendrait après lui » : son acceptation résignée fut un acte de suprême obéissance.

Elle était un être de douceur, de tendresse, de bonté, une de ces petites âmes jetées dans le monde pour faire rougir les forts et les vainqueurs, un peu semblable à Mlle Annette, bien que moins personnelle et de moins d'initiative. Avec la grâce de son teint transparent, de ses yeux limpides, de ses fins cheveux pâles, de sa voix claire, des choses gentilles qu'elle trouvait toujours à dire, elle était de celles qu'on compare volontiers aux fleurs et aux oiseaux : elle fit son nid à côté de son mari, comme un oiseau, et embauma la maison, comme une fleur, après avoir traversé, avec un sourire étonné, les fêtes somptueuses de ses noces.

Ah ! ces noces ! Les très vieilles gens dirent qu'elles leur rappelèrent le passage de l'impératrice Joséphine, — épisode des temps légendaires qu'ignorait la génération nouvelle ; même, en évoquant ce souvenir, des voix chevrotantes tâchèrent de fredonner la romance qu'une dame de la ville, célèbre par sa belle voix, avait chantée devant la souveraine :

A peine encor le couchant brille,
Un peu là-bas !...

Mais que ces souvenirs parurent modestes ! C'est que le siècle a marché, depuis l'époque où la Beauharnais écoutait des chansons : le moindre parvenu du temps présent a des besoins de splendeur que les princes et les empereurs d'autrefois eussent à peine soupçonnés. M. Nicollet voulut des fêtes telles que Bielle n'en reverrait jamais plus : il manda l'orchestre de Genève au complet, un organiste de Fribourg, et — luxe inouï ! — un violoniste Berlinois, une cantatrice polonaise qui vint de Londres, le plus illustre ténor du grand Opéra de Paris.

— Et il les paye ! ! ! répétait M. Tiercet.

Quand, n'y tenant plus, le notaire commit l'indiscrétion de révéler le chiffre, M. Quartier s'écria :

— C'est de la folie ! on devrait l'interdire !

M. Tiercet lui décocha un regard de côté :

— Essayez *voir* ! fit-il. Avec tout ce qu'il invente pour jeter l'argent par les fenêtres, il ne parvient pas à manger la moitié de son revenu !

Le jour des noces devait être un jour de réconciliation générale. D'abord, M. Nicollet ne comptait inviter que les étrangers notoires en train d'achever leur saison dans leurs villas ou dans les stations à la mode, Divonne, Evian, Territet ; mais Christine obtint qu'il invitât sa nièce ; or, Mlle Annette ne voulut accepter qu'à la condition que l'oncle Adolphe serait de la fête. De ce côté, les négociations furent laborieuses ; quand M. Nicollet eut cédé, sans bonne grâce, avec un geste indifférent et dédaigneux, l'oncle Adolphe fit des difficulés, non par rancune, certes, mais par timidité :

— Je ne peux pas aller avec ce « monde-là », répétait-il en suant d'angoisse. Qu'est-ce que j'y ferais ? Je n'en ai pas l'habitude !

Pourtant, il n'eut pas le courage de repousser une démarche personnelle de la fiancée ; et, aussitôt qu'il eut dit oui, il en perdit le sommeil.

L'acceptation de l'oncle Adolphe changea les plans de M. Pierre-Denys.

— Eh bien, déclara-t-il, je les veux tous !

Aussitôt, il lança des invitations aux notables de Bielle, qu'il ne revoyait pas depuis l'affaire de l'abstinent.

L'Aigle, enguirlandé comme un bœuf gras, pavoisé des pavillons du monde entier, leur fit faire le classique tour du lac, par une de ces belles matinées d'automne, où le soleil dissipe les banderolles de nuages oubliées par la nuit le long des montagnes. Tandis que l'orchestre de Genève exécutait force marches nuptiales, de belles étrangères, en chapeaux fleuris, flirtaient avec des messieurs élégants dont quelques-uns étaient célèbres dans leurs diverses patries. Cependant, la

modeste robe de soie grise de Mlle Annette fraternisait avec la redingote usée de Laugié dont on expliquait sommairement l'histoire :

— C'est le père de la mariée... Un vieux savant qui a joué un rôle dans la Commune de Paris...

L'oncle Adolphe, effaré, sanglé dans une redingote neuve qui l'enveloppait de plis irréguliers, cachait ses grosses mains aux ongles obstinément noirs, en songeant qu'il serait mieux partout ailleurs ; et Christine promenait ses yeux surpris et tristes sur cette foule de visages inconnus qui célébraient son sacrifice.

La magnificence du lunch surpassa toute attente. A elles seules, les fleurs rares qui décoraient les tables représentaient une fortune ; aussi l'oncle Adolphe ne put-il s'empêcher de dire à son voisin de table, M. Rabourin :

— Elles sont bien belles. Seulement, il y en a trop. Les fleurs, ça n'est pas fait pour être empilées comme des tas de pommes de terre !

Quant au menu, — le pays ne produisant rien d'assez cher, — il annonçait entre autres du caviar frais d'Astrakan, des huîtres *Blue-Points*, des sterlets du Volga, des thérapins de Virginie, des canards canvass, des truffes du Périgord, des foies gras de Toulouse et de Colmar : un tas de choses extraordinaires qui venaient de trop loin pour être bien bonnes, mais qui coûtaient les yeux de la tête. Jusqu'aux fromages, qu'on avait été chercher Dieu sait où, comme si Stilton, les Coulommiers, les Gorgonzola pouvaient remplacer le gruyère :

— ... le bon, expliqua M. Quartier, le vrai, celui que les paysans gardent pour les noces de leurs enfants, et que les marchands ne connaissent pas !

Sans parler des carafes de champagne frappé placées devant chaque couvert, les vins illustres du Rhin, du Bordelais, de la Bourgogne, de la Hongrie, arrosaient ces mets magnifiques, — des vins que les Biellans les plus fidèles aux crus nationaux furent forcés de trouver fameux. Seul, le

docteur Mathorel défendit jusqu'au bout les vignobles du pays.

— Oui, oui, très bon, d'accord ! disait-il en dégustant un verre de ce Steinberg Cabinet dont l'Empereur allemand devait plus tard offrir une légendaire bouteille au prince de Bismarck. Mais je me souviens d'avoir goûté jadis un certain Marthoray de l'année de la Comète... Parole d'honneur, il était encore meilleur !

M. Massod de Bussens savourait de préférence le Tokay, qui lui rappelait un voyage en Hongrie :

— Moi, répondit-il, je ne veux pas mal parler de nos vins : vous savez si j'y tiens et si je sais les soigner. Pourtant, ces grands crus étrangers, qui valent des trente et quarante francs la bouteille,... hé ! hé ! dans des occasions comme celle-là, ils ne sont point à dédaigner.

— Oui, mais,... soupira M. Tiercet, qui ne supportait que le Villeneuve et regardait d'un œil mélancolique circuler les bouteilles auxquelles sa prudence l'empêchait de tou-

cher,... est-on bien sûr qu'ils soient naturels ?

L'oncle Adolphe, tout en faisant la moue, avait goûté de tous les plats, trempé ses lèvres dans tous les verres ; en sorte que sa bonne figure était cramoisie.

— Eh bien ! monsieur Nicollet, lui demanda M. Rabourin pendant le dessert, n'êtes-vous pas un peu fier ? Jamais à Bielle on n'a vu un repas comme celui-là ; et c'est votre frère qui nous l'offre !

Le vieux jardinier secoua un instant sa grosse tête pleine de choses, et répondit avec son accent traînard et chantant comme une mélopée :

— Oh ! c'était bien bon... Mais tout ça ne vaut pas un morceau de saucisse aux choux, avec un verre de La Côte !

Dix ans plus tard, on ne parlait jamais à Bielle du dîner de noces de M. Nicollet sans rapporter ce mot d'un sage. On avait oublié le goût du sterlet, celui du canard canwass, l'arome du Stilton, le fumet du mouton Rothschild, mais on se rappelait avec une

pointe d'orgueil qu'un bon Vaudois, le propre frère de l'amphytrion, avait osé proclamer au-dessus des plus fines friandises de la terre entière la saveur triomphante de la cuisine locale et des vins du pays !

M. Nicollet fut un époux heureux et dur, despote, satisfait, taciturne. Lentement, peut-être sans que sa sèche intelligence eût le temps d'en prendre conscience, son cœur racorni s'entr'ouvrit à la joie de sentir, dans son air, dans sa vie, un être aimant, dont il effarouchait, sans les abolir, les tendresses naissantes, le dévouement craintif. Raide, autoritaire, catégorique, il traitait sa femme à peu près comme un bon commis qu'on ne veut pas gâter par des familiarités excessives. Il lui donnait des ordres ; il exigeait des égards ; il semblait tenir davantage à l'obéissance qu'à l'affection. Pourtant, l'affection s'éveillait en lui, gênée comme peut l'être, après un trop long somme, un dormeur obstiné qui manque de place pour étirer ses muscles engourdis. Il s'étonnait d'éprouver par moments un sourd désir

d'être bon, de plaire, de lire un peu de joie dans les yeux soumis de Christine : faiblesses qu'il réprimait, bien entendu, dès qu'il les distinguait. Mais il ne les distinguait pas toujours : elles se cachaient dans quelque repli de son âme pour le guider à son insu. Parfois ainsi, il contenait une volonté désagréable ou rengainait une exigence tyrannique, sans s'apercevoir de la concession qu'il faisait ; ou bien la colère, que lui causaient d'habitude les moindres négligences du service, n'éclatait pas, arrêtée net, fondue en une indulgence dont il s'étonnait. D'une semaine à l'autre, sa maison changeait, devenait moins fastueuse, plus familière, beaucoup plus agréable. Comment ? Il n'aurait pas su l'expliquer ; pourtant, comme sa femme le consultait toujours, il gardait l'illusion d'être l'auteur de ces changements, auxquels il prenait un vif intérêt. Dès le premier mois de leur vie commune, Christine obtint de lui, sans peine, un acte de justice dont la seule pensée l'eût exaspéré. Ils entraient ensemble dans les serres, où

des réparations devenaient indispensables. La jeune femme dit timidement :

— Elles étaient bien mieux soignées au temps de l'oncle Adolphe !

Aussitôt, M. Nicollet développa la théorie qu'il avait exposée, dès son retour, à sa nièce :

— C'est vrai. Mais vous pensez bien que je ne pouvais conserver mon frère pour jardinier.

Debout sous un palmier, jolie à ravir dans ce décor de verdure qui faisait ressortir sa fraîcheur de pastel, Christine demanda, les yeux étonnés :

— Pourquoi ?

Cette simple question, plus encore la candeur qui la posait, ébranla les certitudes de M. Nicollet. Il se sentit tenté de se répéter à lui-même : « Au fait, c'est vrai, pourquoi ? » Et ce ne fut pas sans un certain effort qu'il reprit le raisonnement dont il avait jadis accablé sa nièce :

— Voyons, réfléchissez, ma chère amie ! Je ne puis faire manger mon frère à l'office,

ni mon jardinier à ma table. C'est également impossible pour lui, pour moi, pour les personnes que je désire recevoir, pour les domestiques.

Il parlait sans assurance : au lieu d'affirmer, il plaidait, en doutant de sa cause. Tout à coup, pendant que les paroles tombaient de ses lèvres, il revit dans mémoire la figure de l'oncle Adolphe le jour de l'exécution : cette bonne grosse tête rouge, faite pour s'épanouir comme un large tournesol, et qui, au coup de fouet de l'injustice, se décomposait presque, expressive et douloureuse comme une tête de martyr. Christine, cependant, réfléchissait, en suivant des yeux les lentes évolutions d'une tortue sous des lianes.

— Ce sont peut-être des préjugés, dit-elle doucement.

Comme son mari ne répondait rien, elle ajouta :

— Et puis, il eût été si facile de lui construire une petite maison dans la propriété, derrière les bosquets. Il n'est pas gênant, il n'aurait dérangé personne.

— Tiens ! s'écria M. Nicollet, je n'ai pas eu cette idée.

Christine saisit au vol ce regret furtif :

— On peut encore la réaliser, insinua-t-elle.

M. Nicollet objecta :

— C'est un peu tard : il est parti.

— Il reviendrait.

Finement, elle ajouta, pour lui fournir un prétexte à retraite :

— Comme ces pauvres palmiers seraient contents ! Et les orchidées ! Et moi, qui l'ai toujours vu aller et venir dans le jardin, depuis ma petite enfance... C'est un de mes bons souvenirs, l'oncle Adolphe ! Croiriez-vous que, quand j'étais tout enfant, nous nous battions à coups de boules de neige, par-dessus les haies ? Et il faisait semblant de se sauver !

— Si vous y tenez, conclut M. Nicollet.

Le lendemain, Christine allait elle-même avertir l'oncle Adolphe, qui, sans le moindre amour-propre, se mettait à pleurer comme une Madeleine en apprenant qu'il retrou-

verait ses chers légumes, ses arbres, ses plantes :

— ... Ou du moins ce qu'on en a laissé... Car ils en ont fait des ravages, les barbares !... Ce qu'il faudra bûcher pour remettre en ordre tout ça !

Quand le retour de l'oncle Adolphe fut décidé, Mlle Annette ne se fit pas prier pour reprendre à son tour le chemin de la Villa Charlotte.

— Il y a de méchantes enchanteresses qui changent les hommes en bêtes, disait-elle à Christine ; et il y a de bonnes saintes qui changent les loups en agneaux. Je ne dis pas que mon oncle était un loup, non, pas tout à fait ! mais il était dur, et vous le rendez bon.

— Je vous assure que mon mari est très bon, répondait Christine. Seulement, il a trop travaillé dans sa vie. A présent, il a du loisir, voilà tout.

Un autre miracle de la jeune femme, ce fut de maintenir l'équilibre entre son père et son mari. Celui-ci, avec son terrible instinct

possessif, la regardait comme sa chose, entendait la tenir dans sa forte main musclée et tenace. De son côté, le vieux proscrit, avec sa longue tendresse exclusive, son égoïsme de solitaire, son caractère absolu de logicien, n'admettait point qu'en cédant sa fille, il eût perdu sur elle le plus clair de ses droits. Ces deux affections inconciliables, également despotiques, se heurtaient constamment : Laugié, s'il se jugeait lésé, disparaissait dans ses paperasses, morne, malpropre, affaissé comme s'il voulait se laisser mourir. Au moindre vent de jalousie qui se levait en lui, M. Nicollet redevenait âpre, agressif, volontaire. Impossible à Christine de s'éclipser pour dix minutes sans qu'il s'en aperçût. Dès qu'il la devinait absente, il tournait dans la maison en demandant aux domestiques, avec un certain air furieux qui faisait leur joie :

— Où est madame ?

A la réponse attendue : « Madame est chez monsieur son père », il répliquait :

— Je le sais bien.

Et les femmes de chambre riaient derrière son dos. Puis, Christine rentrée, les reproches commençaient, injustes :

— Pourquoi donc êtes-vous *toujours* là-bas ? Pourquoi votre père ne vient-il pas ici ?

Elle répondait doucement :

— Mon père tient à me voir quelquefois chez lui.

Un geste tranchant, un regard dur, puis :

— Il devrait pourtant comprendre qu'à tous les points de vue, la Villa Charlotte vaut mieux.

Buté dans ses habitudes, le vieil homme ne comprenait pas : il ne sonnait qu'à contre-cœur, le moins souvent possible, à la grille monumentale de son gendre, et persévérait à réclamer sa fille qui lui restait fidèle.

A chaque instant, M. Nicollet se heurtait ainsi à des résistances, à des entêtements qui lui semblaient l'absurdité même. Pourquoi donc l'oncle Adolphe n'avait-il pas accepté, précédemment, des offres qui lui ga-

rantissaient l'aisance ? Pourquoi Mlle Annette tenait-elle obstinément à l'insupportable marmaille tapageuse de son école, à son filleul malade, idiot et défiguré, à sa vieille Emmeline qu'elle était obligée de servir pendant dix mois sur douze, à cause des rhumatismes qui lui nouaient les mains et tordaient les membres ? Pourquoi cet imbécile de Laugié, — l'esprit le plus faux qui ait jamais rêvé la régénération du monde, — voulait-il absolument voir sa fille *chez lui*, c'est-à-dire dans une masure dont les plafonds tombaient, à peine meublée de misérables chaises paillées et de fauteuils crevés qui crachaient leur crin ? Pourquoi Christine, — si raisonnable pourtant, capable d'apprécier les belles choses, — se prêtait-elle à ce caprice, au lieu d'expliquer à son père qu'on est beaucoup mieux dans une propriété d'un demi-million, meublée à l'anglaise, avec parc, serres, pièces d'eau, etc., que dans une baraque dont un entrepreneur de démolition voudrait à peine ? Oui, pourquoi ceux qu'il désirait obliger, ceux auxquels il aurait pu s'attacher

quelque peu, son frère, sa nièce, sa femme, pensaient-ils autrement que lui sur toutes choses, comme si l'exemple décisif de sa vie ne suffisait pas à leur démontrer l'éclatante supériorité de ses principes, de sa sagesse, de ses opinions, de ses habitudes ? C'étaient de pauvres gens sans sécurité d'avenir, à la merci d'une maladie un peu longue, condamnés selon les apparences à une vieillesse besogneuse : il leur offrait une part de son superflu, — lui qui pouvait à son gré les enrichir ou les laisser pauvres, — sans leur rien demander en échange, sinon d'en jouir à sa manière, et les fous passaient leur chemin, dédaigneux de l'aubaine, pareils à ces chevaux stupides qui refusent de boire aux arrêts et recommencent à tirer leur charge avant d'avoir repris haleine. Autre sujet d'étonnement : ces toqués semblaient heureux, beaucoup plus heureux que lui-même, à peu près comme s'ils eussent été les riches et lui le pauvre. Christine, au bras de son vieux bonhomme de père, s'épanouissait dans le jardinet, devant la masure en ruines : M. Ni-

collet les observait d'une fenêtre, sans se montrer, et les voyait penchés l'un vers l'autre, babillant, ayant mille bagatelles à se confier et se réjouissant ensemble pour des riens, pour un perce-neige qui pointait parmi les ronces ou pour un nid que des oiseaux construisaient dans la haie ; tandis qu'auprès de lui, dans les splendeurs de son jardin ou de ses salons, elle conservait l'air gêné d'une personne timide, en visite chez des amis trop élégants. Annette et Anthony l'étonnaient plus encore : le pauvre être, en grandissant, enlaidissait autant que possible, avec de poils follets qui végétaient par touffes irrégulières sur sa face rougie, tandis que ses vagissements à peine humains et les soubresauts de son intelligence incomplète achevaient de l'isoler aux confins de l'animalité : mais il rayonnait aux côtés de sa marraine, rayonnante aussi de l'affection qu'elle avait pour lui, presque fière, ma foi, de le promener, et ce couple singulier semblait heureux, — heureux à la manière de Christine et de Laugié. Et l'oncle Adolphe, depuis

qu'il reprenait ses anciennes fonctions, retrouvait ses plantes, réparait sa rocaille, s'en allait de plate-bande en plate-bande, — il était encore plus heureux que les autres, heureux comme un roi, avec sa bonne tête cramoisie, sa chemise sale, ses sabots, son vieux chapeau bosselé par la pluie, — lui pourtant le plus pauvre de tous, lui qui possédait à peine un livret à la caisse d'épargne et les habits neufs qu'on lui avait donnés pour la noce ! Oui, le contentement, la joie, l'affection, le bonheur en un mot, fleurissaient ainsi autour de M. Nicollet sans que ses millions y fussent pour rien ; et ils l'atteignaient, ils le caressaient, ils le pénétraient comme une chaleur douce et lente, qui va peu à peu dégourdir des membres glacés. Après s'être dit longtemps : « Ces gens sont fous, tout simplement ! » il commençait à ajouter : « Hé ! hé ! qui sait ?... » Au lieu de les écraser de sa supériorité dédaigneuse, il se mettait à les observer, les écoutait, leur cédait quelquefois, comme s'il commençait à reconnaître leur sagesse. La découverte qu'il

faisait ainsi d'eux l'occupait en l'étonnant, comme celle d'un nouveau monde. Plus d'ennui : Christine le distrayait. « Où est-elle ? Que fait-elle ? Que pourrais-je lui dire ? » Autant de questions auxquelles il cherchait des réponses. Il en vint même à se demander : « Que pourrais-je faire qui lui fût agréable ? » Hélas ! c'était un problème où se perdait sa bonne volonté, car il n'y trouvait que des solutions banales, qui se règlent à coup de bank-notes, et que la jeune femme repoussait en souriant :

— Que penseriez-vous, ma chère amie, d'un yacht ?

— Vous n'aimez pas l'eau !

— Le yacht serait pour vous.

— Il faudrait des matelots : j'aime mieux les bateaux à vapeur.

— Pourtant, nos voisins de campagne en ont tous.

— Mais puisque nous n'y tenons ni l'un ni l'autre ?...

Ou bien, — incorrigible, — M. Nicollet, après réflexion, proposait de transformer la

pièce d'eau, de renouveler le mobilier, d'augmenter l'écurie :

— Que diriez-vous de quelques beaux chevaux de selle ?

— Je ne sais pas monter, mon ami.

— Qu'importe ! Vous les auriez, ils seraient là.

— Je n'en ai pas la moindre envie.

— Vous n'avez donc aucun désir, aucun caprice ?

Un jour, elle s'enhardit à répondre :

— J'en ai un... Je voudrais... Ne vous fâchez pas, je vous en prie !... Je voudrais... un peu plus de simplicité !

Il fit la moue et répliqua, plutôt sèchement :

— Fortune oblige, ma chère amie, vous l'oubliez toujours.

Mais. dans le fait, il réprimait les fantaisies somptueuses qui le hantaient, observait d'un œil moins méprisant la pauvreté des autres, s'efforçait même de causer avec l'oncle Adolphe, qui avait toujours un peu peur de lui, et de se familiariser avec Laugié, qui le

regardait de travers. Une espèce de bienveillance se développait en lui, adoucissait ses ordres, modifiait ses allures ; il éprouvait un contentement inconnu quand Christine lui témoignait un peu plus de confiance, un peu plus d'abandon, ou même quand Laugié, sortant de sa réserve, se hasardait à lui exposer ses doctrines sociales. Avec sa fine clairvoyance, Mlle Annette notait les phases de cette transformation, et, quand elle rentrait à la maison de la Comète, disait à la vieille Emmeline :

— La petite fait un miracle, là-bas. Il devient bon !

Le miracle, Christine ne l'acheva pas : elle mourut subitement, un soir d'été, sur la terrasse, à côté de son mari qui la regardait. Un hoquet, un soupir, — ce fut fini : les médecins parlèrent d'une embolie...

... Devant ce vide en un instant creusé sous ses pas, M. Nicollet eut la révélation presque soudaine du nouvel homme qui naissait en lui, des vérités inconnues dont ses

yeux apprenaient à percer les voiles, des affections qui se développaient dans son cœur, comme des graines longtemps inféconds, dont un sol dur a retardé la poussée, et qui germent lentement jusqu'à la lumière. Oh! le désespoir de perdre tout cela, en une seconde, sur un signe muet de la Destinée, sans rien pouvoir de plus qu'une feuille sèche contre l'eau ou le vent qui l'emporte! La lourde rechute dans l'ancienne solitude, combien plus affreuse, dans l'ennui aggravé de regrets et de souvenirs! Maintenant, le deuil seul emplissait ses journées. Pour le cacher aux yeux étrangers, M. Nicollet bandait les dernières forces de son orgueil: le désespoir jaillissait quand même, de tout son être, de son désœuvrement, de ses interminables promenades à travers le parc ou parmi les fleurs qui s'épanouissaient dans le printemps, de ses visites presque timides au vieux Laugié, qui du moins pleurait avec lui, de ses colères sans cause de lion terrassé, de ses soliloques derrière les bosquets ou dans les chambres où jamais, jamais plus

ne glisseraient les pas légers de Christine. Et l'indifférence haineuse des domestiques, des gens d'affaires, de tous ces étrangers qui l'entouraient, subissant sa dure autorité avec des rancunes et des convoitises ! Un jour, il saisit au vol, entre deux femmes de chambre qui ne le voyaient pas, des rires étouffés, puis cette phrase, lancée en imitant railleusement sa voix, son accent :

— Où est madame ?

C'étaient les seuls mots par lesquels il eût jamais trahi sa tendresse : ignorés de celle qu'ils auraient réjouie, ils n'avaient atteint que ces oreilles hostiles, et des bouches amères d'envie les lui renvoyaient à cette heure, comme pour aviver sa plaie. Son premier mouvement fut de fondre, la canne haute, sur les servantes, de les frapper comme des négresses, de les chasser comme des chiennes. Une pensée subite l'arrêta net :

— Non, non... Elle aurait pardonné... Je pardonnerai, comme elle...

Il passa, la tête un peu plus basse, stupé-

fait de cette clémence étrangère à son être que la morte avait déposée en lui, en partant, comme un levain de bonté, ou qu'elle lui envoyait peut-être à travers l'infini, comme un timide et suprême adieu...

... Cependant, les regards curieux de Bielle, qui s'étaient un peu détournés de M. Nicollet pendant la courte période de sa vie conjugale, se braquaient sur son veuvage. Comment supportait-il son malheur? Se remarierait-il on non ? Qu'allait-il inventer pour se consoler ? Des jeunes filles et leurs mères bâtissaient des châteaux en Espagne : pourquoi la chance de Christine ne se renouvellerait-elle pas ? Les pères, positifs, répondaient :

— Ces aventures-là ne recommencent pas deux fois dans la même ville !

— Qui sait ? qui sait ? disait M. Tiercet, qu'on écoutait comme un oracle parce qu'il passait pour connaître les affaires de M. Pierre-Denys. Il va s'ennuyer. Il a peur de la solitude. Les paris sont ouverts !

En attendant, Mlle Annette redevenait un personnage :

— ... Vous verrez, ma chère, qu'elle finira par hériter : c'est dans l'ordre, n'est-ce pas ? et puis, la vertù est toujours récompensée !

M. Quartier ourdissait des plans pour rappeler l'intérêt de M. Nicollet sur les affaires communales :

— Nous avons peut-être eu tort, disait-il, de le contrarier. Un peu de complaisance pour ses idées l'aurait conquis, nos fils en auraient la récompense...

Les domestiques de la Villa Charlotte apportaient des bruits contradictoires sur les sentiments, les intentions, l'état d'âme de leur patron. C'est ainsi qu'on apprit un jour, par un valet de chambre, qu'il avait commandé, pour la tombe de la morte, un monument splendide à un grands artiste de Paris.

— Bonne affaire pour le cimetière ! déclara le Syndic.

L'information fut presque aussitôt démen-

tie : le père Nanneau, le vieux marbrier qui depuis trente ans fournissait les croix, les colonnes, les pierres à tous les morts de Bielle, annonça — non sans une pointe de légitime orgueil, — qu'il avait reçu la commande de M. Nicollet :

— M. Nicollet est venu lui-même au magasin, racontait-il à tout venant,... oui, lui-même, en personne... Je lui ai montré mes plus beaux modèles... Ah ! dame ! des modèles comme on n'en fait pas pour n'importe qui !... Je lui disais : « Voici, voici et voilà, et ça coûte tant !... » Il tournait les pages de l'album sans seulement regarder... Et puis, il l'a fermé, il a eu l'air de demander conseil à la lune, et il a dit : « Une croix,... une simple croix en marbre blanc, c'est ce qu'il y aurait de mieux... Pas trop grande : il faut de la place pour les fleurs !... » Oui, voilà ce qu'il a dit !... Moi, je lui ai répondu : « Comme monsieur voudra ! » Alors, il s'est accoudé sur l'album, la tête dans ses mains, et il est resté un grand moment comme ça, en regardant droit devant lui, sans rien dire...

Et le père Nanneau fit une croix, qui ne différait pas sensiblement de beaucoup d'autres érigées, sur d'humbles tombes, par des veufs ou des orphelins qui ne roulaient pas sur l'or.

Souvent, on voyait M. Nicollet sortir de sa villa, à pied, comme un pauvre homme, et se diriger lentement vers le cimetière. Il faisait deux ou trois fois le tour de la tombe, toujours couverte de palmes et de couronnes, mais sans s'attarder, ignorant la rêverie. Puis il s'en allait, désorienté, à peu près comme s'en va celui qui a vainement frappé à une porte amie. Les mains derrière le dos, la tête inclinée, il arrivait devant son beau portail doré, qui s'ouvrait aussitôt à deux battants ; au lieu d'entrer, il donnait d'un signe l'ordre impérieux de le refermer, et rebroussait chemin jusqu'à l'humble petite porte de bois de la masure à côté, où il pouvait passer des heures et des heures avec Laugié. Du haut de l'Esplanade, les promeneurs distinguaient les deux vieillards, assis à côté l'un de l'autre sur un banc de bois

vermoulu, dans la splendeur du paysage d'été qui étendait derrière eux le bleu du lac, l'azur du ciel, le vert profond des montagnes : tels, deux cadavres d'insectes, l'un aux ailes d'or, l'autre tout noir, qu'une même roue aurait broyés. Chacun ruminait ses souvenirs, et prononçait à de longs intervalles une phrase que l'autre venait de penser, toujours sur Elle. Laugié disait :

— Quand Elle avait six ans...

Et M. Pierre-Denys écoutait ses histoires comme un évangile. Le jardin en désordre, les volets disloqués, les murs en ruines de la masure ne lui paraissaient plus d'une misère abjecte : n'était-ce pas le cadre modeste dont elle ne s'était jamais tout à fait détachée ?

— Elle aimait cette place, expliquait Laugié. Elle disait que là, justement là, sous cet acacia, on est mieux qu'ailleurs pour regarder le Mont-Blanc...

M. Nicollet pensait :

— C'est vrai, on est mieux là,... sur ce vieux banc,... pour souffrir !... C'est tout ce

qu'il faut !... Un petit coin où se tapir, sans rencontrer des regards d'envie,... sans entendre des voix hostiles... Un petit angle de silence et de paix !...

Il découvrit aussi la bonté de son frère Adolphe, dont sa peur de la solitude le rapprochait. Adolphe avait voué à la mémoire de Christine une adoration passionnée : lui, presque toujours muet, il parlait d'elle en revêtant ses regrets d'expressions que Pierre-Denys eût vainement cherchées, expliquant le charme et la lumière de cette si jolie âme éteinte. Appuyé sur sa bêche, le front en sueur sous son chapeau bosselé, il disait à son frère, debout et tête basse devant lui :

— Elle semait la paix et la douceur, à pleines mains. On devenait meilleur rien qu'en la regardant. Quand elle traversait le jardin, je m'arrêtais dans mon travail,... comme à présent,... et je disais en dedans de moi : « Voici celle qu'on ne peut voir sans l'aimer, celle dont l'âme ignore le mal, celle dont la joie sort comme le parfum du lys... Elle a fait un paradis de la maisonnette où

elle embaumait la vieillesse de son père... Depuis qu'elle est ici, le paysage est plus beau... » Alors, je me remettais vite au travail en me disant encore : « Il faut semer pendant qu'elle passe : les fleurs viendront mieux... Il faut planter pendant qu'elle regarde : les boutures auront plus de force... Car tout ce que rencontrent ses yeux doit être embelli !... » Oui, voilà ce que je pensais, quand elle traversait le jardin... Maintenant, je m'arrête devant ces choses qu'elle ne verra plus... Ah ! mon Dieu ! comme c'est changé !... Et je n'y cherche plus que son souvenir...

M. Pierre-Denys, les mains derrière le dos, écoutait son frère, en l'approuvant :

— Oui, c'est vrai, c'est vrai...

Il se demandait :

« Où cet homme simple trouve-t-il des mots que j'ignore pour exprimer des sentiments que je croyais ignorer aussi, et qui pourtant s'agitent au fond de moi ? D'où lui vient cette science que mon travail ne m'a point donnée ? Il souffre, et sa souffrance se

soulage en se manifestant. Tandis que je me raidis contre la mienne, et voudrais la cacher, et ne trouverais que des blasphèmes ou des cris de colère, si je desserrais les lèvres! »

De même auprès d'Annette. Parfois, une sorte de jalousie le mordait, comme au temps où Christine s'enfuyait chez son père : tous avaient mieux connu, mieux compris, mieux aimé la morte ! Lui, ne devinait son charme que depuis qu'elle n'était plus. Ah ! pourquoi, pourquoi donc n'avait-il pas bu toute la lumière, toute la bonté, tout le bonheur qui émanaient d'elle, quand elle était là, près de lui, et qu'il lisait si mal au fond de ses beaux yeux ?...

— Annette, tu l'as aimée, elle t'aimait, je suis seul, ne reviendras-tu pas habiter la Villa Charlotte ?

Ce fut presque une supplication qui jaillit ainsi de son cœur, un jour d'automne où la tristesse désespérée du lac, s'ajoutant à la sienne, l'avait poussé jusqu'à la maison de la Comète. Il ajouta :

— Naturellement, tu garderas Anthony, tu garderas ton école, tu seras libre, tu me donneras ce que tu voudras de toi-même.

Il capitulait, sans conditions, comme un général acculé, qui se sent perdu. Annette vit la détresse dont il était l'image, l'angoisse de ses yeux où la domination s'éteignait, le tremblement de ses mains tenaces, le désarroi de son être, vieilli de plusieurs années en quelques mois. Avec une bonté délicate qui l'empêchait d'aller jusqu'au bout de sa victoire, elle répondit :

— Je veux bien, mon oncle... Je prendrai soin qu'Anthony vous gêne le moins possible... Quant à mon école, je m'en lasse un peu : j'y renoncerai.

VII

DERNIERS PROPOS

J'étais resté plusieurs années sans revoir Bielle. Je revins passer mes étés dans les environs, quelque temps après que l'existence des habitants de la Villa Charlotte se fût organisée définitivement. La ville était en pleine transformation : bien que M. Pierre-Denys ne se mêlât point des affaires publiques, ses idées triomphaient. Quatre ou cinq usines, de fondation récente, se partageaient les forces captées de l'Arne, jusqu'alors inutile et gaie, qui maintenant terminait son cours dans des canaux obscurs ; le collège était réparé ; une voie nouvelle, occupée surtout par des marchands de bicy-

clettes, longeait la Place d'Armes ; de larges quais, plantés de petits arbres neufs, aux troncs grêles, se développaient des deux côtés de l'embarcadère, où le vieux pontonnier aveugle, débris des temps passés, se faisait conduire encore à l'heure des bateaux. Une génération nouvelle, plus active, plus entreprenante, plus hardie, chassait devant elle les anciens, lents et tatillons : les « lambins », les *tatadzenets*. M. Quartier avait dû résigner ses fonctions : son énorme silhouette errait lourdement par les rues, comme s'il eût eu pour tâche d'égaliser les derniers pavés ronds, à force de les écraser sous ses pieds énormes ; Marc Maguet, son père étant mort, avait cédé la clinique à un médecin étranger et quitté la ville. Bien d'autres changements étaient survenus : des hommes nouveaux défilaient sous l'œil rond de la grosse horloge, qui continuait à observer les gens et les choses du haut de sa tour carrée ; et l'on s'occupait beaucoup moins des Nicollet, qui appartenaient à l'histoire ancienne.

Comme je n'habitais pas loin de la Villa Charlotte, je ne tardai guère à rencontrer Mlle Annette. Elle faisait souvent la route à pied pour aller en ville, bien que, l'âge venant, elle consentît quelquefois à user de la victoria. Nous eûmes bientôt renoué connaissance :

— Eh bien ! mademoiselle, vous voilà dans l'opulence !

— Il paraît.

— Cela vous plaît ?

— Je m'habitue.

Elle conservait son humour, son joli sourire, le rayonnement de bonté qui donnait à son visage, un peu flétri pourtant, je ne sais quelle expression de durable jeunesse, malgré ses cheveux grisonnants et ses toilettes à l'ancienne mode. Son visage s'assombrit quand je m'informai des siens : la vieille Emmeline était morte :

— Elle nous a servis pendant plus d'un demi-siècle ! Mon oncle a voulu lui assurer un petit capital, pour qu'elle se sente indépendante pendant ses derniers jours. Elle a

refusé. « Qu'est-ce que j'en ferais? disait-elle. Vous me gardez, c'est tout ce que je demande! » Jamais elle n'a voulu s'en aller pour une cure à Bade ou à Aix, par peur de quitter la maison. Elle disait aussi : « Il faut supporter le mal, quand Dieu l'envoie ». Elle ne se plaignait jamais et n'exigeait rien. C'était une sainte.

Mort aussi, Anthony, le pauvre être inachevé dont aucun sage n'eût expliqué la raison d'être.

— Mais l'oncle Adolphe est toujours là, vaillant, solide, heureux comme un roi.

— Et mon ancien ami Pierre, avez-vous de ses nouvelles?

Elle s'anima aussitôt :

— Il est venu nous voir, l'année dernière. Vous ne saviez pas?

— Non, je ne savais pas.

— Ah! si vous l'aviez vu!... Un géant, un vrai bon géant; avec une grande barbe et des mains,... des mains qui ont abattu des arbres, allez!... Il a six enfants, maintenant, croiriez-vous? Nos deux sœurs sont mariées.

Ils ont d'immenses propriétés, qu'ils ont eux-mêmes défrichées, où ils vivent ensemble, comme une tribu. Pierre est le chef de la famille...

Je cherchais au fond de mes souvenirs : je ne le voyais plus qu'à travers une vieille photographie, où il était debout à côté de moi, me surpassant de la tête, le mains sur mon épaule, comme si nous étions prêts à unir nos forces contre cet animal de Paul Bourdon.

— Pierre est un brave homme, continua Mlle Annette. C'est lui qui a relevé la famille, c'est lui qui a fait sa prospérité.

— Vous l'y avez un peu aidé, mademoiselle Annette.

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux :

— Moi ? Vous rêvez ! Qu'aurais-je pu faire pour eux ?

Je crois vraiment qu'elle l'avait oublié...

A notre troisième rencontre, elle me dit en me quittant :

— Venez donc nous voir, puisque nous

sommes voisins. Mon oncle sera content de vous connaître.

— Votre oncle, M. Pierre-Denys? Franchement, j'ai peur de lui!

— Quelle idée! Venez: vous verrez qu'il n'est pas si terrible!

Comment résister à la tentation de voir de près un tel homme? d'écouter de sa propre voix le récit de ses aventures? d'avoir en tout cas de sa personne une impression directe, une connaissance plus sûre? La curiosité s'en mêlant, la grille somptueuse de la Villa Charlotte s'ouvrit un jour devant moi. Un valet de chambre m'introduisit dans un petit salon « Liberty », où Mlle Annette ne tarda pas à me rejoindre:

— Mon oncle est dans la véranda, me dit-elle. Je vais vous présenter.

Je me laissai conduire auprès d'un robuste vieillard, petit, sec, nerveux, très droit sous le poids des années, l'œil vif, les traits nets, le cou serré dans un col aussi dur qu'un carcan: l'homme que j'avais aperçu jadis, toujours pareil à lui-même, tel que je me le re-

présentais. Il se leva pour me recevoir, d'un mouvement rapide et saccadé, et il me tendit la main en disant :

— Je suis content de vous voir, monsieur, puisque vous êtes un ami de Pierre,... un brave garçon,... qui honore sa famille.

Là-dessus, nous causâmes de la pluie et du beau temps, pendant un petit quart d'heure. Dans le bas du jardin, j'apercevais l'oncle Adolphe, en bras de chemise, qui travaillait autour d'un massif de *plumbagos*, épanouies comme d'énormes touffes de jasmin bleu. Comme la conversation restait languissante, je pris congé :

— Vous reviendrez, me dit M. Nicollet.

Je m'inclinai, en me promettant de n'en rien faire. A quoi bon ? Je ne l'avais point intéressé, il me semblait un homme comme beaucoup d'autres : nous ne pouvions prendre aucun agrément à nous fréquenter. Mais, deux ou trois jours après, en analysant mon impression, elle me parut incertaine : il y avait en M. Nicollet « quelque chose » qui m'avait échappé. Ce fut pour découvrir ou

définir ce « quelque chose » que je revins.

Cette fois, ce fut différent.

C'était après déjeuner, dans la véranda. Il y avait là, en train de prendre le thé, que servait Mlle Annette, les deux intimes de la maison : le pasteur Trembloz et le docteur Mathorel, toujours alerte, exubérant, paradoxal et réconcilié depuis longtemps avec M. Nicollet.

L'un et l'autre m'inspiraient une vive sympathie : M. Mathorel, pour sa franchise, pour sa brusque bonhomie, pour l'indépendance de son esprit de prime-saut ; M. Trembloz, en raison d'une « histoire » assez romanesque qui remontait à quelque quinze années, et que j'ai racontée ailleurs. Maintenant, le calme s'était fait sur ces choses passées ; personne ne songeait plus à lui rien reprocher, et la paroisse entière l'aimait et le respectait, car il était de ces hommes dont la hauteur d'âme impose le respect et dont la bonté gagne les cœurs. De ses luttes, de ses peines anciennes, il ne gardait qu'une trempe plus forte, le courage de vivre seul, la volonté du

sacrifice : même il repoussait si loin ce dernier trait, qu'il avait délibérément renoncé au don d'éloquence qu'il possédait autrefois, pour répandre la chaleur sans briller, la lumière sans éblouir. Ses sermons n'attiraient plus comme les *récitals* d'un virtuose : ils laissaient une impression plus durable et, s'ils n'exerçaient plus la même attraction stérile, semaient plus fécondes les graines de la charité.

Le docteur et M. Nicollet fumaient de superbes havanes, importés directement de Cuba, en causant avec lenteur, tandis que leurs yeux erraient sur le paysage où s'épandaient les teintes spéciales de l'automne. Or, l'automne est la vraie saison du Léman, dont la beauté bleue gagne en mystère quand les rayons du soleil ne l'atteignent que filtrés par des vapeurs d'opale. Alors, des couleurs follement riches, divinement assorties courent sur ses deux rives, et le Jura, dont l'immobilité massive ferme l'espace, regarde les Alpes lointaines s'éloigner encore et flotter dans l'espace, comme si leurs pre-

mières neiges ou leurs vieux glaciers éternels allaient se dissiper. Quand j'entrai, l'on parlait certainement du paysage ; car M. Nicollet reprit, après les salutations qui interrompirent un instant la causerie :

— ... Quand j'étais enfant, rien ne m'agaçait comme d'entendre proclamer que ce pays est le plus beau du monde, par des gens qui n'en avaient jamais vu d'autres. Eh bien ! je ne suis pas éloigné maintenant de trouver que leur foi ne les trompait guère. En tout cas, il fait bon y finir sa vie, quand on l'a quitté longtemps.

Le docteur Mathorel cligna des yeux et dit, en regardant Mlle Annette :

— Peut-être que mieux vaut ne le quitter jamais.

— Autre question ! répliqua M. Nicollet. Ce n'est pas pour rien que la terre est grande. S'il y a tant de pays qui se ressemblent sans être les mêmes, pourquoi renoncer à leur demander une vision plus large du monde, ou même plus d'aisance et plus de liberté ?

Il parlait posément, en homme qui réfléchit, qui recherche l'échange des idées.

— Sans doute, dit le pasteur Trembloz. Les conditions actuelles de la vie permettent, exigent même que ceux qui le peuvent ouvrent un champ plus vaste à leur activité.

— Heu ! heu ! fit le docteur, il y a un proverbe qui dit : « Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. » Les proverbe sont quelquefois raison.

— On attache la chèvre, tandis que l'homme choisit son terrain, dit M. Nicollet. L'homme est un être de liberté et de volonté : il est le maître de sa destinée, il fait ce qu'il veut...

En ce moment, on entendit grincer le gravier des allées : c'était l'oncle Adolphe, qui charriait une brouette pleine de mauvaises herbes, de branchillons coupés, de tiges mortes. Les regards de tous se tournèrent vers lui, pendant qu'il passait devant la véranda, sans lever la tête. L'aspect de ce vieillard, toujours soumis à la même tâche, dans ce petit coin du monde d'où il n'avait jamais bougé, me suggéra cette réflexion :

« En voici un qui pourrait être la preuve vivante du contraire : car, loin d'être le maître de sa destinée, il l'a subie, — et nul ne saura jamais dans quels sentiments ». Mais M. Nicollet, qui le suivait des yeux, répondit à ma pensée, en disant :

— Mon frère est un homme admirable L'âge ne l'atteint pas. Il n'a presque aucun désir. Je crois qu'il n'en a jamais eu. Il travaille toujours, et toujours avec la même joie. Et, comme son travail est utile et modeste, il ne s'en lassera jamais.

Cette phrase m'étonna, car elle bouleversait mon idée de M. Nicollet : était-ce bien lui, le conquérant, le millionnaire, qui faisait en ces termes brefs et frappants l'apologie du travail humble, désintéressé, si différent de l'âpre chasse à l'argent où sa vie s'était absorbée ?

— Bien modeste, en effet, dis-je. Un pauvre train-train de fourmi, qu'on ne peut comparer au vrai travail des hommes dont l'activité puissante transforme le monde et assure les progrès de la race.

Mlle Annette me dit simplement :

— Vous croyez ?

Je lus dans son regard, comme si je l'eusse vue imprimée, cette sentence : « Si vous étiez encore à mon école, cher monsieur, je vous dirais que vous parlez comme un enfant ! »

Le pasteur Trembloz se chargea de me répondre :

— Peut-être bien que nous ne sommes que de petites fourmis,... mais des fourmis conscientes, dont un œil invisible observe le travail... Ce travail, il y a d'énormes inégalités dans ses rendements : il n'y en a aucune, si l'on peut dire, dans ses espèces... Il nous nourrit à peine ou il nous enrichit : qu'importe ? Nos œuvres s'appuient, se complètent, et se valent. Nous en avons établi l'échelle d'après ce qu'elles rapportent à leurs ouvriers : c'est une erreur ; il faudrait les mesurer à leur utilité commune. On verrait alors, peut-être, que les meilleures, que les premières, — si l'on tient à la hiérarchie, — sont celles qui sont le plus immé-

diatement efficaces. M. Nicollet a fait de grandes choses ; son frère en fait de petites. Pourtant...

M. Trembloz s'arrêta : sa sincérité l'avait conduit à un parallèle qu'il lui parut sans doute difficile de pousser davantage sans manquer à la politesse :

— Achevez donc votre pensée, monsieur le pasteur ! s'écria M. Pierre-Denys avec bonhomie. Vous voulez dire : pourtant, des deux frères, c'est le plus pauvre qui sans doute est le plus satisfait de sa vie.

— Permettez, monsieur...

— Si vous ne me dites pas ces choses, je les pense... Positivement... Depuis que j'ai le loisir de réfléchir, je me mets à avoir de ces idées-là !... Ainsi, tenez ! mon frère est un sujet de réflexions continuelles pour moi. Jamais je n'aurais cru qu'il pût m'apprendre quelque chose. Et il m'apprend tout. Oui, tout ce que j'ignorais, c'est-à-dire l'essentiel... Je l'admire, je l'envie.

Comme je souriais d'un air d'incrédulité, M. Nicollet répéta, avec force·

— Oui, monsieur, je l'envie. Je vous le déclare, et c'est la vérité !

Il continua :

— Cela vous prouve combien il est au-dessus de moi : car lui, certainement, ne m'envie pas ! Il ne troquerait pas son sort contre le mien. Il est heureux d'être jardinier, et que je sois propriétaire : toute la beauté qui nous entoure, il la possède mieux que moi. Il méprise mon luxe : n'est-ce pas une fortune qui abolit la mienne ? Si je lui fais goûter mon meilleur vin, il fait la grimace : ça n'est pas du La Côte ! Si je lui offre un havane, il le refuse, et sort de sa poche un bout de « grandson », qu'il préfère. Je vous dis que mon frère est un homme admirable ! Et pourtant, il n'est pas parfait. Savez-vous pourquoi ?... Je vais vous le dire : il y a de l'égoïsme dans son amour pour mon jardin. C'est un artiste, en son genre. Et les artistes sont des égoïstes, comme tous ceux qui veulent tirer un bénéfice immédiat de leur travail, gloire ou profit.

— A ce compte-là, interrompit le doc-

teur, tout le monde a son petit égoïsme.

— C'est cette certitude qui me permet de conserver ma propre estime, repartit M. Nicollet. Cependant, je connais une personne qui échappe à cette loi. Il est vrai que je n'en connais qu'une!

Il jeta un regard sur sa nièce, qui devint rouge comme une pivoine :

— Celle-là me déconcerte. Jamais elle ne s'est soucicée de son bonheur personnel, de son moi. Elle a vécu comme si elle n'existait que pour servir au bonheur du prochain. Elle répare les injustices du sort, elle raccommode les destinées en mauvais état, elle neutralise les dégâts que font la sottise ou la méchanceté. Or, plus je médite, plus j'arrive à cette persuasion qu'elle a raison. Le dernier mot de la sagesse est un précepte négatif : il ne faut jamais penser à soi. C'est tout le secret de la vie.

— Voilà qui n'est pas américain, dit le docteur.

— Question ! riposta M. Nicollet. Nous autres européens, qui allons chercher fortune

de l'autre côté des mers, nous ne pensons qu'à notre intérêt : c'est vrai. Mais eux ? ils ont un autre souci, plus généreux, qui ennoblit leur activité, qui corrige un peu les disproportions de leurs gains : celui des lendemains de leur race. En travaillant pour soi, chacun travaille en même temps à fonder une nation plus forte : c'est une manière d'élargir et de nettoyer son ambition.

— ... En tout cas, pas « moderne », reprit le docteur en revenant à son idée.

— Que signifie ce mot ? dit M. Trembloz. Nous l'appliquons à l'instant présent ; mais demain sera plus « moderne » encore, et différent. En attendant, c'est vrai, nous sommes en un temps où souffle l'âpre esprit de conquête. Un philosophe en a dressé la théorie. Les peuples en semblent imprégnés. Et nous les voyons souvent commettre la pire des hypocrisies : celle qui met d'accord la conscience avec l'intérêt.

— Ce spectacle qu'offre la grande politique, dis-je à mon tour, c'est aussi celui qu'offre la vie, partout : n'est-il pas démontré

que la lutte en est le principe? L'homme a mis des siècles à découvrir sa planète : il lui reste à se l'asservir. C'est son but, sa raison d'exister, son droit. Et je vous le demande, est-ce que les plus utiles entreprises ne sont pas les manifestations de cet esprit de conquête qui nous entraîne et nous élève?

M. Nicollet avait laissé son cigare s'éteindre entre ses doigts; il le jeta et répondit, pensif :

— L'important, c'est d'en dominer les impulsions dangereuses, l'instinct aveugle. Mais que c'est difficile! Quoi de plus commode que de se persuader qu'en usant de sa force, pour soi, on satisfait la plus grande loi de la vie? Mais un jour, — quelle douloureuse chose! — on s'aperçoit que la force seule est une qualité de brute, que ce qu'on lui doit n'est d'aucun prix, qu'il faut, pour la régler, d'autres qualités, plus belles, plus rares, les véritables qualités humaines.

— Cette déception douloureuse, dit M. Trembloz, ces regrets tardifs n'attendent point les êtres d'autre sorte : j'entends ceux

qui, échappant à la loi fatale de la lutte, renoncent à l'esprit de conquête pour obéir à l'autre esprit, l'esprit de sacrifice. Et celui-là donne une force aussi, — peut-être la vraie !

— La plus grande ! affirma M. Nicollet en se tournant à demi vers Mlle Annette, toute gênée de se trouver ainsi mêlée à ce débat. Qu'ai-je donc fait, moi qui vous parle ? J'ai facilité, si l'on veut, le progrès de quelques industries, diminué la peine d'un certain nombre d'ouvriers, favorisé l'écoulement ou la transformation de divers produits. C'est quelque chose. En échange de cet apport, — apport que je n'entends pas rabaisser, — j'ai acquis une fortune qui ferait la richesse d'une centaine de personnes ou dont les revenus nourriraient bien des familles. Tandis que celle qui est là, Annette, connaissez-vous son œuvre ? D'ici, sans changer de place, par la seule force de sa bonté, elle a conquis pour les siens un vaste territoire qu'obstruaient des forêts, où pâturent maintenant les vaches nourricières, où mûrissent les

moissons. Sans elle, une famille humaine aurait peut-être disparu dans l'épuisement de l'effort stérile : elle l'a sauvée, pendant que j'amassais des millions. En faisant mon chemin, j'ai ruiné des êtres plus faibles, selon cette loi de la lutte qui est une loi de nature, soit ! mais qui est la loi d'une nature injuste, cruelle, perfide, que tout l'effort humain doit tendre à corriger. Elle, dans sa petite robe noire, n'a jamais fait verser une larme. Au contraire, elle a semé la joie à pleines mains. Elle a fait du bien à tous ceux qui passaient dans son cercle, malades comme mon père, pauvres comme mon frère Jules, misérables comme Anthony. Elle m'en a fait à moi-même : dans mon opulence, j'ai reçu son aumône. Rien de ce que j'ai acquis ou conquis ne m'a jamais donné le réconfort et la paix que me donne sa seule présence, — simplement parce qu'elle est bonne, et parce que la bonté qui émane d'elle fait de la chaleur, de la lumière et du parfum.

Nous regardions tous Mlle Annette, qui balbutia :

— Mais, mon cher oncle...

— Rien d'exagéré ! déclara le docteur Mathorel.

Elle se leva avec un petit geste d'impatience, et se mit à rassembler les tasses sur le plateau. En ce moment même, l'oncle Adolphe repassait devant la véranda, avec une nouvelle charge de branchillons, de feuilles mortes, de tiges coupées. Il leva les yeux sur notre groupe et lâcha d'une main sa brouette pour toucher le bord de son chapeau, sans s'arrêter.

— La toilette d'automne du jardin ! fit le pasteur Trembloz, en le suivant des yeux.

Le sifflet d'un bateau à vapeur, qui sortait du port de Bielle, déchira l'espace. Mlle Annette se tourna vers moi et me demanda avec un sourire qui évoquait le passé :

— Est-ce l'*Aigle* ou le *Léman ?*

— Hélas ! répondis-je, ce ne sont plus les mêmes ! Ceux d'aujourd'hui sont plus grands, ils ont d'autres noms ; je ne les connais plus !

Un instant après, je lui dis encore, en baissant la voix et en regardant son oncle :

— Les bateaux changent, comme les hommes.

J'eus d'autres occasions d'écouter M. Pierre-Denys. Il continuait à « méditer », — lui qui pendant quarante années s'était contenté d'agir; il lisait même, — lui qui avait professé si longtemps le mépris des livres; il combinait ses réflexions personnelles avec celles que lui suggéraient ses lectures: il découvrait ainsi des idées très simples, qu'il s'assimilait et rendait siennes; et c'était un spectacle tout à fait original que celui de cet ancien brasseur d'affaires en train de devenir philosophe.

Un jour de promenade, je le rencontrai dans un joli chemin perdu, qui file entre les vieux arbres de très vieilles propriétés, parmi lesquels chantonne un ruisseau couvert d'ombre. Il marchait dans la direction de Bielle, non pas de l'allure pressée que je lui connaissais, mais lentement, la tête basse, l'air d'un désœuvré qui flâne en poursuivant de vaines rêveries. Il m'arrêta. J'abrégeai ma promenade pour faire route avec

lui. Nous devisâmes, en regardant pointer, à travers le rideau des arbres, les vastes auvents des fermes prospères.

— Vous marchez donc, monsieur Nicollet? Je croyais que les Américains ne vont jamais à pied.

— Vous savez bien que je ne suis pas Américain... Je n'ai plus besoin de gagner du temps : au contraire, il m'en faut perdre. Et puis, il y a eu une période de ma vie où je n'avais ni chevaux ni voitures : ce ne fut pas la plus mauvaise.

Ce début m'inquiéta :

« Bon, pensai-je il va me raconter ses années de misère. C'est la manie des parvenus : prétexte à se vanter de leur œuvre et de leurs biens. »

Je me trompais ; il continua :

— Ce chemin où nous sommes, je l'ai suivi tant de fois ! Il est pour moi si plein de souvenirs !

— Vraiment ?

— Mon père, avant sa maladie, possédait un « plantage », là-bas, plus près de la ville :

je vous le montrerai tout à l'heure. Il fallait l'entretenir, avec mes frères : arracher les mauvaises herbes, biner, sarcler, arroser, les jours de vacances, sous prétexte que « ça fait du bien » ! Adolphe, c'était son affaire : il avait ses carreaux à lui, dont il rêvait la nuit... Juste se résignait : « Puisque papa veut ! » disait-il... Jules se révoltait, ayant des goûts de mirliflore, surtout quand on nous envoyait, avec une brouette et une pelle à feu, ramasser des crottins de cheval sur la route.

— Comme début, dis-je, les crottins de cheval valent bien l'épingle de Jacques Laffitte : ils sont certainement plus pittoresques.

— Peuh ! ils m'exaspéraient, à cause du temps perdu. Car je ne parvenais pas à comprendre le plaisir de mon père à soigner des légumes qu'on peut acheter au marché, à meilleur compte. Comme Adolphe restait au jardin et faisait notre ouvrage avec le sien, nous nous entendions pour cacher notre brouette derrière une haie, et nous battions

les prés et les sentiers... Les fraises, les écrevisses, les papillons... Jules adorait les papillons... Pauvre garçon, il leur ressemblait!

Il se mit à rire, d'un bon rire enfantin:

— Imaginez-vous qu'un jour, nous n'avons plus retrouvé notre brouette derrière sa haie. Quelqu'un l'avait prise... Ah! nous n'étions pas fiers, en rentrant au « plantage » où le père nous attendait! Jules inventait des histoires à dormir debout. Quand il voulut les réciter, mon père haussa les épaules, cueillit une branche de coudrier, et se mit à nous fouetter méthodiquement, l'un après l'autre, sans mot dire... Adolphe assistait à l'exécution, la tête basse et les yeux en pleurs, comme s'il eût eu quelque chose à se reprocher... Quel bon frère c'était, cet Adolphe!... Il est resté pareil à lui-même, à travers la vie, un peu enfant, naïf, candide, laissant couler les années sans songer à ce qu'elles peuvent apporter, jouissant des choses comme si l'eau, l'air, le ciel, le lac avec toutes ses rives, étaient sa propriété particulière...

Il n'avait plus son air de sécheresse et de domination : il s'attendrissait, positivement. Pour moi, je l'écoutais avec surprise, sans éprouver le besoin de lui donner la réplique. Sans doute qu'il n'y tenait guère : on a beau s'améliorer, on conserve des traits de sa première nature, et M. Pierre-Denys était bien sûr d'intéresser son interlocuteur, dès qu'il s'intéressait lui-même. Cette fois il ne se trompait pas : mon attention valait une réponse. Il reprit :

— Combien ont différé les destinées des quatre frères qui couraient par là!... Savez-vous que notre histoire serait instructive ? Vous devriez l'écrire, puisque vous faites des romans. Elle pourrait être utile, ne croyez-vous pas ?

A ce moment, je n'avais pas encore pénétré le sens des incidents que j'ai tâché de résumer dans ces pages. Je ne vis donc dans la suggestion de M. Nicollet qu'une trace de la manie commune à beaucoup de gens qui aspirent à devenir, si j'ose dire, de la « matière littéraire ». Aussi mis-je peut-être une pointe d'ironie à lui répondre.

— Sans aucun doute ! La triste fin de votre frère Jules serait une bonne leçon pour les paresseux ; tandis que votre exemple, au contraire, montreraient où conduisent le travail et l'énergie.

M. Nicollet m'arrêta le bras, d'un geste brusque qui trahissait l'impatience de sa vraie nature :

— Ah ! non, non, non ! s'écria-t-il. Ce n'est pas ce que je veux dire, monsieur, tant s'en faut. C'est juste le contraire !

— Comment ! vous voudriez que je fisse l'éloge de la paresse, aux dépens du travail ?

— Voyons ! ne comprenez-vous pas ? Moi, si j'écrivais notre histoire, l'histoire de notre famille, savez-vous ce qu'on y verrait ?... On y verrait deux choses, cher monsieur,... vous entendez ?... deux choses qui me semblent des choses importantes...

Il se recueillit quelques secondes, comme s'il cherchait à rassembler des idées un peu difficiles ; puis il continua, en regardant droit devant lui, en soulignant ses paroles par des gestes brefs :

— On verrait d'abord que l'esprit de sacrifice, — c'est ma nièce qui l'a représenté parmi nous, — est la plus grande des vertus, que seul il peut donner la satisfaction intérieure, qu'il produit même plus de bonheur qu'aucune autre disposition de l'âme...

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre en disant :

— C'est l'idée simplement chrétienne.

— Non, fit-il, comprenez-moi bien, je ne parle pas en chrétien, je parle en homme. Les chrétiens disent que notre vie importe peu, que l'autre compte seule, que la terre est une antichambre où il ne faut rien casser en posant sa canne et son pardessus avant d'entrer au salon... Moi, je ne suis pas de cette école. Je crois au contraire que notre vie importe beaucoup, parce que je ne suis pas sûr qu'il y en ait une autre. La religion, très bonne chose, mais bien incertaine, cher monsieur !... Moi, je n'y pense jamais, sauf le dimanche, quand je vais au temple, à cause de l'exemple... Dans ce que je vous dis, je me place à un point de vue exclusi-

vement terrestre,... utilitaire... Et je vous déclare que ma nièce, qui est imprégnée jusqu'aux moelles de l'esprit de sacrifice, a eu beaucoup plus de satisfaction que moi, qui en suis dépourvu... Dans des proportions énormes, monsieur!... Je me suis éreinté pour amasser une fortune : elle a eu toutes sortes de joies infiniment meilleures, dont aucune ne lui a laissé la moindre amertume... Voilà le premier point. J'ai été très étonné quand je l'ai découvert. Mais j'ai été encore bien plus étonné quand j'ai découvert le second.

M. Nicollet s'arrêta au bord de la route, et poursuivit, la main posée sur mon bras, en me regardant dans les yeux :

— Le second point, c'est le travail utile, simple et productif est incomparablement supérieur au travail compliqué, savant et lucratif. Comprenez-vous ?

— A peu près, dis-je.

Il frappa le sol du bout de sa canne, et se remit en marche :

— Je veux dire que le meilleur travail est

celui qui exige la plus grande fatigue et qui, au lieu de favoriser l'échange, comme le commerce ou l'industrie, augmente simplement la réserve des produits de première nécessité.

Je n'ai pas besoin de dire que l'énoncé catégorique de principes aussi différents que ceux qui ont assuré, depuis ses origines, les progrès de notre civilisation, fit surgir dans mon esprit une foule d'objections.

— Si je parle ainsi, continua M. Nicollet d'un ton moins assuré, c'est que je sens bien que je suis le moins heureux des habitants de la Villa Charlotte. D'où je conclus que mon frère et ma nièce ont mieux compris la vie que moi... Maintenant, voici le « plantage » en question.

Il s'arrêta de nouveau, étendit sa canne vers un enclos d'où jaillissait une végétation riche et confuse de fleurs, d'arbustes, de légumes, autour d'une « capite » de bois peint en jaune :

— Là, dit-il, nous logions nos outils,... ces outils qu'Adolphe maniait avec tant de plaisir, et qui me faisaient horreur... Cette

aspergerie, qui a l'air d'une forêt en miniature, c'est mon père qui l'a plantée... Et aussi ce pommier, que vous voyez là, qui a tant de fruits... Du reste, il doit avoir planté presque tous ces arbres. Mais je ne me souviens que du pommier.

Ses yeux cherchaient ce passé lointain, où il revoyait les siens, où il se reconnaissait lui-même enfant. Il resta plusieurs minutes debout devant la haie où rougeoyaient les cynorhodons. Puis il se détourna avec un soupir :

— Laissons ces choses, me dit-il. Je vais vous accompagner jusqu'à Bielle. Ce n'est pas mon chemin direct, mais le détour n'est pas long.

Nous traversâmes ensemble la vieille petite ville, si jolie, si tranquille, qui depuis tant de siècles a miré dans les eaux du Léman ses changeantes architectures : de massives tours romaines, des murailles burgondes, les tourelles de son château bernois, — la petite ville aujourd'hui rajeunie avec ses quais neufs plantés d'arbres grêles, que

les antiques marronniers observent jalousement du haut de l'Esplanade, sa chapelle anglaise dont le pseudo-gothique contraste avec les purs arceaux romans de l'église trop recrépie, ses maisons nouvelles, à volets verts, qui chassent l'une après l'autre les anciennes maisons branlantes et brunies.

Nous suivîmes d'abord la grand'rue, où des figures inconnues apparaissaient au seuil des boutiques, jusqu'à la grosse horloge qui dut nous reconnaître, car elle sonna six heures à notre passage, pour nous saluer. Sur l'Esplanade, je me mis à mon tour à raconter mes souvenirs : l'école de Mlle Annette, les récréations qui ne finissaient pas, l'ami Pierre ; et, devant le paysage où s'étendaient les teintes du couchant, je dis :

— Il est bien certain que le présent ne vaut pas le passé ; pourtant, cela est aussi beau aujourd'hui qu'autrefois.

— Moi, répondit M. Nicollet avec recueillement, je trouve que c'est plus beau !

Laissant à notre gauche le château pensif où les besoins modernes logent pêle-mêle

le musée, le tribunal, la bibliothèque et les prisonniers, nous descendîmes les escaliers pavés qui conduisent à la ville basse. Comme nous arrivions au port, nous vîmes devant nous, à l'entrée de l'embarcadère, le vieux pontonnier aveugle courbé sous toutes ses années, si chenu, si ridé, si ratatiné qu'il semblait prêt à s'effondrer comme un mur que le temps et le lierre ont rongé. A côté de lui, une fillette de dix ans lui tenait la main : il attendait, comme chaque jour à cette même heure, le passage du prochain bateau, qui justement doublait la pointe du promontoire voisin et sonnait son arrivée.

— Lui aussi, dis-je à M. Nicollet, il court après ses souvenirs...

M. Pierre-Denys l'observa un instant, comme s'il cherchait à le reconnaître, et s'écria :

— Je me rappelle tout à coup que je l'ai vu là, le jour où j'ai visité la Villa Charlotte... Il y a bien longtemps !... Il doit être presque centenaire... Comme moi, sans doute, il a beaucoup réfléchi.

Je proposai :

— Si nous lui parlions ?...

M. Nicollet secoua la tête, et nous nous regardâmes avec la même pensée : nous n'osions pas ; il était trop vieux ; de quel droit le déranger dans son muet pèlerinage à sa vie en allée ? — de quoi lui parler ? que lui dire ?

Quand le fracas des hélices annonça que le bateau s'arrêtait, le vieillard redressa sa taille voûtée, banda son attention, la main gauche en cornet sur l'oreille, comme s'il se préparait à jouer son rôle dans l'abordage ; et nous vîmes qu'il en guettait les moindres bruits, pour en suivre les actes réguliers : le moment où le câble, — qu'il avait si souvent lancé d'une main sûre, — frappe le parapet,... celui où se fixe le ponton mobile,... le piétinement des passagers qui débarquent... l'embarquement,... le départ. Des voyageurs passèrent devant lui, puis son successeur, qui lui lança un rapide bonjour, puis les deux gendarmes bleus, avec leur képi et leur « coupe-choux ». Alors

il s'affaissa de nouveau, et s'éloigna d'un pas chancelant, guidé par la fillette.

— Un vaillant travailleur, celui-là ! dit M. Nicollet... Il a encore de bons moments, quand il est là et qu'il se rappelle...

Au moment presque où M. Nicollet me quitta, M. Quartier, l'ancien Syndic, approchait. Il était un peu comme le vieux pontonnier, le pauvre homme : il ruminait son passé. N'ayant plus rien à faire, il errait par la ville comme une âme en peine, examinait les travaux en cours, et les désapprouvait. Depuis la mort récente du notaire Tiercet, son compagnon habituel, il flânait seul, trop heureux quand il rencontrait une oreille complaisante à ses doléances. L'âge, le désœuvrement, l'ennui le rétrécissaient : ses gilets, taillés pour le ventre de ses temps prospères, pendaient sur son pantalon déformé comme des outres vides. Il me hêla, de sa grosse voix famillière, et, se plantant devant moi sur ses larges pieds :

— Hé ! hé !... Vous causiez avec « l'Américain »... Qu'est-ce qu'il chante, ce oiseau-là ?...

Comme je répondais évasivement, M. Quartier me prit le bras, en poursuivant :

— En voilà un qui change par exemple !... Croiriez-vous qu'il est entré l'autre jour au café de *la Tête de Maure* et qu'il a bu « trois décis ! »... Comme vous ou moi, mon cher !... Je le tiens de Vallot, qui l'a vu de ses yeux... Et il a eu l'air de les trouver bons !... Alors, quoi ? qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire, je suppose, qu'il a renoncé à l'abstinence : l'en blâmeriez-vous ?

M. Quartier secoua sa grosse tête aux joues hérissées de poils de toutes les couleurs, car il ne parvenait pas à blanchir comme les autres gens :

— Non, non, non. Ça veut dire autre chose,... des choses que je ne comprends pas,... ni vous non plus, à ce qu'il semble... Et puis, il y a de ces histoires qu'on raconte, vous savez bien ?... La maison qu'il a fait construire pour son frère,... l'argent qu'il donne pour toutes les œuvres,... enfin, je ne sais pas quoi !... Ce qui est clair, c'est

qu'il devient bon... Ça ne peut pas durer longtemps !...

— Bah ! il est solide, je vous en réponds !

— N'importe ! quand des gaillards de sa trempe s'attendrissent, voyez-vous, ça n'est pas bon signe !... C'est comme ce pauvre Tiercet : quand la fin s'est approchée, il ne pensait plus qu'à ses neveux, pour lesquels il n'avait jamais rien voulu faire... Et, à l'entendre, on eût cru qu'il les adorait.

Cette sinistre prédiction de l'ancien Syndic me revint à la mémoire quand j'allais prendre congé de M. Pierre-Denys. Il me parut fatigué, avec un mauvais teint grisâtre, des cercles noirs autour des yeux, je ne sais quoi d'inquiet, de vague, de douloureux dans le regard. Il parla peu, l'air distrait. Les quelques phrases qu'il prononça indiquaient, avec la hantise de deux ou trois idées fixes, un singulier désir de changer de vie. Il trouvait la Villa Charlotte trop somptueuse. Il était mécontent. Il se plaignait de son luxe et de sa fortune, d'un ton sérieux qui excluait toute idée de paradoxe :

— Mon Dieu! que j'ai mal employé mon temps! me dit-il. Je n'ai jamais songé au bonheur, ni pour en prendre, ni pour en donner. Je n'ai joui de rien, que d'augmenter constamment mes conquêtes : si bien qu'elles pèsent sur moi, maintenant, comme si je portais sur mon dos tous mes millions fondus en un énorme lingot. J'ignore les plaisirs que connaissent les plus pauvres gens: à présent, il est trop tard pour les poursuivre. Je n'en ai plus qu'un seul : faire du bien ; et c'est un art très difficile, que je ne sais pas!

Un signe de Mlle Annette m'expliqua que c'étaient là des rengaines habituelles. En même temps, pour les interrompre, elle se mit à parler des vendanges, qui dépassaient les prévisions les plus favorables. M. Nicollet eut un éclair de bonne humeur, en revenant, par un détour, à son idée :

— Quand je pense que, pendant des années, je n'ai bu que de l'eau! s'écria-t-il. Voyons, étais-je assez bête?

Je tâchai de lui représenter qu'il est à

coup sûr plus honorable d'avoir abusé de l'eau que du vin, et que c'est aussi plus rare. Il ne m'écouta pas : il balançait son *rocking-chair*, les yeux perdus dans le paysage où s'enfuyait son inquiète rêverie. Quand je pris congé, il me serra la main d'un air distrait. Sa nièce, en me reconduisant, me dit :

— Vous n'imaginez pas comme il devient bon. Il passe la mesure. Et il s'attendrit sur ses souvenirs d'enfance. Cela me fait presque peur.

Elle ajouta, pour se rassurer elle-même :

— Heureusement qu'il a une santé de fer. Il n'a jamais été malade, vous savez !

Ces craintes étaient fondées : la maladie prit sa revanche. Elle fut longue, elle fut cruelle. Pendant tout l'hiver, elle tenailla le corps jusqu'alors si robuste de M. Nicollet, qui devint entre ses griffes un pauvre être ratatiné, faible, dépendant, peureux, avec des caprices et des exigences d'enfant. Naturellement, il ne voulut que sa nièce auprès de lui, n'accepta rien que d'elle. et mourut la main dans sa main.

L'année suivante, ce fut le tour de l'oncle Adolphe : Mlle Annette passa des mois autour d'un lit d'agonie, sans espoir, luttant sans repos contre le mal, avec, après la défaite, le vide qui succède à l'épuisement des nuits de veille, à l'horreur du spectacle continu de la souffrance. Et puis, plus tard, quelles longues journées dans la maison déserte, quel sentiment affreux d'être seule dans le vaste monde où il n'y a plus que des étrangers ! Mlle Annette n'y résista pas longtemps : que pouvait-elle faire dans la vie, n'étant plus nécessaire à personne ? Elle souffrit moins que ses deux oncles ; mais ce furent des mains mercenaires qui lui fermèrent les yeux.

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

44

ŒUVRES D'ÉDOUARD ROD

ROMANS

La Course à la Mort. 6e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Le Sens de la Vie. Ouvrage couronné par l'Académie française (*Prix de Jouy*). 13e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

La Vie privée de Michel Teissier. 9e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

La seconde vie de Michel Teissier. 8e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Le Silence. 11e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Les Roches blanches. 19e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Dernier Refuge. 14e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Là-Haut. 14e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Mademoiselle Annette. 12e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

L'Inutile Effort. 8e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Scènes de la Vie Cosmopolite. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Le Ménage du Pasteur Naudié. 1 vol. (Fasquelle) . 3 fr. 50

Au Milieu du Chemin. 1 vol. (Fasquelle). . . . . 3 fr. 50

L'Eau courante. 1 vol. (Fasquelle) . . . . . 3 fr. 50

Un Vainqueur. 1 vol. (Fasquelle). . . . . 3 fr. 50

L'Indocile. 1 vol. (Fasquelle). . . . . 3 fr. 50

CRITIQUE

Les Idées morales du Temps présent. — Ernest Renan. — Schopenhauer. — Emile Zola. — Paul Bourget. — Jules Lemaître. — Edmond Scherer. — Alexandre Dumas fils. — Ferdinand Brunetière. — Le comte Tolstoï. — Le vicomte E.-M. de Vogüé. 7e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Études sur le XIXe siècle. — Giacomo Leopardi. — Les Préraphaélites anglais. — Richard Wagner et l'esthétique allemande. — Victor Hugo. — Garibaldi. — Les véristes italiens. — M.-E. de Amicis. — La jeunesse de Cavour. 2e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Nouvelles Études sur le XIXe Siècle. — Alphonse Daudet. — M. Anatole France. — Victor Hugo et nos contemporains. — Emile Hennequin. — M. Arnold Boecklin. — Schopenhauer et ses correspondants. — Une tragédie de M. Sudermann. — M. A. Fogazzaro. — L'idéalisme contemporain. — Les Mœurs et la littérature d'information. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Essai sur Gœthe. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 070148207